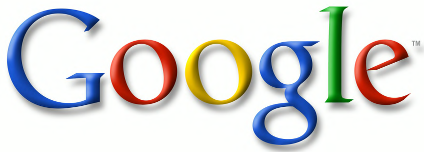




ANTHOLOGIE SCOLAIRE

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

PAR

MARTIAL BESSON

Ancien élève de l'École normale de Poitiers
Instituteur public

AVEC UNE

INTRODUCTION

PAR

M. EMMANUEL DES ESSARTS

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont

A L'USAGE

DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES DES LYCÉES ET COLLÈGES
DES INSTITUTIONS DE JEUNES FILLES
DES ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES
ET DES ÉCOLES PRIMAIRES, ÉLÉMENTAIRES ET SUPÉRIEURES



PARIS
LIBRAIRIE Ch. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1891

ANTHOLOGIE SCOLAIRE

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

Poésies. — Un vol. in-18, prix : 3 fr. (Albert Savine, éditeur.)

Poèmes sincères. — Un vol. in-18, prix : 3 fr. (A. Lemerre, éditeur.)

EN PRÉPARATION

Histoire du Confolentais durant la période révolutionnaire.

ANTHOLOGIE SCOLAIRE

DES

POÈTES FRANÇAIS

DU XIXe SIÈCLE

PAR

MARTIAL BESSON

Ancien élève de l'École normale de Poitiers
Instituteur public

AVEC UNE

INTRODUCTION

PAR

M. EMMANUEL DES ESSARTS

Professeur à la Faculté des Lettres de Clermont

A L'USAGE

DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES DES LYCÉES ET COLLÈGES
DES INSTITUTIONS DE JEUNES FILLES
DES ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES
ET DES ÉCOLES PRIMAIRES, ÉLÉMENTAIRES ET SUPÉRIEURES



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1891

INTRODUCTION

*E recueil pour lequel on a bien voulu nous demander une introduction se distingue par son originalité dans le nombre toujours croissant des anthologies multipliées. Il n'a pas été, comme beaucoup de ces publications, hâtivement composé, copié sur les recueils antérieurs. Il est l'œuvre personnelle d'un homme compétent, poète lui-même avec distinction, éprouvé par une pratique déjà longue du professorat, capable de saisir avec précision la correspondance nécessaire entre la poésie et l'enseignement, entre le morceau choisi qu'offre le maître et l'intelligence de l'élève qui doit apprendre et retenir ce morceau. De là, croyons-nous, la valeur à la fois poétique et pédagogique de cette anthologie nouvelle.*

La pensée maîtresse de l'auteur a été l'enthousiasme des beaux vers sous leur forme essentielle, la forme lyrique, et la foi dans le génie poétique de la France. Ce génie, que nos concitoyens ont souvent ignoré, que nos critiques ont méconnu plus d'une fois, est à coup sûr, n'en déplaise aux étrangers, le génie le plus riche et le plus souple qui se soit manifesté depuis la disparition des littératures grecque et romaine. Mais on ne l'a pas assez dit. Il est temps de le proclamer et, comme le voulait notre

vieux du Bellay, de « défendre » et d' « illustrer » la poésie française dans la suite de ses métamorphoses ou, si l'on aime mieux le style philosophique à la mode, dans la série de ses évolutions.

Aucune poésie n'a plus et mieux produit, ne s'est plus renouvelée que la nôtre. Dès l'origine, nous pouvons apprécier cette fertilité, cette diversité merveilleuses. Après les siècles de sommeil et de lente incubation qui succédèrent à la civilisation gallo-romaine, siècles pendant lesquels se formait, avec les autres langues romanes, notre vieux français divisé en langue d'oïl et en langue d'oc, éclatent à la fois au Midi la floraison lyrique des troubadours d'où sont sorties la poésie italienne et l'école des Minnesinger, au Nord la floraison épique des trouvères. Rien n'égale l'invention rythmique et l'harmonieuse audace de ces troubadours qui du premier vol rejoignaient les poètes anciens. Ce furent de grands artistes interrompus dans leur œuvre par la destruction violente de la civilisation méridionale sous les coups de la guerre albigeoise. Depuis vingt ans, des savants français et même étrangers, des poètes héritiers de leur langue et de leur génie, tels que Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Félix Gras, après leur précurseur Roumanille, évoquent toutes ces splendeurs, ressuscitent toutes ces merveilles.

Moins accomplie sans doute fut l'œuvre épique des trouvères, picards, bourguignons, normands ou de l'Ile de France. A part un poème unique, relativement parfait par l'ordonnance régulière, la pureté du goût, la netteté de la diction, la sobriété des ornements, à part la Chanson de Roland,

ples de Malherbe, Racan et Maynard, versificateurs excellents, élèves parfois à la hauteur de leur maître ; c'est le d'Aubigné des Tragiques, *génie tumultueux et mélangé, mais de large envergure et de vol puissant. Ce sont les derniers venus du seizième siècle, Passerat, Gilles Durant, Vauquelin de la Fresnaye, fort agréables et corrects écrivains ; c'est Mathurin Régnier avec sa pittoresque satire un peu trop encline au lieu commun, mais relevée de trouvailles soudaines et de bonheurs d'expression. Ce sont Théophile, Saint-Amant et Scarron, tous trois d'un goût incertain et d'une valeur certaine ; puis les habitués de l'hôtel de Rambouillet, Gombauld et Maleville, capables de sonnets bien construits, Sarrasin et Voiture excellant aux surprises ingénieuses de la ballade, de la glose et du rondeau, Segrais et Benserade trop oubliés de nos jours, qui, l'un dans l'idylle, l'autre dans la poésie d'apparat, brillante et décorative, méritèrent ce témoignage entre tous précieux, l'inscription de leurs noms par Boileau au canon des poètes authentiques ; c'est enfin le génie tragique surgissant avec Corneille, le génie comique s'épanouissant chez Molière.*

Une nouvelle école apparaît avec Boileau, Racine et La Fontaine. C'est l'école classique, née d'une combinaison sans pareille entre le goût antique et la raison française, la véritable école classique dont la doctrine et la tradition en fait de syntaxe se sont imposées depuis à tous les poètes, à ceux même qui ont paru les méconnaître et les renier. Jusqu'à notre siècle, et même en affrontant la récente comparaison de génies plus amples mais

non plus accomplis, la perfection de la poésie française réside dans la fable de La Fontaine, l'épître de Boileau, la tragédie de Racine. On n'a jamais vu, depuis Sophocle et Platon, dans aucune littérature, une proportion plus exacte entre l'expression et l'idée, une plus égale beauté dans le langage, un plus harmonieux accord de la pensée et de la forme, une image plus saisissante de l'équilibre et de l'eurythmie des arts anciens appliqués à la littérature poétique. L'œuvre de ces trois hommes, c'est plus qu'un triple monument de poésie, c'est le chef-d'œuvre de l'esprit français.

Entre l'apogée de notre poésie dans la première moitié du dix-septième siècle et sa rénovation par André Chénier s'étend une période de transition, souvent même de décadence. Malgré des vers éloquents semés dans ses tragédies et ses discours et quelques poésies légères aisées à relire, Voltaire, qui devait être un incomparable prosateur, fut un mauvais maître pour la poésie française. De lui date la poésie pseudo-classique dont le romantisme nous a délivrés, la poésie pseudo-classique avec sa construction prosaïque, sa langue tantôt plate, tantôt emphatique, ses abus de périphrases, l'indigence du rythme et la pauvreté systématique de la rime. En vain Jean-Baptiste Rousseau, Louis Racine, Lefranc de Pompignan, Piron, avec un talent réel mais trop peu de génie, essayèrent-ils de soutenir la tradition de la prosodie correcte et du style poétique. Voltaire renversa tout et balaya tout. Et ce fut avec lui l'ère des mauvais rimeurs triomphants. Quelques vers de Gresset, quand il n'est pas trop négligé, de Lemierre, de

Rulhière, ne purent faire obstacle à cette invasion.

Beaux esprits de boudoir comme Bernis, Bernard et Boufflers, d'encyclopédie comme Helvétius, Saint-Lambert, Thomas et La Harpe, de cabinet comme Léonard, Colardeau, Nivernais et Berquin, tous les poétereaux encouragés par Voltaire ne sont pas même des versificateurs. Cependant vers la fin du siècle, Delille eut l'instinct de réparer le mal ; il n'y pouvait réussir. Fontanes l'eût entrepris, s'il avait été moins paresseux : il sut du moins indiquer le retour à la franche imitation des anciens.

Enfin le goût de l'innovation, qui n'était ici qu'une rénovation, se trahit dans Roucher dont Les Mois *révèlent des effets intermittents et parfois heureux pour raviver la couleur du style et rétablir la prosodie réduite à néant par l'école de Voltaire, chez Le Brun qui se perdit bientôt dans la phraséologie pompeuse, chez Malfilâtre qui mourut trop vite. Il se déclara pleinement dans l'œuvre inachevée, fragmentaire et longtemps inédite du véritable héritier de Ronsard et de Malherbe, du continuateur formel de Racine et de Boileau, dans l'étincelante production poétique d'André Chénier.*

*Frère de Théocrite et de Virgile dans l'églogue, rival de Callimaque et de Properce en ses élégies aimantes, d'Alcée et de Pindare dans ces odes jetées sur un papier brûlant entre les froides murailles d'une prison, émule de tous les maîtres du genre dans ses magnifiques essais didactiques de l'*Hermès *et de l'*Invention, *André Chénier comprenait en lui les dons du génie classique : il y joignit cette apti-*

tude rare du poète théoricien qui construit son œuvre sur une doctrine. Cette doctrine, complètement méconnue de son temps, c'était la doctrine d'Horace, de Du Bellay, de Boileau, qui consiste dans l'alliance de l'innovation moderne avec la tradition fille de l'antiquité. Il eut l'audace et la gloire de la retrouver et de la mettre en application, Que lui manqua-t-il pour être le chef souverain d'une école qui aurait à nouveau créé la poésie française sans rompre avec la tradition et qui certainement eût déployé toutes les qualités du futur romantisme sans l'alliage de ses défauts ? L'existence que lui ravit en même temps et au même titre qu'à Roucher la féroce rancune d'un histrion démagogue, Collot-d'Herbois.

Par cette fin prématurée d'André Chénier, la rénovation poétique fut retardée de vingt ans. Dans l'intervalle, quelques beaux morceaux de Népomucène Lemercier, le plus souvent barbare, des pages heureuses de Legouvé, de Millevoye, de Chénedollé, les débuts de Soumet et de Pierre Lebrun marquèrent un progrès réel mais encore bien lent. La prose de Chateaubriand avait fécondé les imaginations, mais elle n'avait pas force d'exemple pour le renouvellement de la forme poétique. Vint la Restauration, et avec elle la chanson de Béranger, mieux rimée et mieux rythmée que toute la poésie soi-disant lyrique du dix-huitième siècle et de la Révolution, la Messénienne encore bien pâle de Casimir Delavigne, la Méditation de Lamartine, chantante, ailée, sublime ; mais aucun de ces trois poètes, dont l'un, Delavigne, avait un vrai mérite, l'autre, Béranger, un vrai talent, et le troisième,

Lamartine, un vrai génie, ne manifestait l'esprit d'un théoricien, la puissance critique nécessaire pour provoquer une évolution nouvelle dans un ordre de littérature.

Cette énergie de théoricien, d'initiateur, de chef d'école, Victor Hugo l'a déployée dans toute sa plénitude. Comme ses devanciers peu nombreux il a été législateur littéraire et beaucoup plus à leur façon qu'on ne le croit généralement. Car la doctrine de Victor Hugo, promulguée dans ses préfaces, surtout dans la préface de Cromwell, *dans* Littérature et Philosophie mêlées, *dans* Shakespeare, *repose, comme la théorie traditionnelle d'Aristote, d'Horace, de Joachim du Bellay, de Boileau, d'André Chénier, sur l'union indispensable de la forme et de l'idée. Ce précepte de Boileau :*

> « *Sans le style en un mot l'auteur le plus divin*
> *Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain,* »

ne trouve nulle part sa justification dans l'œuvre de Lamartine ou dans la poésie de Musset. Il est à tout moment reproduit et mis en pratique dans les ouvrages de Victor Hugo. Certes Victor Hugo n'est pas exempt de défauts, mais qui nous semblent effacés ou du moins amortis dans l'ensemble par la splendeur de son génie lyrique, l'excellence et la magie de son art. Presque tous ses recueils de vers se prolongeront jusqu'à la postérité la plus reculée, et, malgré la réaction du moment, son théâtre aussi subsistera ; car il unit le charme de la forme à l'attrait de la passion, à l'ascendant de l'héroïsme.

Auprès de Victor Hugo, les premiers romantiques, car c'est ainsi que l'on désigne les poètes de

la nouvelle école, possédèrent comme lui des facultés de critique et d'initiateur. Alfred de Vigny, dans son avant-propos du More de Venise, *ses différentes préfaces et son* Journal *inédit jusqu'à sa mort, Sainte-Beuve dans ses* Pensées de Joseph Delorme, *Emile Deschamps dans son introduction des* Etudes françaises et étrangères, *Antoni Deschamps, dans le dilettantisme de son inspiration voyageuse, rappelèrent tous les hommes de la Pléiade et quelques-uns les amis de Boileau. Eux aussi vinrent restaurer la poésie sur les fondements de la période bien déroulée, du rythme savamment concerté, de la rime exacte et sonore. Leurs nouveautés prosodiques, l'enjambement, la césure mobile, furent des retours à des libertés que le seizième siècle avait admises et que ne s'étaient interdites ni le Molière des* Fâcheux, *ni le Racine des* Plaideurs, *ni le Boileau du* Lutrin, *ni La Fontaine dans toute son œuvre. Cette aptitude réfléchie, jointe aux dons imaginatifs s'est, après les premiers romantiques, retrouvée chez Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville et dans l'école parnassienne.*

On peut, à partir de la venue de Victor Hugo qui par son influence directrice autant que par son génie créateur a dominé la poésie contemporaine, dénombrer cinq périodes distinctes dans cette poésie du dix-neuvième siècle.

La première s'encadre dans la Restauration. Elle comprend, outre les œuvres déjà citées, les tragédies trop oubliées de Soumet, les élégies de Guiraud d'un dessin si pur, les poésies de Marceline Desbordes-Valmore, d'Amable Tastu, de Delphine Gay, les vers romantiques de Charles Nodier, de Jules

Lefèvre, d'Hyacinthe de Latouche, d'Ulric Guttinguer, de Jules de Rességuier, les satires et le Napoléon en Egypte *de Barthélemy et Méry. La poésie de cette phase appartient à ce que nous appellerions le Romantisme classique.*

La deuxième période va de 1830 à 1843. Elle renferme la continuation de l'œuvre de Hugo, le Jocelyn *et* La Chute d'un Ange *de Lamartine, presque toute l'œuvre de Musset, les* Pensées d'Août *de Sainte-Beuve, les premières poésies de Théophile Gautier, la* Némésis *de Barthélemy, la* Divine Epopée *de Soumet. Elle produit Auguste Barbier, Brizeux, Amédée Pommier, Roger de Beauvoir, Jules de Saint-Félix, Charles Coran, Boulay-Paty, Turquety, Reboul, Napoléon Peyrat, Hégésippe Moreau, Victor de Laprade, Joseph Autran, Henri Blaze, Alfred des Essarts, Arsène Houssaye. Elle voit les débuts de Paul Meurice, d'Auguste Vacquerie, de Louise Colet, d'Anaïs Ségalas, de Louise Bertin. C'est une période purement romantique.*

La troisième s'étend de 1843 à 1860. Elle voit surgir au théâtre François Ponsard, Emile Augier, le marquis de Belloy, Camille Doucet, Jules Barbier, Michel Carré, Victor Séjour, Armand Barthet, Ponroy, Jules Lacroix ; dans la poésie pure Joséphin Soulary, Pierre Dupont, Charles Baudelaire, Auguste Lacaussade, le comte de Gramont, Louis Bouilhet, Maxime du Camp, Laurent Pichat, Auguste Robert, François et Julie Fertiault, Lachambeaudie, Siméon Pécontal, Gustave Nadaud, Ernest Prarond, Gustave Levavasseur, Edouard Grenier, Charles Monselet, et deux maîtres d'ordre supérieur, Théodore de Banville et Leconte de Lisle.

C'est une période de transition et d'éclectisme où se détachent les Emaux et Camées *de Gautier,* Les Contemplations, La Légende des Siècles *venus de Guernesey.*

De 1860 à 1872, la quatrième, que Banville, Leconte de Lisle, Laprade, Hugo remplissent de leurs chefs-d'œuvre, implique sous le nom d'école parnassienne une évolution poétique qui relève d'André Chénier, de Banville et de Leconte de Lisle plutôt que des hommes de 1830. Cette école parnassienne fut en réalité, malgré l'empire reconnu de Hugo et de Gautier, une école néo-classique. Les principaux adeptes, quelques-uns revêtus de la gloire, en furent Sully Prudhomme, François Coppée, André Lemoyne, Armand Silvestre, Louis-Xavier de Ricard, Albert Glatigny, Léon Dierx, Catulle Mendès, André Theuriet, Léon Valade, Albert Mérat, Armand Renaud, Anatole France, Antony Valabrègue, Henry Cazalis, Emile Blémont, Gabriel Marc, Ernest d'Hervilly, Georges Lafenestre, José-Maria de Hérédia, Louisa Siefert[1]. *Parallèlement à ce groupe se sont signalés des poètes indépendants de toutes les écoles, mais qui n'en ont pas moins bien conquis le vert laurier, Eugène Manuel, André Lefèvre, Alphonse Daudet, Henri de Bornier, Louis Ratisbonne, Paul Arène, Edouard Pailleron, Jules Breton, Valery Vernier, Achille*

1. *Il convient de rattacher à ce groupe l'auteur de la présente* Introduction. *M. Emmanuel des Essarts est un parnassien imbu d'antiquité classique, épris des poètes de la Pléiade et de la première moitié du* XVIIe *siècle, disciple d'André Chénier, de Leconte de Lisle et de Banville autant que de Laprade, de Gautier et d'Hugo.*
M. B.

Millien, Alcide Dusolier, Alexandre Piedagnel, Auguste Fourès, Octave Lacroix, Madame Blanchecotte, Mme Ackermann, Mme de La Roche-Guyon.

La cinquième période, qui n'est pas terminée, dénote une anarchie littéraire d'où n'émergent pas moins des œuvres remarquables et distinguées, quelques-unes de haut vol ou de jet puissant. Les dernières années ont vu beaucoup de poètes éclore trop près de nous pour qu'on les puisse classer encore. Plusieurs pourtant ont le privilège d'une réputation ou d'une notoriété qui les fait sortir du nombre. Tels Jean Aicard, Paul Bourget, Jean Richepin, Jules Lemaître, Maurice Bouchor, Lucien Paté, Jacques Normand, Francis Melvil, Edmond Haraucourt, Henri Chantavoine, Gabriel Vicaire, Maurice Rollinat, Charles Grandmougin, Emile Bergerat, Charles de Pomairols, Auguste Dorchain, Paul Marrot, Frédéric Plessis, François Fabié, Frédéric Bataille, Clovis Hugues, Jean Rameau, Laurent Tailhade, Charles Frémine, Paul Mariéton, Georges Boutelleau, Francis Maratuech, Jacques Madeleine, Robert de la Villehervé, Paul Harel, Georges Leygues, Jules d'Auriac, Olivier de Gourcuff, Elie de Biran, Louis Tiercelin, Achille Paysant, Emile Goudeau, Maurice Faucon, Charles Fuster, Mlle Loiseau, Mme Jean Bertheroy. Ces jeunes hommes, de talents inégaux mais réels, font échec aux affectations parfois ridicules des prétendus symbolistes et décadents qui reconnaissent pour chefs Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, mais qui sont avant tout les héritiers et continuateurs de cet écolier limousin dont Rabelais raille les latinismes pédantesques et le parti pris d'obscurité.

Ainsi, depuis l'avènement de Victor Hugo jusqu'à nos jours, quelle abondance de talents, quelle moisson lyrique, dans ce siècle qui n'est pas encore terminé! Ce recueil ne peut viser à comprendre tous les poètes dont nous avons fait le dénombrement homérique. Un livre qui s'adresse à la jeunesse des écoles est forcément limité. L'auteur de cette anthologie devait se restreindre. Il a eu pour triple objet de servir l'art en n'élisant que des morceaux achevés, ensuite d'instruire la jeunesse en lui communiquant les grands souffles de l'enthousiasme lyrique, enfin de glorifier la Patrie par la mise en lumière des principaux trésors de notre poésie. Il a réussi dans son entreprise. Nous connaissions du reste assez sa compétence professionnelle et son amour des muses pour croire de confiance à la parfaite exécution de ce travail et lui avoir prédit le succès auquel il a droit, en lui promettant quelque rameau du laurier dont il a orné tant de fronts illustres.

Emmanuel des ESSARTS.



QUELQUES MOTS

SUR

LE VERS FRANÇAIS

OUR qui ne considère que la forme extérieure et pour ainsi dire matérielle, les vers français diffèrent de la prose par la *mesure* et la *rime*.

La mesure du vers consiste en un nombre limité et régulier de syllabes. Il y a, en français, des vers de toutes les mesures, depuis le vers d'une syllabe jusqu'au vers de treize syllabes. Les plus communs sont ceux de huit, de dix et de douze syllabes. Ces derniers sont appelés ***alexandrins***, du nom de leur inventeur, Alexandre de Bernay, qui vivait au douzième siècle.

Le nombre déterminé de syllabes dont se compose un vers est coupé, dans certaines espèces de vers, par un repos appelé ***césure*** :

Lorsque avec ses enfants | vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide | au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui | de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, | l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne | en une grande plaine.

VICTOR HUGO.

Chacune des deux parties du vers ainsi coupé se nomme ***hémistiche*** [1].

Ne comptent pas dans la mesure du vers :

1° La dernière syllabe du vers lorsqu'elle est terminée par un *e* muet seul ou suivi des lettres *s* ou *nt* ;

1. *Hémistiche :* littéralement *moitié de vers.*

2° Toute syllabe qui se confond dans la prononciation avec la première syllabe du mot suivant.

Dans les vers que nous venons de citer, on doit compter les syllabes comme s'il y avait :

Lorsqu' avec ses enfants vêtus de peaux de bêt',
Echevelé, livid' au milieu des tempêt',
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombr' arriva
Au bas d'une montagn' en une grande plain'.

La ***diphtongue*** ne compte que pour une syllabe ; mais quand une syllabe est-elle vraiment diphtongue ? Il serait impossible de donner une règle sûre. C'est pourquoi nous avons indiqué, dans le cours de cet ouvrage, le nombre des syllabes de tous les mots dont la prononciation aurait pu embarrasser le lecteur.

Le vers français est toujours terminé par un son qui se trouve reproduit à la fin d'un ou de plusieurs autres vers. C'est ce retour du même son qui constitue la rime. Quand le dernier mot d'un vers est terminé par un *e* muet, ou par un *e* muet suivi soit d'un *s*, soit des lettres ***nt***, le vers est dit ***féminin***. Dans tout autre cas, il est dit ***masculin***. On nomme ***rime masculine*** la rime qui unit deux vers masculins, et ***rime féminine*** celle qui unit deux vers féminins.

La rime est ***riche*** ou ***pleine*** quand la consonne d'appui [1] de la syllabe qui la forme est la même dans les deux vers rimant ensemble. Les rimes sont riches dans les vers que voici :

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers qui, sans tes accents [2]
Frémissants,
Serait muet au génie.

SAINTE-BEUVE [3].

1. La *consonne d'appui* est la consonne qui précède immédiatement la dernière voyelle ou diphtongue pour les mots à rime masculine, et l'avant-dernière voyelle ou diphtongue pour les mots à rime féminine.

2. *S* et *C* ayant le même son sont considérés comme consonnes identiques.

3. Poète et critique (1804-1869).

Elles sont *suffisantes* dans les vers suivants :

Dans ce rude métier où mon esprit se tue,
En vain pour la trouver je travaille et je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.
Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure...

BOILEAU.

Pour les besoins de la rime et de la mesure, les poètes se permettent parfois ce qu'ils appellent des *licences poétiques*. C'est ainsi qu'ils écrivent *encore* tantôt avec un *e*, tantôt sans *e*. Ils écrivent *encore* sans *e* :

1° A la fin d'un vers, lorsque le vers correspondant est terminé par le son *or* :

Il chante, et le soleil rend plus brillante encor
Son écume glissant le long des sables d'or.

FRANÇOIS COPPÉE.

2° Dans le corps d'un vers, avant une consonne, quand la mesure l'exige :

Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor *d'avoir saisi les papillons du rêve.*

FRANÇOIS COPPÉE.

Ce dernier vers aurait treize syllabes si l'on écrivait *encore* avec un *e* :

En-co-re-d'a-voir-sai-si-les-pa-pi-llons-du-rêv'.

Dans le corps d'un vers, avant une voyelle ou un *h* muet, on écrit toujours : *encore* :

De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplent l'occident clair encore, *y cherchant*
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.

FRANÇOIS COPPÉE.

Des remarques analogues pourraient être faites au sujet des mots *grâce, jusque, certe*, etc., que l'on écrit indifféremment : *grâce* ou *grâces, jusque* ou *jusques, certe* ou *certes*. Ces *licences poétiques* ne sont la plupart du temps que des archaïsmes.

A part celles qui concernent la rime, aucune des règles

qui, depuis le XVIIe siècle, président à la construction du vers ne s'imposait aux poètes qui ont précédé Ronsard [1]. Ils étaient libres de faire se rencontrer deux voyelles qui ne s'élident pas :

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis;
Car si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plutôt de vous merci.

FRANÇOIS VILLON [2].

Ils pouvaient mettre à la césure un mot terminé par un *e* muet faisant syllabe :

Priez, princes — qui avez seigneurie,
Rois, ducs, comtes, — barons pleins de noblesse,
Gentils hommes — avec chevalerie ;

CHARLES D'ORLÉANS [3].

Ils entrelaçaient à leur gré les rimes masculines ou féminines : (Voir les deux citations qui précèdent).

Ronsard a proscrit l'*hiatus*.

L'alternance des rimes masculines et des rimes féminines a été érigée en règle vers 1560.

Malherbe [4] a condamné l'*enjambement* [5] :

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée,
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

BOILEAU.

Enfin Boileau a formulé la règle qui ordonne que le sens soit toujours suspendu régulièrement à l'hémistiche :

Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

BOILEAU.

1. 1524-1585. — 2. 1431-1484. — 3. 1391-1465. — 4. 1555-1628.

5. Il y a *enjambement* quand un ou plusieurs mots placés au commencement d'un vers continuent le sens commencé dans le vers précédent :

La pauvre enfant, le long des pelouses du Bois,
Mendiait.

Eugène MANUEL.

nos autres chansons de gestes ne sont que les monuments informes d'une poésie naissante absolument dépourvue d'élégance, d'harmonie, et même d'imagination dans le détail, mais non dénuée d'instinct narratif et d'abondance oratoire. Déjà du reste auprès des chansons de gestes les épopées de la Table Ronde *se discernent par un rapide perfectionnement de la forme et de la composition. Remarquons encore le privilège de ces épopées primitives imposant leur imitation à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Espagne, même à la lointaine Scandinavie.*

La langue d'oïl, qui est devenue le français, à côté des auteurs de chansons de gestes, ne tarde pas à susciter un nombre incroyable de chansonniers, rudes encore dans l'accent, mais doués déjà de grâce et de fraîcheur, voire même de mouvement lyrique. Ce sont, aux douzième et treizième siècles, tous les faiseurs de chansons, de pastourelles, d'aubades, de motets, de descors, de rotruenges, de serventois, à partir du légendaire Audefroy jusqu'à Thibaut de Champagne, Quesnes de Béthune, Colin Muset, en passant par les chantres nombreux des croisades. Ce fécond treizième siècle ne s'achève pas sans avoir produit l'œuvre lyrique de Rutebœuf, inspirée et véhémente, et deux grands ouvrages où se résume la pensée du moyen-âge finissant, le Roman de Renart *et le* Roman de la Rose, *escortés par la troupe agile des dits, des contredits, des jeux-partis, des fabliaux, alertes enfants du génie satirique de nos pères, pétillants de gaîté moqueuse ou frémissants d'ironie vengeresse.*

Le quatorzième et le quinzième siècles, moins poétiques à première vue, élaborent en réalité le

travail de langue et d'étude des anciens d'où sortira la Renaissance. Froissart, Machault, Eustache Deschamps, Christine de Pisan, l'aimable et subtil Charles d'Orléans, Alain Chartier, sont les ouvriers inégaux mais parfois heureux de ce patient travail. Groupe industrieux d'où se détache un poète de race, génie plébéien à l'école de l'adversité, qui nous offre plus que des trouvailles de bel esprit ou de versification et jeta quelques-uns de ces cris qui traversent les âges : c'est le poète des « neiges d'antan [1] », c'est le douloureux et puissant François Villon. La ballade, le chant royal, le lai, le virelai, le rondel, le rondeau furent les rythmes de ces deux siècles de recherche incessante et de grand effort littéraire.

Une période de transition pénible vient aboutir à deux poètes charmants, Clément Marot et Mellin de Saint-Gelais, habiles metteurs en œuvre de l'esprit gaulois, mais insuffisants pour déterminer une révolution poétique. Cette révolution est accomplie par une élite de novateurs impétueux autant que vaillants. Chez nous la poésie, dans l'acception complète de ce mot, fut créée par Ronsard et ses compagnons de la Pléiade. Le seizième siècle vit, grâce à ces poètes enchanteurs dont quelques-uns furent d'étonnants artistes, refleurir les miracles de la Grèce et de Rome, renaître l'ode légère d'Anacréon et d'Horace, l'élégie de Simonide et de Tibulle, l'églogue de Théocrite et de Bion, en même temps

1. *Allusion à ce refrain charmant et mélancolique d'une des poésies de Villon :*

Mais où sont les neiges d'antan!

M. B.

que les discours en vers du Poète courtisan, *des* Misères *et du* Bocage Royal *faisaient pressentir l'alexandrin de Corneille, et que le sonnet se déployait avec autant d'ampleur et plus d'aisance que dans la terre de Pétrarque et de Michel-Ange. L'allure fière et solide de la langue, la richesse et l'éclat du style, la grâce des détails avec un grain de malice gauloise, et surtout l'invention constante du rythme, distinguent les vers des Ronsard, des Joachim du Bellay, des Rémy Belleau, de leurs élèves Amadis Jamyn, Olivier de Magny, Jacques Tahureau, Jean et Jacques de la Taille. Dans cette période, Jean Dorat, qui fut surtout un humaniste, Pontus de Tyard, assez embrouillé, Jodelle, très inégal, n'ont qu'un mérite secondaire. En revanche, Baïf, souvent obscur, possède d'une façon remarquable l'entente de la couleur antique et le sens du poème narratif.*

Ce qui compromit l'école de Ronsard, ce fut, comme il arrive presque toujours, les excès de certains disciples et la banalité des imitateurs venus à foison. D'une part la dureté du langage poétique encore raboteux fut portée au comble par Salluste du Bartas dans son épopée biblique de la Semaine. *Du Bartas n'est pourtant point indigne d'avoir été imité par Milton et louangé par Gœthe. D'autre part, du vivant même de Ronsard, triomphait avec Desportes une mode d'émulation italienne qui faillit corrompre la poésie française. Ce fut alors seulement et non précédemment, comme on l'a cru par ignorance ou par légèreté, que s'introduisit le mauvais goût contre lequel devait réagir Malherbe. L'affectation quintessenciée des derniers poètes du*

seizième siècle, leur molle et factice élégance, eussent tout gâté, tout perdu, sans la venue d'un poète impérieux et fort, véritable représentant du génie français.

En réalité, loin d'être le destructeur de l'œuvre de Ronsard, Malherbe en fut le continuateur et le restaurateur. Il reprit où Ronsard l'avait quitté le travail d'une langue épurée, la création d'une poésie bien rythmée, solide et mélodieuse à la fois. Malherbe, que nous avons entendu qualifier par Victor Hugo de merveilleux écrivain en vers, fut dans l'élégie lyrique et l'ode héroïque manquées par ses devanciers un créateur véritable, un indispensable architecte dans la construction graduelle de notre poésie française. Il a légué peu de vers et n'a presque laissé que des chefs-d'œuvre. Aussi, malgré quelques erreurs de détail, toute l'admiration que lui décerne Boileau nous semble bien justifiée. Entre Ronsard et ce même Boileau, Malherbe marque une des dates fondamentales de la poésie française. Le développement de notre poésie, quel que soit leur génie, eût pu se passer de Marot, de Corneille, de Molière, assurément de Lamartine et de Musset ; il ne se comprendrait pas sans Ronsard, Malherbe, Boileau, Racine, André Chénier, Victor Hugo, qui ont été plus que des poètes, des promoteurs successifs dans l'évolution de la poésie française. La nouveauté de notre théorie peut étonner ; nous nous réservons dans un ouvrage spécial de la vérifier par une argumentation que nous essaierons de rendre concluante et décisive.

Entre Malherbe et Boileau ne manquent pas les poètes dignes de notice. Ce sont d'abord les disci-

Ces deux dernières règles — (enjambement et suspension du sens à l'hémistiche), — « avaient décrété tout bonnement, — dit Théodore de Banville, — la mort de la poésie, un vers endormant, somnifère, pareil à cet opium de Molière qui fait dormir *parce qu'il contient une vertu dormitive*, automatique et morne comme le pas du soldat en marche et bête comme le tic-tac d'une pendule de bois [1]. »

Ni Corneille, ni Molière, ni La Fontaine, ni Racine n'ont toujours obéi à ces deux règles, qui ne « peuvent demander leur origine ni à la vieille langue française, ni à nos patois, ni au grec, ni au latin [2] », et qui n'ont été religieusement respectées que par les poètes — si médiocres — du XVIIIe siècle. André Chénier et Victor Hugo, les créateurs de la poésie moderne, ne s'y conformèrent point. Leurs élèves les ont imités, substituant, à leur exemple, « la Science, l'Inspiration, la Vie toujours renouvelée et variée à une loi mécanique et immobile [3] », laissant à l'oreille seule le soin de décider en ces questions de césure et d'enjambement.

Le Vers de Victor Hugo, celui de Leconte de Lisle, celui de Théodore de Banville, celui de Sully Prudhomme, celui de François Coppée, en un mot le Vers de nos grands poètes contemporains, — libre, varié, brillant, solide, ailé, harmonieux, tour à tour épique, enjoué, terrible, délicat, — est exempt de toute inversion que n'admettrait point la prose ; sa rime est riche, brillante et rare ; il a recours à l'enjambement pour produire certains effets harmoniques *voulus ;* sa césure est placée après n'importe laquelle de ses syllabes ; et, acceptant comme égaux tous les mots de la langue, que le dix-septième et le dix-huitième siècle divisaient en mots *nobles* et en mots *roturiers*, il rejette la périphrase dont le vers classique ne savait se passer.

Nous nous bornerons à ces quelques observations : elles permettront à nos jeunes lecteurs, — nous l'espérons du

1. *Petit Traité de Poésie française*. G. Charpentier, éditeur.
2. *Id.*
3. *Id.*

moins, — non de composer des vers, mais de comprendre le mécanisme de ceux qu'ils liront et d'en apprécier la beauté.



ANDRÉ CHÉNIER[1]

1762-1794

Né le 30 octobre 1762, à Constantinople, où son père était consul de France, Marie-André de Chénier, — dont la mère était grecque et propre sœur de la grand'mère de M. Thiers, — fut amené en France en 1765, avec son frère, Marie-Joseph, qui devait se faire lui aussi un nom dans les lettres. Il se révéla poète dès l'âge de seize ans. Vous savez comment il est mort : arrêté comme suspect, sous la Terreur, il fut envoyé à l'échafaud le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), après cent quarante jours de détention, laissant une œuvre déjà considérable, mais inachevée et mutilée, qui comprend des ***églogues***[2] ou ***bucoliques***, des ***élégies***[3], des ***épîtres*** , des ***odes***[5], des essais de ***poèmes didactiques***[6], et enfin des ***ïambes***[7] incomparables par la violence et la sincérité du sentiment qui les inspira.

André Chénier renouvela la poésie française en puisant aux sources de l'art grec, dont il sut unir la grâce aux qualités les plus charmantes de l'esprit français. Il a dit de lui-même :

Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse[1],
Plus féconds et plus purs, fit couler dans la Grèce ;

1. André Chénier diffère absolument des poètes ses contemporains et se rapproche, par plus d'un côté, de ceux du siècle présent. C'est pourquoi nous écrivons son nom en tête de cette petite anthologie des poètes du XIXe siècle.

2. Les *églogues* ou *bucoliques* sont des poésies pastorales qui peignent les mœurs champêtres en mettant en scène des bergers chanteurs.

3. L'*élégie* est un petit poème consacré ordinairement au deuil, à la tristesse.

4. Lettres en vers.

5. Poèmes d'un genre élevé divisés en strophes.

6. Les *poèmes didactiques* ont pour but d'instruire. L'*Art poétique*, de Boileau, est un poème didactique.

7. Les *ïambes* sont des pièces lyriques, inspirées par la colère, le mépris, l'indignation, et composées ordinairement de vers de douze et de huit syllabes se succédant uniformément.

Là, Prométhée[2] ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur...

N'est-ce pas qu'elle est harmonieuse, pure et colorée la langue du poète qui a écrit ces vers, et qu'il est profondément et à jamais regrettable que le couperet brutal du bourreau soit venu trancher en sa fleur l'existence d'un pareil artiste ?

Ce n'est qu'en 1874 que furent, par les soins d'un de ses neveux, publiées dans leur intégrité les poésies d'André Chénier, dont on ne connaissait encore que des fragments. Il en existe plusieurs éditions. La plus complète est celle qu'a donnée M. Alphonse Lemerre[3]; la meilleur marché a paru chez E. Dentu, dans la *Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers*[4].

1. Ruisseau de Grèce, consacré aux Muses.
2. Prométhée, fils du Titan Japet, ravit le feu du ciel. En punition de ce vol, Jupiter le fit enchaîner sur un roc du Caucase, où un vautour lui rongeait incessamment le foie toujours renaissant.
3. 3 vol. petit in-12, du prix de 6 fr. le volume.
4. 1 vol. à 1 fr.

LA JEUNE CAPTIVE

Ces vers, qu'André Chénier écrivit dans la prison de Saint-Lazare, peu de temps avant de monter sur l'échafaud, ont été inspirés par Mlle de Coigny, duchesse de Fleury, qui partageait sa captivité. On y remarquera l'emploi presque continuel et le choix toujours heureux des figures poétiques.

« L'épi naissant mûrit de la faux respecté[1] ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore[2] ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui[3],
Je ne veux pas mourir encore.

» Qu'un stoïque[4] aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

» L'illusion féconde habite dans mon sein[5].
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle[6] chante et s'élance.

1. Epargnée par la faux.
2. La rosée.
3. On était sous le régime de la Terreur ; Mlle de Coigny pouvait craindre d'être menée, d'un moment à l'autre, à l'échafaud ; l'*heure présente* était donc pleine de *trouble et d'ennui*.
4. Les stoïciens, philosophes de l'antiquité, méprisaient la douleur et les joies humaines.
5. J'espère en l'avenir et crois qu'il me réserve de beaux jours.
6. Nom poétique du rossignol (du latin, *philomela*).

» Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie[1].
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux[2];
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

» Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

» Je ne suis qu'au printemps : je veux voir la moisson,
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée... »

. . . .

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et, secouant le faix de mes jours languissants[3],
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

1. Pourquoi me ferait-on mourir, puisque je n'ai commis aucune mauvaise action, puisque je n'ai rien à me reprocher, puisque ni ma veille ni mon sommeil ne sont troublés par les remords ?
2. Chacun célèbre ma bienvenue au jour : je lis dans tous les yeux la sympathie que j'inspire.
3. Oubliant pour un moment la tristesse qui m'accable.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux[1]
    Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours ;
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
    Ceux qui les passeront près d'elle.

(*Œuvres poétiques d'André Chénier.* — Dentu, éditeur.)

1. Quelqu'un qui aime à consacrer ses loisirs à l'étude.



LAMARTINE

1790-1869

Alphonse-Marie-Louis de Lamartine, né à Mâcon le 21 octobre 1790, mort à Paris le 8 mai 1869, se révéla comme poète en 1820 par la publication des *Méditations poétiques*, dont le succès fut très grand et que suivirent : les *Nouvelles Méditations* (1823), les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829), *Jocelyn,* sorte de roman en vers (1835), la *Chute d'un Ange* (1838), et les *Recueillements poétiques* (1839)[1].

Lamartine, qui peut à juste titre être considéré comme un des plus grands poètes du XIXe siècle, et dont les œuvres se distinguent par l'harmonie de la forme, l'élévation de la pensée, la spontanéité et l'ampleur de l'inspiration, semble glisser, depuis quelques années, dans un oubli regrettable que n'expliquent qu'en partie ses défauts : précipitation, négligence, abus du moi, excès de sentimentalité fade, manque de netteté dans les idées.

Vous n'ignorez pas que Lamartine, qui avait été ministre plénipotentiaire en Grèce (1829) et qui, depuis 1833, appartenait à la Chambre des députés, a joué, en 1848, comme membre du Gouvernement provisoire, puis comme ministre des affaires étrangères sous la république, un rôle prépondérant dans les affaires publiques. Sa popularité, qui datait de la publication de l'*Histoire des Girondins* (1847), et qui était alors immense, fut de courte durée. Éloigné bientôt du pouvoir, il passa les vingt dernières années de sa vie dans l'isolement et la gêne. Les œuvres qu'il écrivit à cette époque se ressentent de la

1. En prose, Lamartine a publié : *Voyage en Orient, Histoire des Girondins, Raphaël, Graziella, Confidences, Nouvelles Confidences,* etc., etc.

hâte que, poussé par des besoins d'argent, il apporta à leur composition. Quoi qu'il en soit, l'auteur de *Jocelyn* et des *Harmonies* doit être regardé comme un des poètes les plus heureusement doués de ce siècle.

Les œuvres de Lamartine ont paru chez Hachette et chez Lemerre.

LA TERRE NATALE

Le poète a vu les plus beaux pays du monde ; mais, de tous les lieux de la terre, celui qui lui plaît davantage, celui « où est son cœur », c'est l'humble et misérable village qui l'a vu naître (Milly, près Mâcon).

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil [1] mon cœur en a frémi.
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin [2],
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours, que le soir dorait dans le lointain [3] ;

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour ;

1. Ces vers ont sans doute été composés à Paris ; de là cette expression : *brillant exil.*
2. La gelée blanche, qui n'est autre chose que la congélation de la rosée.
3. Que l'on apercevait, dans le lointain, teintées de jaune, comme dorées par les rayons du soleil couchant.

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin[1] aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme[2] et la force d'aimer ?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles[3],
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni ;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives[4]
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir ;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis ;
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil[5] ;
Ou s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite ;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs[6],
Où l'été repliait le manteau des hivers[7],
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,

1. Le pauvre, le passant.
2. Qui éprouve de l'affection pour notre âme.
3. Sans nuages, claire, limpide.
4. Couverts de citronniers et d'oliviers.
5. Où le soleil semblait se coucher.
6. *Pyramides des airs* : les montagnes.
7. La couche des neiges hivernales.

De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume, et leurs fleuves en poudre;
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore[1],
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre,
Jeter leurs reflets verts, ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile[2],
Ces champs que la Sibylle[3] à ses yeux déroula,
Et Cume[4] et l'Elysée : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride,
Qui ne porte en ses flancs ni bois, ni flot limpide;
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines;
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.

1. Dans lesquels on se plait à rêver, à penser.

2. Le plus célèbre des poètes latins, né à Mantoue (Italie), auteur de l'*Enéide*, des *Georgiques* et des *Bucoliques* (70-19 av. J.-C.). Son tombeau est près de Naples, au pied de la montagne du Pausilippe.

3. La prophétesse d'Erythrée, qui composa les *Livres sibyllins*, recueils d'oracles concernant les destinées de Rome.

4. Ancienne ville de Campanie, province de l'Italie méridionale, séjour d'une sibylle fameuse dans l'antiquité.

Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît, et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs, dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés[1];
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable[2],
Serpentent sur la terre, ou rampent sur le sable;
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute, en laissant sa laine en tribut aux épines;
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille;
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain[3],
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie ou les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans[4].
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre,
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps[5] sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.

1. Que nous avons formés, rendus propres à la culture par un travail pénible.
2. Pour se suspendre à ses rameaux.
3. Toujours brûlant.
4. La mousse dont ils sont couverts indique le grand âge de ces murs.
5. Cache les lézardes des murs, causées par le temps.

Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie[1] ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux[2] ;
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise après de longs efforts,
Dépose, en gémissant, son urne sur les bords ;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue[3]
Bat à coups cadencés la gerbe répandue ;
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et, sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques[4],
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.
Rien n'y console l'œil de sa prison stérile[5],

1. L'étroit jardin en pente est entouré d'un mur en pierre sèche.
2. Sous les rameaux desquels je dormais dans mon enfance et faisais de beaux songes.
3 L'aire est formée d'une couche d'argile.
4. Galeries couvertes ou hangars.
5. Rien ne récrée la vue, qui ne peut s'étendre au loin.

Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés;
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre, et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !

(*Harmonies poétiques et religieuses*. **Hachette, éditeur**).



CASIMIR DELAVIGNE

1793-1843

Casimir Delavigne naquit au Havre en 1793. C'est en 1818, au lendemain de la Restauration, qu'il publia les *Messéniennes*, élégies politiques qui, grâce aux sentiments libéraux et patriotiques qu'elles exprimaient, répondaient bien à l'état des esprits et obtinrent un succès très vif. On ne lit plus guère aujourd'hui ce recueil dont le style a vieilli.

« Casimir Delavigne n'est pas un très grand poète, a dit, dans ses *Leçons de Littérature française*[1], M. Petit de Julleville, mais c'est un versificateur très habile et une belle intelligence, servie par un talent facile et ingénieux, auquel il n'a guère manqué qu'une originalité plus tranchée. »

L'auteur des *Messéniennes* a écrit plusieurs tragédies : *Les Vêpres Siciliennes, Le Paria, Louis XI, Les Enfants d'Edouard*, etc., et quelques comédies : *Les Comédiens, L'Ecole des Vieillards*, etc.

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB

Les compagnons de voyage de Christophe Colomb, découragés, ont juré de le faire périr si, dans trois jours, une terre ne s'est point montrée à leurs regards. Avant l'expiration de ce court délai, l'Amérique est découverte.

« En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
- Trois jours[2], leur dit Colomb, et je vous donne un monde[3]. »
Et son doigt le montrait et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.

1. G. Masson, éditeur.
2. Accordez-moi trois jours.
3. Dialogue entre Christophe Colomb et ses compagnons de voyage, qui veulent reprendre la route de l'Europe.

Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond [1].
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond [2].

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre [3] qui crie au milieu des ténèbres [4],
Ecoute du roulis [5] le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux [6];
L'ardente Croix du Sud [7] épouvante ses yeux [8].
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître [9],
Blanchit le pavillon [10] de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître!
Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité. »

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.

1. Le bleu de la mer se confond, à l'horizon, avec le bleu du ciel infini.
2. La mer est très profonde : donc on est loin du rivage.
3. Pièce qui sert à mouvoir le gouvernail.
4. Le premier jour est écoulé; la nuit est venue.
5. Oscillations d'un vaisseau à droite et à gauche, par opposition au *tangage*, balancement dans le sens de la longueur, d'avant en arrière et réciproquement.
6. Les voyageurs ont contourné la terre et ce ne sont plus les mêmes astres qui brillent au-dessus de leurs têtes.
7. Constellation en forme de croix.
8. Le pilote est effrayé de voir au ciel des étoiles qu'il ne connaissait point et de ne plus apercevoir celles qui lui étaient familières.
9. Cette nuit a paru longue au pilote, et il attendait l'aube avec impatience.
10. Drapeau que l'on arbore au mât de l'arrière d'un vaisseau pour indiquer la nation à laquelle il appartient.

« Périra-t-il ? Aux voix : - La mort ! - la mort ! - la mort !
Qu'il triomphe demain, ou, parjure [1], il expire. »
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords [2] que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard [3] !

Soudain, du haut des mâts descendit une voix :
« Terre ! s'écriait-on, terre ! terre !... » Il s'éveille,
Il court. Oui, la voilà ! c'est elle ! tu la vois !
La terre !.. O doux spectacle ! ô transport ! ô merveille !
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand [4], l'Europe, l'avenir !
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône [5], ah ! c'était peu !... Que reçut-il ? des fers [6] !

(Messéniennes.)

1. Colomb a promis a ses hommes de leur donner un monde dans trois jours : si demain il n'a pas tenu sa promesse, il sera parjure.
2. Le rivage américain.
3. Si Colomb ne réussit point, il ne sera qu'un aventurier ordinaire ; mais si ses prévisions se réalisent, nul ne lui contestera le titre de grand homme.
4. Le roi de Castille, d'Aragon, de Sicile, de Grenade et de Naples, qui avait procuré à Colomb des vaisseaux et un équipage (1452-1516).
5. Le roi, pour le payer des maux qu'il a soufferts, va lui donner des trésors, des honneurs, un trône...
6. Colomb, desservi auprès de Ferdinand, fut chargé de fers et emprisonné. Il mourut à Séville, en 1506, dans la misère et l'oubli.



ALFRED DE VIGNY

1797-1863

Alfred de Vigny, né à Loches, est l'auteur de deux volumes de vers, ***Poèmes antiques et modernes*** (1826), et ***Les Destinées***. Ce dernier recueil ne fut publié qu'après sa mort. Alfred de Vigny, qui fut un des premiers romantiques et l'un des précurseurs de la poésie moderne, se distingue par la pureté du style et la grâce des sentiments. « Son accent, a dit M. André Lemoyne, est quelque chose de grave, de solennel, de légendaire comme une harpe d'autrefois vibrant aux échos des lointains souvenirs. »

Les autres ouvrages principaux d'Alfred de Vigny sont : ***Cinq-Mars,*** roman historique, ***Othello, Chatterton,*** dramès, et ***Souvenirs de servitude et de grandeur militaires***.

LA FRÉGATE « LA SÉRIEUSE »

Un capitaine de frégate raconte un épisode de la bataille navale d'Aboukir, où l'amiral anglais Nelson détruisit, le 1er et le 2 août 1798, la flotte, commandée par Brueys, qui avait transporté l'armée française en Egypte.

Ainsi près d'Aboukir[1] reposait ma frégate ;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate[2]
Se mirer dans les eaux.

1. Village de Basse Egypte.
2. La coque de la frégate était peinte en rouge.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or[1];
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor[2].

La *Sérieuse* alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien[3], et je lui dis : Ma fille,
Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois, — je vis treize et quatorze voiles[4];
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise ;
La *Sérieuse* à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent[5].

Tous[6] passèrent près d'elle en lâchant leur bordée[7];
Fière, elle répondit aussi quatorze fois;
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois[8].

1. Le sable de mer est jaune.
2. Thermidor, le onzième mois du calendrier républicain, commençait le 19 juillet et finissait le 17 août. Le 15 thermidor correspond au 2 août. La bataille commença le 1er août.
3. Je pressentis le combat qui allait avoir lieu.
4. Voiles est mis pour navires.
5. Comme un roc reçoit le choc d'un torrent.
6. Tous les vaisseaux ennemis.
7. En lâchant la décharge de leur bordée (on appelle bordée la ligne d'artillerie placée sur le flanc d'un vaisseau).
8. Les quatorze navires passèrent devant la frégate, et trois restèrent pour la combattre.

Trois vaisseaux de haut bord combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois[1] jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés[2] fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait et se tordait sous elle[3],
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;
Et lorsque la nuit vint sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait ;
On tirait en aveugle à travers le nuage,
Toute la mer brûlait.

1. Afin de faire face successivement aux trois vaisseaux qui l'entouraient.
2. Boulets reliés par une chaîne.
3. Sous la fumée.

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux[1] flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard;
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art[2]!

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe[3]
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort,
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort[4].

La ***Sérieuse*** alors semblait à l'agonie,
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

1. Les trois vaisseaux de la flotte anglaise qui avaient assailli la frégate.
2. La frégate « *la Sérieuse* » était une merveille de l'art; mais il n'y paraissait guère en ce moment.
3. La poupe est l'arrière du vaisseau; la partie antérieure est la proue.
4. La défaite de la frégate, sa mort, n'avait été obtenue que par la ruine des trois vaisseaux assaillants.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige[1],
Un sentiment honteux; mais bientôt l'étouffant[2] :
Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
Adieu donc, mon enfant.

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue,
Mon pavillon noyé se montrait en dessous;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous[3].

(*Poèmes antiques et modernes*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

1. Une chose surprenante, extraordinaire : un vieux marin ne pleure point facilement.
2. Etouffant ce sentiment honteux.
3. Et la mer nous recouvrit, se referma sur nous.



VICTOR HUGO

1802-1885

C'est à Besançon, où son père, le chef de bataillon Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, — depuis général, — était en garnison, que Victor-Marie Hugo, le plus grand poète de notre époque et peut-être de tous les temps, naquit le 26 février 1802. Tout enfant, il parcourut avec sa mère, Sophie Trébuchet, une Vendéenne, la Corse, l'île d'Elbe, l'Italie, l'Espagne, rapportant de ces voyages des impressions qui ne s'effacèrent jamais et dont on retrouve des traces dans la plupart de ses œuvres. En 1817, il concourut à l'Académie sur ce sujet : *Le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*. L'Académie lui accorda une mention. L'année suivante, il écrivit, en quinze jours, son premier ouvrage, un roman, *Bug-Jargal*, dont les pages fourmillent de légères taches, mais où l'on découvre le germe des qualités qui devaient se développer plus tard de si prodigieuse façon. L'Académie des Jeux floraux de Toulouse couronna, en 1819, son ode sur la *Statue de Henri IV* et une autre sur les *Vierges de Verdun*, et le nomma, lors du concours suivant, maître ès jeux floraux. A partir de ce moment, chaque année de la longue vie du poète a été marquée par quelque nouvelle production. La première édition de ses *Odes* date de 1822 ; *Han d'Islande*, roman, écrit en 1821, paraît en 1823 ; le second volume des *Odes* est publié quelques mois après et vaut à son jeune auteur, déjà célèbre, la décoration de la Légion d'honneur. A une nouvelle édition de ses *Odes*, Victor Hugo ajoute, en 1826, quinze *Ballades*, qui rappellent les poèmes des premiers troubadours du moyen-âge et dont la plupart sont des chefs-d'œuvre : *La Ronde du Sabbat, La Fiancée du timbalier,*

Les deux Archers, La Légende de la Nonne, etc. Un drame, *Cromwel*, disproportionné pour le théâtre, et qui n'a jamais été joué, paraît en 1827 précédé de la fameuse préface-manifeste qui proclame la liberté littéraire, brise les entraves dont le préjugé étranglait le génie, et ouvre dans notre histoire littéraire une ère nouvelle, l'ère du ***romantisme.*** Dans les ***Orientales***, qui virent le jour en 1829, le poète, maintenant artiste consommé, sait avec une intuition de génie évoquer les splendeurs de la Grèce, ses langueurs, ses barbaries, ses éblouissements. Quelques mois plus tard, il donne ***Le Dernier jour d'un condamné***, éloquent plaidoyer en faveur de l'abolition de la peine de mort dont il restera jusqu'à la fin un implacable adversaire, et *Marion Delorme*, drame que la censure interdit, et que suit, en 1830, un autre drame, *Hernani*, dont la première représentation soulève la colère ardente des classiques et l'enthousiasme des romantiques. L'année 1831 est marquée par l'apparition du beau roman *Notre-Dame de Paris*, où revit toute la société du XVe siècle, et des *Feuilles d'automne*, recueil poétique dans lequel Victor Hugo évoque ses souvenirs d'enfance et chante les saintes joies de la famille. Déjà, que de beaux rêves envolés, que de printemps à jamais enfuis! Pourquoi les heures heureuses se sont-elles envolées si vite? interroge le poète, le cœur gros de sanglots :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?...

Quatre drames : *Le Roi s'amuse*, interdit après la première représentation, *Lucrèce Borgia, Marie Tudor* et *Angelo* suivent la publication des *Feuilles d'automne*. *Claude Gueux,* roman, et *Littérature et Philosophie mêlées* sont publiés en 1834. En 1835,

paraissent *Les Chants du Crépuscule*, recueil auquel nous empruntons *Napoléon Deux*; en 1837, *Les Voix intérieures*, et, en 1838, *Les Rayons et les Ombres*, dont nous reproduisons une page : *Oceano Nox*. Le 3 juin 1841, Victor Hugo entre à l'Académie française, où il succède à Népomucène Lemercier. En 1842, il publie *Le Rhin*, lettres adressées à un ami au cours d'un voyage sur les bords du beau fleuve alors franco-allemand; en 1843, un drame, *Les Burgraves*. Nommé pair de France en 1845, élu membre de l'Assemblée constituante en 1848 et de l'Assemblée législative en 1849, Victor Hugo s'occupe de politique jusqu'en 1852, époque où, expulsé de France par Louis Bonaparte, il publie *Napoléon le Petit*, que suivent, deux ans plus tard, *Les Châtiments*, livre satirique d'un souffle incomparable, qui stigmatise l'auteur du coup d'Etat de décembre 1851, et que beaucoup considèrent comme l'œuvre la plus puissante et la plus parfaite du maître. *Les Châtiments* sont datés de l'île de Jersey, que l'illustre proscrit doit quitter en 1855. Il passe dans l'île de Guernesey, où il réside jusqu'à la chute de l'empire. C'est là qu'il compose : *Les Contemplations* (1856), que la jeunesse française accueille et lit avec enthousiasme; la première partie de *La Légende des Siècles* (1859), dont la deuxième partie paraîtra en 1877 et la dernière en 1883, — suite merveilleuse d'épopées qui résument l'histoire de l'humanité tout entière ; — *Les Misérables* (1862), roman, qui paraissent le même jour dans toutes les capitales de l'Europe, et qui demeurent le chef-d'œuvre du XIXe siècle ; *William Shakespeare* (1864) ; *Les Chansons des rues et des bois* (1865) ; *Les Travailleurs de la mer* (1866) ; *L'Homme qui rit* (1869). Le 6 septembre 1870, Victor Hugo rentre à Paris, après dix-neuf ans d'exil, et partage toutes les angoisses de la lutte gigantesque qui aboutit au démembrement de la patrie. Il publie : en 1872, *L'Année terrible*, poésies ; en 1874, *Quatre-vingt-treize*, roman ; en 1876, *Actes et paroles* ; en 1877, *Histoire d'un*

Crime (coup d'Etat de 1851), et *L'Art d'être grand-père*; en 1878, *Le Pape*; en 1879, *Pitié suprême*; en 1880, *Religions et Religion*, et *L'Ane*; en 1881, *Les Quatre Vents de l'esprit*; en 1882, *Torquémada*. Il meurt le 22 mai 1885, laissant à ses amis, MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, le soin de faire paraître, à leur heure, un nombre considérable d'ouvrages dont une malle en fer recèle les précieux manuscrits. Quelques-uns de ces ouvrages ont déjà vu le jour : *La Forêt mouillée, Toute la Lyre, Choses vues*, etc.

Le corps de Victor Hugo repose sous la coupole du Panthéon. Son souvenir vivra, entouré de vénération, dans la mémoire des hommes. Car l'auteur de *La Légende des Siècles* et des *Misérables* fut, ainsi qu'on l'a proclamé le jour de ses funérailles (2 juin 1885), en même temps que le plus éblouissant, le plus fécond, le plus sublime des poètes, « le protecteur persévérant de toute faiblesse contre toute oppression, le précurseur du règne de la justice et de l'humanité, l'apôtre dont le verbe, survivant d'âge en âge, nous conduira à la conquête définitive de la liberté, de l'égalité, de la fraternité dans le monde. »

Il existe un nombre considérable d'éditions des œuvres de Victor Hugo. L'édition *ne varietur* a paru chez M. Quantin. Celle de laquelle nous nous sommes servi pour nos emprunts est la belle édition populaire illustrée, de toutes la plus accessible aux petites bourses, donnée par M. Hetzel, le compagnon d'exil et l'ami du grand poète.

LA CONSCIENCE

Caïn, fils d'Adam et d'Eve, qui a tué son frère Abel, s'enfuit avec sa femme et ses enfants pour échapper au châtiment qu'il redoute ; mais, où qu'il aille et quoi qu'il fasse, un œil fixé sur

lui le poursuit implacablement. Cet œil, il n'est pas besoin de vous le dire, c'est la conscience, qui sans cesse rappelle sa faute au coupable.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhova[1],
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: - Couchons-nous sur la terre, et dormons. -
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
— Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur[2].
— Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. —
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
— Cachez-moi! cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.

1. **Nom de Dieu en hébreu.**
2. **Assyrie.**

Caïn dit à Jabel[1], père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
— Étends de ce côté la toile de la tente. —
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
— Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore ! —
Jubal[2], père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : — Je saurai bien construire une barrière. —
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours !
Hénoch[3] dit : — Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. —
Alors Tubalcaïn[4], père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos[5] et les enfants de Seth[6] ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;

1. Jabel, fils de Lamech, fut, dit la *Genèse* (un des livres de la *Bible*), père de ceux qui demeurent dans des tentes.
2. Jubal, frère de Jabel, fut père de tous ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue.
3. La *Genèse* dit : « Caïn bâtit une ville qu'il appela Hénoch du nom de son fils. »
4. Autre fils de Lamech.
5. 6. Enos était fils de Seth, qui était lui-même fils d'Adam.

L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : — Non, il est toujours là.
Alors il dit : — Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.
On fit donc une fosse, et Caïn dit : — C'est bien !
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(*La Légende des Siècles.*)

LES PAUVRES GENS

Voici le plus populaire des poèmes qui composent *La Légende des Siècles*. Jamais la charité du pauvre, — de toutes les vertus la plus touchante et la plus sublime, — n'a inspiré des vers empreints d'une émotion plus vraie et plus profonde.

I

Il est nuit. La cabane[1] est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.

1. Il s'agit d'une cabane de pêcheur, sur le bord de la mer.

Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut[1] vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes[2], y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot[3].

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir[4]!
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles[5],
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,

1. Sorte de vieux coffre.
2. La réunion de ces cinq petits enfants, de ces cinq petites âmes, forme comme un nid.
3. Et dehors, l'océan blanc d'écume jette son sanglot au ciel, aux vents...
4. Le musoir est la pointe d'une digue. Le pêcheur descend à la mer par les marches du musoir, qui sont à sec lorsque le reflux fait baisser le niveau de l'eau.
5. Les toiles à voiles.

Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants[1], parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux[2], changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès[3] effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve[4] au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit, la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaîne, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,

1. Rochers, écueils à fleur d'eau.
2. Ca-pri-ci-eux (4 syllabes).
3. Mâts, voiles, cordages, etc., d'un vaisseau, d'une barque.
4. Oiseau de mer.

Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations[1] fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux[2],
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions[3] troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! mon cœur, mon sang, ma chair !
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,

1. Cons-tel-la-ti-ons (5 syllabes).
2. Mys-té-ri-eux (4 syllabes).
3. Vi-si-ons (3 syllabes).

Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile[1] !
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh ! rends-nous-les !
Mais hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée !

Jeannie est bien plus triste encor[2] ! Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : S'ils étaient grands ! leur père est seul ! - Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : Oh ! s'ils étaient petits !

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche [3]
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.

1. La petite barque et ses voiles.
2. Plus triste que les autres femmes de pêcheurs dont le mari et les enfants sont en mer.
3. Cette ligne blanche, à l'horizon, indiquerait la naissance du jour.

Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre masure apparaît décrépite ;
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve [1].

— Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va.

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
— Malade! Et ses enfants! comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. —
Puis, elle frappe encor. Hé! voisine! Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. — Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps!—
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.

1. L'eau d'un fleuve subitement grossi par les pluies perd sa limpidité et prend une teinte jaunâtre.

L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.
Au fond était couchée une forme terrible ;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;
Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ; —
Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement ;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,

Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue[1] étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
Qu'as-tu fait de ton souffle? et toi de ton regard?

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
Pourquoi son cœur bat-il? pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle[2]
Elle court, sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

— Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire? Il a
Déjà tant de souci! Qu'est-ce que j'ai fait là?

1. Di-a-log' (3 syllabes).
2. Ru-ell' (2 syllabes).

Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. - C'est lui ? - Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
- Est-ce lui ? - Non. - Tant mieux. - La porte bouge comme
Si l'on entrait. - Mais non. - Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! —
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs[1],
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine !

X

— C'est toi ! cria Jeannie, et contre sa poitrine
Elle prit son mari silencieusement[2]
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : — Me voici, femme !
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait[3].
— Je suis volé, dit-il ; la mer, c'est la forêt[4].

1. Ex-té-ri-eurs (4 syllabes).
2. Si-len-ci-eu-se-ment (6 syllabes).
3. On voyait sur son front la bonté et la joie de son cœur que l'amour de sa femme emplissait, pour ainsi dire, de clarté.
4. La traversée d'une forêt est souvent périlleuse. Certaines forêts furent longtemps des repaires de voleurs, telle, par exemple, la forêt de Bondy, dans le département de la Seine.

-Quel temps a-t-il fait ? - Dur. - Et la pêche ? - Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? —
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
-Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. —
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : — A propos, notre voisine est morte.
C'est hier[1] qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe.
Dans la soirée, après que vous[2] fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin.

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
— Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept[3].
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?

1. Hi-er (2 syllabes).
2. *Vous* : les pêcheurs du village.
3. Pas une seconde d'hésitation chez ce brave cœur ! Il se chargera des deux enfants de la morte.

C'est gros comme le poing[1]. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

(La Légende des Siècles).

WATEROO

Le récit si vivant, si dramatique de la dernière partie de la bataille de Waterloo est extrait des *Châtiments* et fait partie de l'*Expiation*, le poème le plus parfait qui ait jamais été écrit en langue française. Victor Hugo, dans un autre de ses ouvrages, les *Misérables*, a refait, mais en prose, et avec un égal bonheur, le récit de cette mémorable journée.

Waterloo[2] ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,

1. Il s'agit des enfants de la morte, qui sont tout petits.
1. Wa-ter-loo (3 syllabes).

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe[1] et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros[2] Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il[3] avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington[4] acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: Grouchy[5]! — C'était Blücher!
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés[6].
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs

1. Les armées des coalisés.
2. Les soldats français.
3. Napoléon.
4. Général anglais, qui commandait les armées ennemies.
5. Grouchy, maréchal de France, que Napoléon attendait avec impatience, avait été chargé d'empêcher la jonction des corps de Blücher (général prussien) et de Wellington. Il n'y put parvenir.
6. Nos fantassins formés en carrés.

Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet[1]
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback[2] ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli[3],
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur Dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier[4],
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors

1. Napoléon, qui commençait à douter du succès.
2. Bonnet à poil en forme de tronc de cône.
3. Les soldats qui avaient assisté aux victoires de Friedland (1807) et de Rivoli (1797).
4. Forts, résistants comme le granit et l'acier.

Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons [1],
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant schakos, manteaux, fusils, jetant les aigles [2],
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient !-En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés [3], et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

(*Les Châtiments.*)

1. Dans la déroute, les drapeaux sont abandonnés par les soldats comme des haillons sans valeur.
2. Les drapeaux surmontés d'aigles.
3. Ces vers ont été écrits en 1852, c'est-à-dire 37 ans après le désastre de Waterloo.

LES SOLDATS DE L'AN DEUX

En septembre 1793 (an deux de la République), la Convention décréta la levée de un million deux cent mille hommes, que Carnot organisa en quatorze armées. Mal équipés, mal nourris, presque sans armes, ces héroïques soldats tinrent tête à l'Europe entière coalisée contre la France. Victor Hugo, dans ses immortels *Châtiments*, les oppose aux troupes ivres qui mitraillèrent les Parisiens, défenseurs de la loi violée, en décembre 1851. Nous ne donnons ici que la première partie du poème ayant pour titre : *A l'Obéissance passive*.

O soldats de l'an deux ! ô guerres ! épopées[1] !
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, Autrichiens[2],
Contre toutes les Tyrs et toutes les Sodomes[3],
Contre le czar du Nord, contre ce chasseur d'hommes,
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre[4] vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers !

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans les cuivres[4],
Ainsi que des démons !

1. Une épopée est un long poème sur un sujet héroïque. Le récit des exploits des soldats de l'an deux constituerait une épopée.
2. Au-tri-chi-ens (4 syllabes).
3. Contre toutes les capitales de l'Europe.
4. Comme un horrible monstre aux cent têtes.
4. Dans les clairons, les trompettes de cuivre.

La liberté sublime emplissait leurs pensées[1].
Flottes prises d'assaut[2], frontières effacées
Sous leur pas souverain,
O France, tous les jours c'était quelque prodige,
Chocs, rencontres, combats; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin!

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre;
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait! en avant!
Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes[3],
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent[4]!

Oh! que vous étiez grands au milieu des mêlées,
Soldats! L'œil plein d'éclairs, faces échevelées
Dans le noir tourbillon,
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête;
Et comme les lions[5] aspirent la tempête
Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques[6],
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber!

1. Toutes leurs pensées étaient pour la liberté.
2. En décembre 1795, la flotte hollandaise, retenue près du Texel (Hollande), par les glaces, fut prise par la cavalerie française.
3. Un peuple offrait la paix, etc.
4. Les rois étaient renversés et remplacés par des républiques.
5. Li-ons (2 syllabes).
6. Dignes d'être prises pour sujets de poèmes épiques ou épopées.

La Révolution[1] leur criait : — Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! —
Contents, ils disaient oui.
— Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes[2] ! —
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds[3] superbes
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues ;
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues ;
Si ces audacieux[4],
En retournant les yeux dans leur course olympique[5],
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux !

(*Les Châtiments.*)

NAPOLÉON II

Le Fils de Napoléon Ier et de Marie-Louise, né au Louvre, le 20 mars 1811, est mort à Schœnbrun, près de Vienne, en 1832 ; c'est à l'occasion de cette mort que Victor Hugo a composé les splendides strophes qu'on va lire.

Napoléon Ier, dont la gloire militaire égale celle des plus grands capitaines de l'antiquité, plein de confiance en l'avenir, maintenant qu'il lui est enfin donné de presser sur son cœur l'héritier, si longtemps attendu, de sa toute puissance ; quelques années après, ce même Napoléon, détrôné, vaincu, exilé, prisonnier de l'Angleterre, mourant loin de son fils, dont on ne lui donne point de nouvelles et qui s'éteindra bientôt obscurément ; — ce sujet

1. Ré-vo-lu-ti-on (5 syllabes).
2. Trop jeunes encore pour avoir de la barbe : allusion à Marceau, Hoche, etc.
3. Voir plus haut, le dernier vers de la deuxième strophe.
4. Au-da-ci-eux (4 syllabes).
5. Victorieuse.

ne pouvait faire que de tenter Victor Hugo. Rarement le grand poète fut mieux inspiré.

I

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre[1] entouré de tonnerres[2],
Comme un mont Sinaï[3] !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: - Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain[4] ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné[5],
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

1. Résidence de l'empereur Napoléon Ier.
2. De canons.
3. Montagne d'Arabie où Dieu donna sa loi à Moïse au milieu des tonnerres et des éclairs.
4. Le sort du genre humain tout entier est lié à celui de cet homme.
5. Napoléon.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides[1],
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis[2] !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes[3],
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

1. *Hôtel des Invalides* : célèbre monument, situé à Paris, et dont l'église est surmontée d'un dôme sous lequel sont déposés les drapeaux pris sur l'ennemi.
2. Cent un coups de canon saluèrent la naissance du fils de Napoléon.
3. Aux vieilles monarchies.

L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions[1] réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits[2] !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier[3] qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone[4] ;
Demain, c'est le sapin du trône[5],
Aujourd'hui, c'en est le velours !

1. Am-bi-ti-ons (4 syllabes).
2. L'oiseau ne reste qu'un instant posé sur nos toits.
3. Machine de guerre.
4. Paris qui disparaît comme a disparu Babylone,
5. Le bois du trône non revêtu d'étoffes.

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume[1].
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine[2].
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

III

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome[3];
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles[4]
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier[5], qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

1. Voir l'*Idole*, d'Auguste Barbier.
2. Voir un des morceaux précédents : *Waterloo*.
3. Le fils de Napoléon reçut à sa naissance le titre de *roi de Rome*.
4. Soldats préposés à la garde de son fils.
5. Ou-vri-er (3 syllabes).

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré[1] !

IV

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
Mais les cœurs de lion[2] sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

1. Après Waterloo, le fils de Napoléon fut emmené en Autriche.
2. Li-on (2 syllabes).

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée[1]
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition[2] des vieilles Pyramides;
Ni le pacha du Caire, et ses chevaux numides[3]
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin[4] et le Phare,
La diane[5] au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus[6], les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques[7],
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

1. Voir *Les soldats de l'an deux.* — 2. Ap-pa-ri-ti-on (5 syllabes).

3. Chevaux de la Numidie, contrée de l'ancienne Afrique, qui a formé l'Algérie. On dit aussi chevaux arabes.

4. Ancienne résidence des czars, à Moscou. L'incendie en chassa Napoléon, qui s'y était installé en 1812.

5. Di-an' (2 syllabes).

6. Le casque des dragons est orné d'une queue de cheval qui retombe sur le dos du soldat.

7. Les lanciers étaient, à cette époque, armés de piques, ou lances à long manche et à fer pointu.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux[1] comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu !... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. - Seigneur, votre droite[2] est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire,
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !

(*Les Chants du Crépuscule.*)

1. Gra-ci-eux (3 syllabes).
2. Votre main droite, la main qui frappe.

OCEANO NOX[1]

Le poète s'est arrêté, rêveur, en face de l'Océan, tombeau de tant de cadavres à jamais ignorés, et, plein de pitié, il interroge ces flots, qui savent tant de « lugubres histoires ».

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages[2],
Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif[3], l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve[4],
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

1. Le sombre Océan.
2. L'ouragan, la tempête a pris toutes les pages de leur vie. Les poètes comparent souvent la vie à un livre.
3. L'embarcation, la barque, le canot.
4. Revoir ceux des leurs qui sont partis en mer.

On demande : « Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? »
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue[1] ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière[2],
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant[3] à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds, redoutés des mères à genoux[4] !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait[5] ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

(Les Rayons et les Ombres.)

1. Pour le distraire, pour absorber sa pensée. On a bien vite fait d'oublier les morts.
2. Quand elles sont mortes, elles qui seules pensaient à vous.
3. Men-di-ant (3 syllabes).
4. Les mères redoutent les flots pour leurs enfants.
5. Ce qui vous donne.

APRÈS LA BATAILLE

Toutes les anthologies classiques reproduisent ce petit poème où Victor Hugo, dans un style simple et concis, — simplicité et concision qui ne sont pas toujours les qualités du maître, — nous raconte une des plus belles actions qu'il soit donné à l'homme d'accomplir : répondre spontanément par un bienfait à la plus lâche des perfidies.

Mon père[1], ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard[2] qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide et, mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure[3]
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba[4] ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

(*La Légende des Siècles.*)

1. Le comte Hugo, général de division sous l'empire.
2. On dit aussi *hussard*.
3. Une partie des Espagnols sont maures d'origine : les maures, race venue d'Afrique, ont longtemps occupé l'Espagne.
4. Interjection de la langue espagnole, sorte de juron.

AUGUSTE BARBIER

1805-1882

Bien que M. Leconte de Lisle ait dit, parlant d'Auguste Barbier : « *Il Pianto* restera, nous n'en doutons pas, son plus haut titre de gloire. C'est là qu'il a renfermé les meilleurs, les plus magnifiques vers qu'il ait dus à son amour passionné et désintéressé du beau », l'auteur de l'*Idole*, si promptement oublié, presque dédaigné aujourd'hui, ne doit qu'à ses *Iambes* le reste de popularité dont jouit sa mémoire. Dans ce superbe livre, dont les pages enflammées jaillirent, en quelque sorte, spontanément de sa conscience, « l'enthousiasme déborde, la note est franche ; on dirait que d'eux-mêmes les mots viennent se poser sous la plume. Pas une cheville ; le vers sort du cerveau avec sa forme entière, martial, vaillant, brutal[1]. »

C'est en 1830, au lendemain de la Révolution de Juillet, que parurent les *Iambes*, dont le mouvement, la coupe et le rythme étaient imités des *Iambes* d'André Chénier. Auguste Barbier donna ensuite *La Popularité* (1831), *Lazare* (1833), *Il Pianto* (1833), *Nouvelles Satires* (1837), *Chants civils et religieux* (1841), *Rimes héroïques* (1843), *Sylves* (1865).

Ses œuvres ont été éditées par E. Dentu et G. Charpentier.

L'IDOLE

Le poète compare la France révolutionnaire à une jument sauvage et rebelle. Bonaparte monte sur son dos, la maîtrise, lui

1. Jules Lermina. (*Dictionnaire de la France Contemporaine.* L. Boulanger, éditeur.)

fait parcourir au galop tous les champs de bataille, la harcèle, l'épuise sans pitié ; mais monture et cavalier succombent ensemble à Waterloo.

O Corse à cheveux plats [1] ! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor [2] !
C'était une cavale [3] indomptable et rebelle,
Sans freins d'acier ni rênes d'or [4];
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois [5],
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger [6];
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure [7] impétueux, tu pris sa chevelure [8],
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,

1. Bonaparte portait de longs cheveux lisses.
2. Dixième mois du calendrier républicain, commençait le 19 ou le 20 juin.
3. Une jument.
4. Libre, se dirigeant elle-même.
5. Allusion à la mort de Louis XVI.
6. Jamais elle n'avait subi aucune domination étrangère.
7. Les centaures étaient des monstres velus qui avaient la tête d'un homme et le corps d'un cheval. Par centaure, on entend ici un homme qui passe sa vie à cheval.
8. Tu saisis sa crinière.

Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre
Et des combats pour passe-temps :
Alors, plus repos, plus de nuits, plus de sommes[1] ;
Toujours l'air, toujours le travail.
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations ;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations ;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain ;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas[2],
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents ;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

(*Les Iambes*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

1. Plus de sommeil.
2. Allusion à la retraite de Russie, à la campagne de France, etc.



THÉOPHILE GAUTIER

1810-1872

Théophile Gautier, l'un des plus brillants élèves de Victor Hugo, est né à Tarbes en 1810. Son premier recueil poétique parut en 1830. On était alors en pleine révolution littéraire, et depuis plusieurs années déjà le fougueux Méridional qui, à la grande stupéfaction des bourgeois indignés, avait assisté à la première représentation d'*Hernani* avec un gilet de satin écarlate, combattait avec enthousiasme pour le triomphe de la nouvelle école, dont l'auteur des *Orientales* était le chef incontesté. L'admiration sans bornes qu'il professait pour Victor Hugo se traduit chez Théophile Gautier par une imitation parfaite de la manière éclatante du maître.

On a reproché à la poésie de Théophile Gautier, à la fois majestueuse et précieuse, de manquer d'âme et de s'adresser exclusivement à la sensation. Le reproche nous semble, sinon immérité, du moins excessif. Quoi qu'il en soit, l'auteur d'*Emaux et Camées*,— connu également comme peintre, comme romancier et comme critique d'art, — reste un des plus merveilleux écrivains en vers de notre époque.

Ses poésies complètes forment trois volumes de la *Bibliothèque Charpentier*. (G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

C'est en mars que le printemps nous donne, comme disent les poètes, son « premier sourire ». Les pâquerettes entr'ouvrent leurs corolles, la violette parfume les bois, l'amandier voit ses rameaux se couvrir de fleurs, les boutons de rose font éclater leur corset

vert... C'est ce délicieux moment de l'année que Théophile Gautier a célébré dans les strophes si gentilles et si fraîches que voici :

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses[1],
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or[2].

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes[3] aux bois.

1. Le rire de mars, c'est l'éclat de son soleil, qui brille même à travers les ondées.
2. La corolle de la pâquerette affecte la forme d'une collerette, et ses étamines, jaunes, nombreuses et serrées, forment comme un bouton d'or.
3. Vi-o-let-tes (4 syllabes).

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles[1]
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

(*Emaux et Camées.*)

1. Ce chapeau de feuilles, c'est l'arbre qui commence à reverdir.



ALFRED DE MUSSET

1810-1857

Bien que datant déjà d'un demi-siècle, l'œuvre d'Alfred de Musset n'a point encore vieilli : nos théâtres jouent toujours, à la grande satisfaction des spectateurs, ses admirables ***comédies*** et ***proverbes ;*** ses ***nouvelles*** font toujours le régal des délicats ; ses vers chantent dans la mémoire et réveillent un écho dans le cœur de tous les jeunes gens. C'est qu'Alfred de Musset était autre chose et mieux qu'un virtuose de la rime : ce qui plaît surtout en lui, ce qui lui vaut l'enthousiaste sympathie de ses lecteurs, c'est son émotion, c'est son éloquence, c'est sa passion. L'auteur de ***Rolla,*** de la *Nuit de Mai,* de la *Nuit d'Octobre* a réellement mis son cœur dans ses poésies, et rien ne nous attire et ne nous touche comme cette absolue sincérité de l'auteur.

Le premier recueil d'Alfred de Musset, ***Contes d'Espagne et d'Italie***, parut en 1830 ; l'année suivante, il donna *Octave*, ***Rafaël*** et, en 1833, ***Spectacle dans un fauteuil.*** Ses poésies complètes furent publiées en 1840 par l'éditeur Charpentier. Outre ses *Nouvelles*, il a écrit, en prose, la ***Confession d'un enfant du siècle*** (1836), autobiographie romanesque, et des mélanges de littérature et de critique.

Alfred de Musset est né à Paris. Il fut élu membre de l'Académie française en 1852.

LA NUIT DE MAI

(*Fragment*)

La Muse reproche son oisiveté au poète affaissé sous le poids de la douleur et l'exhorte à chanter sa propre souffrance.

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure

Que les noirs séraphins[1] t'ont faite au fond du cœur:
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux;
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux[2].
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers sondé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte[3];
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur[4],
Et, regardant couler sa sanglante mamelle[5],
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

1. Les démons.
2. Ce que le poète appelle ici le *goître hideux* du pélican est une sorte de poche placée à la partie inférieure du bec de cet oiseau aquatique.
3. Il n'a trouvé nulle proie ni dans l'eau, ni sur la plage.
4. Son amour endort sa douleur, la lui fait trouver supportable.
5. Le pélican n'a point de mamelle ; c'est son sein déchiré que le poète désigne ainsi.

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la Mort, se recommande à Dieu [1].

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps [2];
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur [3].
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

(*Poésies.* Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

1. La tradition populaire qui veut que le pélican nourrisse ses petits de son sang est contraire à la vérité.
2. Ceux que n'attend point l'immortalité promise au génie.
3. A égayer le cœur.



HÉGÉSIPPE MOREAU

1810-1838

Hégésippe Moreau, né à Paris en 1810 et emmené tout petit à Provins, où son père avait trouvé une place de professeur, perdit ses parents de bonne heure. Après un séjour de quelques années au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau, le pauvre orphelin regagna Paris « avec des rêves d'élu, s'imaginant qu'il n'avait qu'à chanter pour vivre, et que la lyre qui, jadis, avait le don de remuer les pierres et les montagnes toucherait au moins les hommes. Vain espoir ! Le chant du poète se perd dans le tumulte des villes, comme celui de l'oiseau dans la tempête du ciel. Il chanta sans renom, sans salaire ; la misère seule entendit, la misère seule répondit, la misère le marqua pour être sacrifié. Il devait être de la foule des poètes qu'elle abat, pour un ou deux qu'elle épargne... Pauvre et fier, il fut alors réduit à se faire maître d'études pour vivre.... Bientôt il quitta le collège pour entrer au journal des *Jeunes personnes*. Il lui fallait faire là des contes de nourrice et de grand'mère pour les enfants des deux âges... Il y renonça et devint ouvrier imprimeur[1]. »

A vingt-huit ans, après toute une série de déceptions et de souffrances; qu'il supporta avec patience et résignation, le pauvre ouvrier typographe, atteint d'une de ces maladies de poitrine qui ne pardonnent pas, entra à l'hôpital de la Charité, où il mourut le 20 décembre 1838.

A en juger par l'unique recueil de vers qu'il a laissé, *Le Myosotis*, Hégésippe Moreau avait en lui l'étoffe d'un grand poète. « Il unissait dans un merveilleux aloi la raison la plus française à l'imagination la plus allemande, la variété de la forme à

1. Félix Pyat, Préface du *Myosotis*.

l'unité du fond ; c'était un esprit complet, autant du moins qu'il est permis de l'être à l'esprit d'un seul[1]. »

LA VOULZIE

Accablé par l'infortune, manquant de tout, même de pain, le pauvre poète évoque un de ses plus chers souvenirs, — celui de la gentille petite rivière de Provins, le long de laquelle, ayant à ses côtés sa mère et sa petite cousine Camille, il a si souvent, adolescent, promené sa rêverie. L'onde du ruisseau, — car pour les poètes tout prend une voix, — lui disait : « Espère ! la gloire te sourit ! » Mais cette promesse était menteuse. Aujourd'hui, tous ceux qui l'aimaient sont morts, aucun de ses beaux rêves ne s'est réalisé. Pourtant, sa Voulzie lui est toujours chère, et il lui promet d'aller, avant de mourir, faire un pèlerinage à ses bords.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron[2] jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,

1. Félix Pyat, Préface du *Myosotis*.
2. Roi des génies aériens, dans la mythologie scandinave.

L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie[1], et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante[2] ! enfant, dont le berceau trembla[3].
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos[4]... » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère ;
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins[5] ;
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux[6].
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre[7] ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth[8], puis de l'ivoire sacré[9]
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,

1. Ma conseillère. — Egérie était une nymphe que Numa, roi de Rome, d'après la mythologie, consultait sur les affaires de l'Etat.
2. Espère et fais des vers.
3. Enfant qui, dès le berceau, n'aurais pu penser à l'avenir qu'en tremblant, tellement il apparaissait sombre.
4. Longtemps sur mes bords on redira tes chants, tes poésies.
5. Provins est renommée pour ses roses. (Voir la biographie d'Hégésippe Moreau).
6. A Rome, la *Voie Appienne* est bordée de tombeaux antiques.
7. Personne n'a prêté l'oreille à mes chants. Mes poésies n'ont point attiré l'attention publique.
8. J'ai cessé de chanter.
9. L'ivoire du luth brisé.

Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

(*Le Myosotis*. **Petite Bibliothèque littéraire. Alphonse Lemerre, éditeur, 23-31, passage Choiseul, Paris.**)



ALFRED DES ESSARTS

1812

M. Alfred des Essarts, né à Paris en 1812, a fourni une longue carrière qui n'est pas interrompue, car son talent a conservé dans la vieillesse toute la fraîcheur des jeunes années, toute la verdeur de l'âge mûr. Sa forme, primitivement romantique, s'est pliée à toutes les évolutions de la poésie contemporaine.

M. Alfred des Essarts, conservateur retraité de la bibliothèque Sainte-Geneviève, a passé sa vie à Paris. Poète, romancier, auteur dramatique, journaliste, polygraphe, il a rempli son existence de nombreux ouvrages toujours soignés de style et purs de fond. C'est un idéaliste auquel ne manquent ni le bon sens, ni l'observation juste. Nous n'avons pas ici à insister sur ses romans bien connus. Le poète seul nous appartient.

Trois fois lauréat au concours de poésie de l'Académie française, M. Alfred des Essarts a publié successivement, outre ses poèmes couronnés : ***les Chants de la jeunesse, le Livre des pleurs, la Comédie du monde***, roman en vers ; ***la Guerre des Frères***, poème lyrique ; ***De l'aube à la nuit***, son meilleur recueil, et dans les revues un grand nombre de vers qui seront réunis. Il a présentement en portefeuille la matière de deux volumes, ***la Poésie des Peuples*** et ***les Fleurs du rêve.***

SE SURVIVRE

(Sonnet[1]*)*

Que d'hommes, et non des moins bien partagés sous le rapport des facultés intellectuelles, que d'artistes, — poètes, peintres,

1. Le *sonnet* est un poème à forme fixe composé de deux quatrains et de deux tercets. Dans le sonnet régulier, riment ensem-

sculpteurs, architectes, — de savants, de politiques, rêvent de se survivre, de passer, grâce à des œuvres où ils concentrent toute leur intelligence, tout leur génie, à la postérité la plus reculée ! Et pourtant, combien peu échapperont à cet oubli, à ce néant qui les épouvante ! et que durera la mémoire des plus fameux ? Elle est profondément vraie cette parole du roi-poète Salomon : *Vanitas vanitatum* [1] !

L'homme a peur du tombeau, mais bien plus de l'oubli.
Il craint, du poids des ans quand la mort le délivre[2],
Qu'avec le corps son nom ne soit enseveli.
Jusque dans le néant il voudrait se survivre.

Les uns dans la science et l'étude ont pâli ;
D'autres ont entassé le livre sur le livre [3].
Leur éclat triomphal est bientôt affaibli...
Ils s'en vont... et déjà je vois l'ombre [4] les suivre.

Le feu prend le tableau[5] ; le marbre[6] gît brisé ;
Le vieux palais[7] des rois sur sa base s'écroule ;
Par l'injure du temps tout chef-d'œuvre est usé.

ble : le premier, le quatrième, le cinquième et le huitième vers ; le deuxième, le troisième, le sixième et le septième ; le neuvième et le dixième ; le onzième et le treizième ; le douzième et le quatorzième. Les poètes s'écartent très souvent de cette formule, qui n'a point été observée ici par M. Alfred des Essarts. Le sonnet qui s'écarte de la formule que nous venons de donner est dit *sonnet irrégulier*.

1. Vanité des vanités.

2. Il craint quand la mort le délivre du poids des ans...

3. D'autres ont écrit quantité de livres.

4. L'ombre de l'oubli. Victor Hugo a dit : « L'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe.. » ; et encore : « Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire... »

5. L'œuvre du peintre.

6. L'œuvre du sculpteur.

7. L'œuvre de l'architecte.

Les jours sont un éclair[1], les siècles une houle,
Et le plus glorieux[2] et le plus méprisé
Tombent ensemble au gouffre où disparaît la foule.

LE GAGNE-PAIN

Vous le rencontrerez souvent sur votre route le couple dont il est ici question : singe habillé, paradant, répétant sa leçon, puis faisant la quête au profit d'un maître égoïste et dur dont il ne recevra que des coups.

Uniforme pimpant, plumet rouge au chapeau,
Quel est ce fier-à-bras[3] ? — Tout simplement un singe.
Il m'agréerait[4] bien mieux revêtu de sa peau...
Mais il porte un grand sabre, et même il a du linge...

Malgré son élégance il ne semble pas fier ;
Même certaine peur dilate sa prunelle ; —
Car il doit s'acquitter de la leçon d'hier[5]
Par la force du fouet logée en sa cervelle.

Il salue avec grâce, il excelle à sauter,
A franchir le cerceau que présente son maître,
A battre le tambour, puis à pirouetter[6],
Puis à prendre un fusil qu'il charge comme un reître[7].

1. Les jours ne durent que ce que dure un éclair.
2. Et l'homme le plus glorieux.
3. Fanfaron.
4. M'a-grée-rait (3 syllabes).
5. Hi-er (2 syllabes).
6. Pi-rou-et-ter (4 syllabes).
7. On appelait reître, au XVIe siècle, un cavalier mercenaire d'origine allemande.

Lui seul n'est pas ému quand retentit le coup.
Sa besogne opérée, il quête... C'est pour l'homme.
Des petits sous, Messieurs !... Il en reçoit beaucoup,
Et l'avide cornac [1] vous empoche la somme.

Spectateurs, savez-vous quel est le plus vaillant ?
L'un a fait l'exercice et l'autre la recette ;
L'un, sûr d'être obéi, menace en souriant,
L'autre après le travail subira la garcette [2].

Ayant bien observé le maître et son copain [3],
A prononcer entre eux croyez-vous que j'hésite ?
Je respecte ce singe... Il est le gagne-pain ;
Je méprise cet homme... Il est le parasite.

1. Celui qui conduit un éléphant ou un autre animal sauvage.
2. Sorte de fouet.
3. Copain est une abréviation de *compaing*, compagnon (qui mange le même pain).



JEAN TISSEUR

1814-1885

Jean Tisseur, secrétaire de la Chambre de commerce de Lyon, né le 7 janvier 1814, mort le 26 juillet 1885, a publié un grand nombre de travaux économiques. Au concours de 1853, l'Académie française couronna son beau poème de *Jacquard*. Ses poésies ont été recueillies par ses frères sous le titre de *Poésies de Jean Tisseur*. (1 vol. in-12, Lyon, 1885.)

UNE VISITE AU TOMBEAU DE JACQUARD

(*Fragment*)

Le poète revient du cimetière où repose, depuis 1834, le corps de Jacquard, l'inventeur du métier à tisser connu sous le nom de *métier à la Jacquard*. La nuit est venue. Parmi toutes les lumières dont la ville de Lyon est constellée, le promeneur pensif reconnaît la lampe du métier tremblante à la fenêtre de chaque ouvrier tisseur.

Et mon rêve achevé, la nuit étant venue,
De la ville, à pas lents, je repris l'avenue.
Le fleuve[1] étincelait sous le clair firmament,
Paisible comme un lac ; près de moi, par moment,
Le volcan vagabond de la locomotive
Passait en ébranlant le talus de la rive.
La ville constellée éblouissait mes yeux.
On eût dit, à la voir belle comme les cieux,
Que, ce soir, chaque étoile, en secouant ses ailes,
Sur elle avait laissé tomber des étincelles ;

1. Le Rhône.

Et tous ces feux formaient dans l'éther argenté
Comme un blanc crépuscule où nageait la cité ;
Et parmi tous ces feux je pus te reconnaître,
O lampe du métier tremblante à la fenêtre !
Oui, je t'ai reconnue aux oscillations[1]
Du battant régulier traversant tes rayons.
Et comme, le matin, de son hymne sonore
Le métier diligent a devancé l'aurore,
Cette nuit, sur le front de la cité qui dort,
Etoile du travail, tu mets ton rayon d'or.

1. Os-cil-la-ti-ons (5 syllabes).



ÉDOUARD GRENIER

1819

Né à Baume-les-Dames en 1819, M. Edouard Grenier fit ses études classiques au Lycée de Besançon. Il se destinait au barreau, mais il quitta ses études de droit pour entrer dans la carrière diplomatique, qui plaisait à ses goûts de voyage et lui paraissait plus indépendante. Nommé secrétaire d'ambassade à Berne après la Révolution de février, ses opinions libérales ne lui permirent pas de continuer ses fonctions après le coup d'Etat, et il refusa de servir l'Empire. Dès lors, plusieurs années de sa vie s'écoulèrent dans les voyages ; il visita et habita successivement l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, — où il fut précepteur du prince de Roumanie, — l'Italie et l'Algérie. C'est pendant son séjour à l'étranger que son goût pour les lettres et son talent poétique devaient se développer.

Depuis ses premiers vers, ***Primavera***, publiés en 1843, M. Edouard Grenier, qui a obtenu à deux reprises le prix de poésie à l'Académie française, a donné : ***Petits poèmes*** (1859), ***Poèmes dramatiques*** (1861), ***Amicis*** (1868), ***Francine*** (1885), ***Rayons d'hiver*** (1886), ***Poèmes épars*** (1889). Ses poésies complètes forment deux volumes de la ***Bibliothèque Charpentier***.

L'auteur de ***Francine*** est un disciple de Lamartine, dont il a su éviter les défauts. Ses poèmes, — dont chacun, a dit un critique, « est un de ces rêves où l'on s'enferme, et où l'on vit des mois et des ans, comme dans une tour enchantée », — se distinguent par la délicatesse de la pensée, le charme de l'inspiration, la pureté et l'harmonie du vers. Son œuvre entière est saine et robuste, elle charme et réconforte. La gloire de M. Edouard Grenier, si elle n'est pas une des plus éclatantes, restera l'une des plus pures et des plus durables de la poésie contemporaine.

LA ROSE DES ADIEUX

Grâce à cette simple fleur, cueillie au moment de son départ, le poète trouvera moins long son premier jour d'exil ; sans cesse il aura sous les yeux la demeure aimée, peuplée des souvenirs de son enfance, le jardin, la cour, et surtout la chambre où sa mère, triste du récent adieu, pleure son fils en secret. Ah ! ces séparations, qu'elles sont douloureuses à la fois aux mères et aux enfants, et combien de poèmes délicieux elles ont inspirés à nos poètes ! Jean Aicard, dans l'admirable *Chanson de l'Enfant*, a dit son départ de la Provence et son séjour au collège de Mâcon :

Oh! comme je pleurais, là-bas, pauvre petit!
Mes compagnons de classe en ont gardé mémoire.
Et ceux qui m'ont revu m'en ont redit l'histoire :
Plus de gaîtés d'enfant, de jeux, ni d'appétit.
Et mes grands yeux, encore agrandis par la fièvre,
Poursuivaient fixement le songe du retour ;
Je mourais d'un regret de soleil et d'amour ;
Les lettres du pays ne quittaient plus ma lèvre...

Auguste Brizeux [1] a consacré plusieurs pages, et non les moins remarquables, de son plus beau recueil, *Marie*, à sa mère, que son départ rendait triste pour des mois :

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre.
— Songe à mes longs ennuis ! — et, lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah ! souvent je l'ai dit : « Dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne !
Du moins on est ensemble, et le jour dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants... »

1. Auguste Brizeux (1803-1858) est né à Lorient. Ses deux principaux recueils poétiques ont pour titres respectifs *Marie* et *Les Bretons*. (Alphonse Lemerre, éditeur.)

Ces extraits, qu'à regret nous abrégeons, sont choisis parmi cent et cent autres. Nous pourrions faire intervenir Victor Hugo, Lamartine, Victor de Laprade [1], Sainte-Beuve [2], d'autres encore. Quel sentiment, d'ailleurs, est plus propre à inspirer de beaux vers que l'amour du foyer paternel et l'attachement réciproque des enfants et des parents :

Quand je rentre à Paris, dans la belle saison,
Au moment de quitter ma mère et la maison,
Pour en garder encor plus longtemps quelque chose,
Je m'en vais au jardin ; j'y choisis une rose ;
Et, que ce soit le jour ou la nuit, dans ma main
Je la tiens doucement tout le long du chemin.
Tandis que sur ses rails de fer le wagon vole,
Sans me distraire au bruit d'un entretien frivole [3],
Prolongeant la douceur amère des adieux,
Je cause avec ma fleur et je ferme les yeux.
Mon âme la respire et sent avec délice
Dans l'air impur de tous monter de son calice
Un parfum pénétrant, un arome subtil,
Qui m'aide à traverser mon premier jour d'exil.
Je revois le jardin et sa rustique allée,
Et la vieille maison, de souvenirs peuplée.
Une souple glycine au couchant, sur la cour,
De ses bras allongés l'étreint [4] avec amour,

1. Victor de Laprade (1812-1883) est né à Montbrison. On a de lui : *Psyché*, *Odes et Poèmes*, *Poèmes évangéliques*, *Symphonies*, *Idylles héroïques*, *Pernette*, *Poèmes civiques*, *Le Livre d'un père*, etc.

2. Sainte-Beuve (1804-1869), plus connu comme critique que comme poète, a publié : *Pensées de Joseph Delorme*, *Les Consolations*, et *Pensées d'août*.

3. Sans prêter l'oreille à la conversation de ses compagnons de route, conversation qui roule sur des sujets de très peu d'importance.

4. *L'étreint* : étreint la maison.

Et ses rameaux mêlés au jasmin d'Amérique,
De leurs grappes de fleurs lui forment un attique[1].
Mais surtout je revois la chambre où, dans un coin,
Ma mère en travaillant me pleure sans témoin.
O souvenirs sacrés ! douce paix, cher asile !
J'emporte dans mon cœur votre image tranquille ;
Et dans ce grand Paris bien souvent vous viendrez
Rafraîchir mon esprit et mon âme altérés.

(*Poésies complètes.*)

VOIX SECRÈTES

Pour celui qui l'aime et qui sait la comprendre, — pour le rêveur, pour le poète, la nature est une conseillère sage et désintéressée.

La nature conseille et partout fait entendre
Sa voix tendre.
L'étoile qui rayonne au fond du ciel d'azur
Dit : Sois pur[2] !
Sous les vents déchaînés, faible et tremblant, l'arbuste
Dit : Sois juste[3] !
L'aigle qui plane aux cieux sur le nuage errant
Dit : Sois grand[4] !
L'abeille qui remplit de miel sa ruche en paille
Dit : Travaille !

1. Ornement pour dissimuler le toit.
2. Sois pur comme mon regard, comme ma lumière, comme mon éclat est pur.
3. Plaindre le pauvre arbuste que les vents accablent sans raison, c'est blâmer l'injustice.
4. Grand par l'élévation de la pensée, qui doit planer au-dessus des misères de la vie comme l'aigle au-dessus des nuages.

L'arbre qui donne à tous des fruits dans la saison
Dit : Sois bon !
Le saphir dit : Apprends que rien n'est méprisable ;
Je suis sable.
La fleur dit, en s'ouvrant à l'air pour l'embaumer :
Sache aimer[1] !
Le fleuve dit : Choisis la pente qu'il faut suivre ;
Sache vivre !
La feuille tombe et dit : Vois, tout doit se flétrir,
Puis mourir !
Et fleuve, étoile, abeille, arbre, fleur, tout en somme
Dit : Sois homme[2] !

(*Poésies complètes*).

LES PINS JUMEAUX

La vue, dans une vallée paisible de la Suisse, de deux pins jumeaux confondant leurs ramures au point de n'offrir qu'un seul arbre au regard, évoque, dans la pensée d'une jeune orpheline seule au monde, l'image de deux frères unis par le sang et l'amitié, vivant à l'écart, partageant peines et plaisirs, et sentant chaque jour se resserrer de plus en plus le double et indissoluble lien qui ne fait qu'un seul cœur de leurs deux cœurs. Comme nous sentons tout ce qu'il contient d'amertume et de douloureux regret ce cri de la pauvre enfant : « Jumeaux de l'Engadine, oh ! que je vous envie ! »

J'ai vu plus d'une fois, dans la haute Engadine[3],
Deux pins jumeaux, sortant de la même racine,

1. Sache donner le meilleur de toi,— ton amour, comme je donne le meilleur de moi, — mon parfum.

2. Celui-là est vraiment homme qui est pur, juste, bon, aimant, laborieux, qui ne méprise personne et qui suit, pensant à la mort, le sentier de l'honneur et du devoir.

3. Vallée de la Suisse, canton des Grisons.

Côte à côte monter ensemble vers le ciel,
Dans la svelte fierté d'un essor fraternel.
Comme des mains d'amis sur l'épaule passées,
Leurs branches à leurs troncs tendrement enlacées,
Des deux côtés tombant en cône épanoui,
Ne formaient qu'un même arbre au regard réjoui.
Immobiles, plongés dans une paix profonde,
Ils ne connaissent rien des misères du monde.
L'existence pour eux glisse d'un cours égal.
Ne sachant pas le bien, ils ne font pas le mal ;
Ils le souffrent parfois, cependant, quand la neige
Dans leurs huit mois d'hiver sans répit les assiège.
Mais ils souffrent ensemble, et leur embrassement
N'en devient que plus fort encore et plus aimant.
C'est ainsi qu'ils vivront des ans, des siècles même,
D'une amitié parfaite attendrissant emblème ;
Et le temps destructeur, qui sur eux passe en vain,
Leur prête seulement un aspect plus divin.
Rien ne les disjoindra. Le même jour peut-être
Verra mourir ces pins comme il les a vus naître.
D'un même coup de hache au cœur les bûcherons
Sur le gazon natal viendront coucher leurs fronts,
Unis, toujours unis dans la mort et la vie...
Jumeaux de l'Engadine, oh ! que je vous envie !

(Poésies complètes, *Francine*.)

LE CAILLOU DU PROPHÈTE

Dans un superbe et dramatique poème dialogué, ayant pour titre *Jacqueline Bonhomme*, M. Edouard Grenier a retracé, à grands traits, les principales phases de la Révolution. Les vers qui suivent sont extraits de ce très intéressant ouvrage. Nous

sommes au Caire, en août 1799. Une vieille sorcière, Moghrabine, consultée par Bonaparte, qui lui demande s'il doit rester en Egypte ou rentrer en France, lui fait cette réponse tout orientale :

Sur des monts inconnus, et sous un ciel sans eau,
Le Nil venait de naître, invisible ruisseau.
Le prophète passait. Fatigué de sa course,
Dans le creux de sa main il but l'eau de la source.
Mais, déjà pressentant sa grandeur à venir,
Le Nil dit au prophète : « Où donc dois-je finir ?
Sans doute c'est au sein de l'Atlantique immense... »
Le prophète sourit doucement, en silence ;
Et, songeant à l'Egypte, à son ciel toujours bleu,
A ses palmiers courbés sous le simoun en feu,
A ce pâle désert, futur jardin du monde,
Pour incliner au nord la source vagabonde
En travers de son lit mit un petit caillou,
Et dit au Nil : « C'est bien ! coule en paix ! Dieu sait où. »
- Saint-Jean-d'Acre est pour toi le caillou du prophète[1] -
Suis ta pente, ô Kébir[2] ! telle que Dieu l'a faite.
L'Orient doit encor sommeiller de longs jours ;
Ton lit, — c'est l'Occident. O Kébir ! suis ton cours ! »

(***Poésies complètes.*** **Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)**

1. Ton échec devant Saint-Jean-d'Acre est un avertissement d'en haut.
2. Chef.



CHARLES BAUDELAIRE

1821-1868

Nature mystique, extra-nerveuse, subtile, compliquée, paradoxale et fiévreusement analyste, servie par un talent travaillé, compliqué, retors, Charles Baudelaire ne saurait être rattaché à aucun des poètes qui l'ont précédé. Par contre, une foule de jeunes écrivains procèdent de lui, le proclament leur maître, imitant son style plein de nuances et de recherches, — « le dernier mot, a dit Théophile Gautier, du verbe sommé de tout exprimer et poussé à l'extrême outrance, » — procédant, comme lui, par symboles (d'où leur nom de *symbolistes*), s'attachant, comme lui, à donner aux pensées les plus abstraites, aux sensations les plus subtiles et les plus fugaces, une réalité vivante et pittoresque. La clarté n'est point, tant s'en faut, la qualité maîtresse du style de ces poètes, à la plupart desquels on pourrait appliquer ce que M. Jules Tellier a dit de Baudelaire lui-même, cet apôtre du pessimisme et de la décadence, cet apologiste du néant : « Il y avait en lui un « fumiste » compliqué, épris de plaisanteries macabres, une manière de charlatan, soucieux d'étonner par des moyens faciles, coutumier d'effets de brutalité sans intérêt, amoureux de scandale[1]. »

Charles Baudelaire est né à Paris le 21 avril 1821. Toutes ses poésies sont contenues dans un volume, — *Les Fleurs du mal*, — qui parut en 1857.

ÉLÉVATION

Heureux celui qui sait s'élever et vivre dans les régions supérieures, seul avec sa pensée ! Il brave les platitudes, les ennuis,

1. *Nos Poètes*; A. Dupret, éditeur.

les chagrins de la vie, au-dessus de laquelle il plane avec une volupté indicible.

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes[1] morbides,
Va te purifier[2] dans l'air supérieur[3],
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

(*Les Fleurs du mal.* **C. Lévy, éditeur.**)

1. Mias-mes (2 syllabes).
2. Pu-ri-fi-er (4 syllabes).
3. Su-pé-ri-eur (4 syllabes).



EUGÈNE MANUEL

1823

Fils d'un médecin de l'Assistance publique, M. Eugène Manuel est né à Paris le 13 juillet 1823. A vingt ans, il entra à l'Ecole normale et se fit recevoir agrégé des classes supérieures des lettres. Il exerça successivement le professorat à Dijon, à Grenoble et à Tours, puis à Paris, aux lycées Charlemagne, Saint-Louis, Bonaparte, Rollin et Henri IV. En 1870, il professait la rhétorique à ce dernier lycée, quand M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique sous le gouvernement de la Défense nationale, en fit son chef de cabinet. Après la chute du ministère de Jules Simon, en 1873, il fut nommé inspecteur d'académie à Paris, et, en 1878, il fut promu inspecteur général de l'enseignement secondaire, puis nommé membre du Conseil Supérieur.

M. Eugène Manuel a publié cinq recueils de poésies : ***Pages intimes, Pendant la guerre, Poèmes populaires, En voyage***, et ***Poésies du Foyer et de l'École***. Il a, en outre, abordé le théâtre avec deux drames en vers : ***Les Ouvriers*** et ***L'Absent***, représentés à la Comédie-Française. Presque tous ces ouvrages ont été couronnés par l'Académie.

L'auteur des ***Poèmes populaires*** s'intéresse particulièrement à la vie du peuple, et c'est dans l'existence de chaque jour qu'il prend les sujets de ces admirables récits dont l'apparent prosaïsme est relevé par l'art de l'exécution. Il ne dédaigne point la foule ; il parle, « en l'épurant, le langage de tous, pour traduire les émotions de tous », ainsi qu'il le dit lui-même, désireux de « cultiver dans un plus grand nombre d'esprits jeunes cette fleur d'imagination qui ne demande qu'à s'épanouir, de donner le goût d'une plus saine et plus réconfortable nourriture à ces appétits qu'on déprave, plus tard, de tant de manières[1]. »

1. Préface des *Poésies du Foyer et de l'Ecole.*

« C'est par des qualités toutes françaises d'émotion, de simplicité, de naturel, de clarté, qui n'excluent ni l'élégance soutenue, ni l'élévation fréquente, que M. Eugène Manuel a conquis une des premières places au « Canon » des poètes de ce temps, — a écrit M. Emmanuel des Essarts. Son talent se recommande par une probité parfaite, il donne tout ce qu'il promet ; il plaît à tous par une continuelle harmonie entre la forme toujours juste et la pensée toujours généreuse. »

A ceux de nos lecteurs qui ne sauraient se procurer les œuvres complètes de M. Eugène Manuel, nous nous permettons de signaler tout spécialement le beau recueil des ***Poésies du Foyer et de l'Ecole***, ouvrage destiné, dans la pensée de son auteur, à servir de livre de lectures en vers, et dans lequel il a groupé les pages de ses autres recueils qui sont de nature à intéresser la jeunesse. La poésie, — une poésie « accessible aux facultés moyennes, adaptée aux sentiments des simples », — coule à pleins bords au travers de ces pages où se montre sous son triple aspect sentimental, populaire et patriotique, le talent de l'auteur des ***Pages intimes***, des ***Poèmes populaires*** et de ***Pendant la guerre.***

LE ROSIER

Le poète a replanté dans son jardin, parmi plusieurs autres, le rosier qui fleurissait sur la tombe de son jeune frère et que l'on a dû enlever pour faire place à un monument funèbre. La chère plante lui rappelle l'enfant disparu.

Il a vécu sur un tombeau,
Le rosier fleuri que j'arrose ;
Le mystère du froid caveau[1]
S'épanouit dans chaque rose !

1. Le mystère de la tombe, qui décompose un cadavre et peut en faire sortir des fleurs.

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère !
Il avait ses fleurs à tout vent,
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert.
Le buis n'y vient plus en bordure ;
Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture ;

Le deuil a parfois son dédain :
On a proscrit tout ce qui tombe[1],
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe !

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître ;
Dans la corbeille[2] il est perdu ;
Seul, je le vois de ma fenêtre.

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige[3] ;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige ;

Son feuillage est aussi léger ;
Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie ;
Rien ne trahit, pour l'étranger,
La première et sombre patrie[4] !

1. Le rosier, le buis, le thuya étaient fragiles ; le temps les eût rapidement détruits ; on les a remplacés par un marbre.
2. Groupe de fleurs ou d'arbustes présentant la forme d'une corbeille.
3. Mêmes parfums et même tige que les autres rosiers de la corbeille.
4. L'étranger ne peut deviner, en le voyant, que ce rosier a d'abord vécu dans un cimetière.

Mais souvent, au déclin du jour,
Quand la foi rêve, ou bien le doute,
Seul, je m'approche avec amour,
Je l'interroge et je l'écoute ;

Alors, je le vois frissonner
Au souvenir que je réveille[1] :
Chaque rameau semble incliner
Vers ma lèvre sa fleur vermeille ;

Il me parle du cher blondin,
Endormi dans la paix profonde ;
Et fait passer dans mon jardin
Comme un souffle de l'autre monde !

(*Pages intimes*. **Calmann Lévy, éditeur.**)

LA VISITE AU FORT[2]

(Décembre 1870)

Paris est assiégé par les Prussiens. — Chargée d'un lourd panier de provisions, la mère d'un jeune soldat, mobile de la Seine, va voir, chaque dimanche, son fils, enfermé dans un des forts qui entourent la capitale. Mais un jour, — un jour de bataille, un jour de défaite, hélas ! — le pauvre mobile est absent...

Avec son grand panier qui lui battait la hanche,
La bonne femme allait au fort chaque dimanche,
Et cheminait alerte à travers le faubourg :
Car jamais une mère a-t-elle trouvé lourd,
Fût-elle encor plus vieille, et fût-elle moins forte,
Quand il est pour son fils, le fardeau qu'elle porte ?

1. Le souvenir du mort.
2. *Fort* : lieu fortifié, destiné à abriter des soldats et à défendre une ville, un port, un passage.

Que d'ingénus soucis pour l'enfant qu'elle aimait !
Que d'objets chaque fois l'humble osier[1] renfermait,
Depuis les gros souliers faits pour braver la neige,
Jusqu'aux vivres que peut fournir la fin d'un siège[2] !
Et, lorsqu'elle voyait, de loin, les yeux ravis,
Son brave enfant debout contre le pont-levis,
Elle pressait le pas, lui faisant mille signes
Pour l'attirer dehors, en dépit des consignes[3].
Et des cris, des baisers, et des récits sans fin[4] !
Et puis les questions : « As-tu froid ? as-tu faim ?
As-tu gardé pour toi, pour toi seul, en cachette,
Quand je veux te gâter, les douceurs que j'achète[5] ?
J'entendais le canon des forts : s'est-on battu ?
Et les précautions que tu sais, les prends-tu[6] ?
Quel rude hiver ! As-tu bien chaud sous ta vareuse ?
En travaillant pour toi, je suis moins malheureuse ;
J'ajoute tous les jours quelque chose au panier ;
Je me dis: « C'est pour lui ! c'est pour mon prisonnier ![7] »

1. *L'humble osier* : le panier, qui était en osier grossièrement travaillé.

2. Vers la fin du siège de Paris (1870-1871), les vivres étaient devenus excessivement rares : on mangeait chevaux, chiens, chats, animaux de toute sorte. Lorsque la ville se résigna enfin à ouvrir ses portes, elle avait épuisé tout ce qui était susceptible de servir d'aliment.

3. Malgré les consignes, qui interdisaient à tout soldat de franchir le pont-levis donnant accès dans le fort.

4. Alors c'étaient, entre la mère et son cher enfant, des cris, des baisers... La pauvre femme se hâtait, ne perdait pas une seconde, une fois son fils dans ses bras. Le poète a rendu ce détail, si naturel, par la forme même de sa phrase sans verbe, et qui semble courir, se presser.

5. Les douceurs que j'achète quand je veux te gâter.

6. Il s'agit ici de mille petits conseils qu'elle lui a donnés et qu'il doit suivre pour se préserver de tout accident. La tendresse de la mère sait tout prévoir.

7. Enfermé dans le fort d'où il ne peut sortir quand il lui plaît, le mobile est comme en prison.

Et l'on a beau compter sept jours à la semaine,
Moi, je n'en connais qu'un, celui qui me ramène[1] ! »

Elle continuait ainsi, l'interrogeant ;
Et le soldat d'hier[2] jouait au vieux sergent[3] :
« Tout va bien. L'on s'y fait. Tiens-toi tranquille[4]. En somme,
Il faut beaucoup de plomb pour vous abattre un homme.
Il me semble que j'ai toujours fait ce métier,
Et l'on te le rendra vivant, ton héritier ! »

Ce jour-là, — l'on était en décembre, — la brume
Rendait le temps plus sombre encor que de coutume,
Et les chemins boueux qui s'en vont vers les forts
Etaient tristes comme est, l'hiver, le champ des morts[5] !
Longeant les deux côtés des profondes ornières[6],
Des soldats en désordre, avec leurs cantinières,
Sordides, harassés, mornes, à moitié gris,
Et l'arme à volonté, retournaient dans Paris.
Un clairon sonnant faux, un fourgon d'ambulance[7]
Lourdement cahoté, rompaient seuls le silence.
Les yeux vers le talus[8] qui s'estompait[9] là-bas,
La femme, sans rien voir ailleurs, hâtait le pas.

1. La chère femme, la pauvre maman ne vit pas, loin de son fils, et seul compte, pour elle, le dimanche qui les réunit pour quelques instants.
2. *Le soldat d'hier* : qui n'était soldat que de la veille, c'est-à-dire depuis très peu de temps.
3. Prenait des airs de vieux sergent, parlait comme eût fait un vieux sergent, un soldat depuis longtemps rompu au métier des armes.
4. Tranquillise-toi ; sois sans crainte, sans inquiétude.
5. Le cimetière.
6. Trace des roues des voitures.
7. Chariot servant au transport des blessés que l'on conduit à l'ambulance, à l'hôpital militaire que l'on établit à la suite d'une armée en campagne.
8. Le fort, qui est entouré d'un talus.
9. Qui présentait une masse un peu confuse, sans lignes vives, ainsi qu'un dessin à l'estompe, à cause du brouillard.

Aux approches du fort, où rentraient quelques troupes,
Un mouvement confus la surprit : dans des groupes,
Des soldats effarés, se plaignant sans raison,
Semaient dans les cerveaux ces bruits de trahison,
Les seuls qui font chez nous accepter les défaites[1] !
Sur la route passaient au trot des estafettes ;
Et, près du pont-levis, que nul ne franchissait,
Plongeant l'œil dans les cours, la foule se pressait,
Anxieuse, farouche, avide de nouvelles.

La pauvre femme, en proie à des transes mortelles,
Courait : un coup soudain venait de l'émouvoir ;
Car il avait suffi d'un seul regard, pour voir
Que son fils n'était point à sa place ordinaire.
Elle se dirigea vers le factionnaire[2],
Brusque, poussant les gens, et n'ayant qu'un souci.
Il l'arrêta : « La mère, on n'entre pas ici. »

Cependant, autour d'elle on parlait à voix haute :
« On les a mitraillés, et ce n'est pas leur faute !
— De ceux qui sont sortis avant le point du jour,
On ne saura jamais combien sont de retour !
— Ces enfants, le canon n'en fait qu'une bouchée ! »

Elle écoutait stupide et la langue séchée.
Puis, tout à coup : « Il faut que je passe !.. » - « Non ! non ! »
- « Je veux... Je viens pour voir mon fils. » - Quel est son nom ? »
Elle le dit, tremblante, et prononçant à peine ;
Ajouta qu'il était mobile de la Seine,

1. On ne s'explique, chez nous, en France, et l'on n'excuse les défaites de nos troupes qu'en pensant qu'elles ont été trahies. Nous nous sommes si longtemps considérés comme invincibles !
2. Fac-ti-on-naire (4 syllabes).

Dans telle compagnie et dans tel bataillon ;
Du doigt, elle indiquait de loin le pavillon[1]
Qu'il occupait, citant jusqu'à des camarades
Qu'elle lui connaissait, par leurs noms et leurs grades.

Quand le planton revint, disant : « Il est absent ! »
Elle redit ce mot avec un tel accent,
Que l'autre[2], un vieux marin qui n'avait pas l'air tendre,
Se sentit un frisson au cœur, rien qu'à l'entendre.
Elle voulut parler : les sons ne venaient point.
Ainsi qu'une idiote[3] adossée à son coin,
Tout le jour on la vit debout près de la porte.
Ses yeux disaient : « J'attends qu'il revienne ou qu'il sorte ! »
Rien, ni bruits du dehors, ni rumeurs dans les cours,
Ni la voix des clairons, ni celle des tambours,
Ni le flux et reflux des foules dispersées,
Ne la pouvaient tirer de ses vagues pensées.

La sentinelle vint tout à coup la troubler :
« Allons, la mère, au large[4] : il faut vous en aller !
Vous n'avez rien à faire ici : c'est inutile[5] !
Allons ! n'attendez pas qu'il pleuve un projectile ! »
- « J'étais là pour mon fils... » - « Vous reviendrez demain. »
Elle prit son panier, et se mit en chemin.
« Absent ! » Elle n'osait sonder cette nouvelle.
Mille rêves confus dans sa faible cervelle

1. La partie du fort qu'il occupait.
2. Le planton, le factionnaire, qui est allé aux renseignements.
3. I-di-ot' (3 syllabes).
4. Quand un navire s'éloigne du rivage, on dit qu'il gagne le large. De là cette expression : *au large !* qui signifie : éloignez-vous, partez.
5. D'attendre, d'espérer voir votre fils.

Passaient : l'espoir déçu, l'étonnement, l'effroi,
Même un regret naïf des présents sans emploi[1] !
On devinait l'effort d'une secrète lutte ;
Elle se retournait de minute en minute,
Pensant voir tout à coup la porte se rouvrir,
Et son fils derrière elle, en grondant, accourir !

Lentement, elle fit deux cents pas sur la route,
Puis s'assit près du bord, prise d'un dernier doute.
Et l'âpre jour d'hiver était à son déclin,
Qu'on l'y voyait encore, avec son panier plein.

(*Poésies du Foyer et de l'École.*)

LE CODICILLE[2] DE MAITRE MOSER

(1873)

Maître Moser, un paysan, que son grand âge a retenu aux pays annexés à l'Empire d'Allemagne à la suite de la guerre de 1870, touche à sa fin. A ses vieux amis qui, comme lui et pour les mêmes raisons, n'ont pu opter pour la France, mais sont restés Français de cœur, il manifeste son suprême désir : — qu'on aille le prévenir dans sa tombe, dès le premier moment de la réunion à la mère-patrie de sa chère province enfin arrachée au joug allemand.

« Eh bien, maître Moser, on ne va donc pas mieux ?... »

Le vieillard reconnut la voix, ouvrit les yeux,

1. Lorsque vous lirez *Les Mères*, dans les *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet, un de nos romanciers contemporains les plus célèbres et de nos conteurs les plus spirituels et les plus charmants, vous remarquerez la même idée, ce regret naïf des présents sans emploi.
2. Addition ou changement que l'on apporte à son testament. La lecture du morceau nous apprend qu'en effet maître Moser avait déjà disposé de son bien : « Pour les choses d'argent la paperasse est prête. »

Et sourit. Il voyait ses amis du village,
Ceux que le sol avait enchaînés [1], ceux que l'âge
Avait soumis de force au major allemand [2],
Mais qu'on savait toujours Français — mentalement.
Ils venaient partager une suprême étreinte [3]
Avec l'aîné d'entre eux, une âme droite et sainte,
— Un homme enfin, — le seul de son nom qui restât :
Son dernier fils, sous Metz, étant mort en soldat.

— « Bon ! dit-il, vous voulez que ce vieux corps guérisse?
Depuis mil huit cent trois, je n'ai plus de nourrice [4],
Et j'ai depuis dix ans, connu de tels chagrins [5],
Que ce n'est pas l'adieu ni la mort que je crains !
Soyez les bienvenus. Causons. J'en ai la force :
Il court un peu de sève encore sous l'écorce.
Ne pouvant plus agir, je puis du moins parler,
Et régler le départ avant de m'en aller [6]. »

Redressé dans son lit et reprenant haleine,
Il leur tendit les mains, sous son tricot de laine,
Et dit : « Vous êtes tous ici des amis sûrs ?
On peut parler d'espoir sans redouter les murs [7]?
En fait de testament, chacun a sa manière ;
Je veux vous confier ma volonté dernière :
Puis-je compter sur vous ? » Tous, d'un geste empressé,
— Comme autant de soldats, autour d'un chef blessé,

1. Ceux qui n'avaient pu se décider à quitter leur cher pays, retenus, comme par des chaînes, par leur amour des champs, des bois, des terres où s'était écoulée toute leur vie.
2. Officier supérieur, commandant en Alsace-Lorraine.
3. Un dernier serrement de mains.
4. Manière joviale de faire connaître son âge.
5. La mort de sa femme, probablement, celle de ses fils, la défaite de la France, l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne...
6. Apprêter toute chose avant de mourir.
7. Sans craindre d'être entendu par d'autres que par les personnes présentes.

Recueillent gravement les ordres de sa bouche, —
Ils en firent serment, groupés près de sa couche.
D'ailleurs, ce n'était pas encor pour aujourd'hui ;
La récolte d'automne avait besoin de lui ;
Il vivrait[1] ! Le vieillard, triste, hocha la tête :
« Pour les choses d'argent la paperasse[2] est prête ;
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mes neveux
Sont en France : ils auront mon bien. » - « Si tu le veux,
Moser, - nos bras sont forts et nos volontés promptes, -
Nous soignerons tes champs, nous règlerons tes comptes,
Puis nous te bâtirons une tombe à ton gré :
On y lira pourquoi tu n'as pas émigré,
Après tes enfants morts et l'Alsace perdue,
Et la France par toi jusqu'au bout défendue.
Sont-ce là tes désirs ?... » — « Non, mes amis, merci !
De ces misères-là [3] n'ayez point de souci.
Je veux être couché dans un coin : de la terre,
Et rien de plus ; mon nom tracé sans commentaire ;
Pas de fleur sur le sol qui doit me recouvrir :
Le tombeau des vaincus n'est pas fait pour fleurir !

Mais voici... » — reprit-il, se faisant violence[4]
Pour maîtriser son cœur, dans le profond silence : —
« Plus d'un me survivra parmi vous, et longtemps ;
Il en est qui vivront cinq ans, dix ans, vingt ans,
Et plus ! Ceux-là verront la fin de ce martyre,
Ce que vous savez bien, ce qu'on ne peut pas dire,

1. Paroles d'espoir, que l'on se plaît à faire entendre aux mourants dans le but de les rassurer, d'éloigner d'eux l'idée de la mort.
2. Le papier sur lequel était écrit son testament.
3. Choses de très peu d'importance.
4. Vi-o-lence (3 syllabes).

Ce que nous rêvons tous dans nos nuits sans sommeil[1] ;
Ils verront, un matin, se lever ce soleil[2],
Et des Vosges au Rhin resplendir sa lumière !
Or, écoutez-moi bien. Je veux que vers la pierre
Sous laquelle bientôt vous coucherez mon corps,
Ceux que je vois ici, ceux qui vivront alors,
Quels que soient la saison, le temps, le jour et l'heure,
Sans tarder d'un moment, laissant là leur demeure,
Accourent haletants; puis, l'aîné d'entre vous,
— Peut-être il sera seul[3]! — se mettant à genoux,
Sur mon petit tombeau se penchera, s'il m'aime;
Et, des lèvres, pressant la terre à l'endroit même
Où posera ma tête, et m'appelant trois fois :
« Moser! » de tout son cœur, de sa plus forte voix,
Sans me raconter rien, et sans phrase banale,
Sans comment ni pourquoi sur la crise finale[4],
Soulevant d'un seul cri le poids qui m'étouffait[5],
Me dira simplement : « Moser ! Moser ! c'est fait ! »

(*Poésies du Foyer et de l'Ecole.*)

1. Le retour de l'Alsace à la France.
2. La délivrance, la liberté.
3. Les autres seront morts : qui sait dans combien d'années la chose arrivera !
4. Sans m'expliquer comment la chose s'est faite, comment l'Alsace-Lorraine est redevenue française.
5. Ce poids, c'est la douleur de se savoir sujet de l'empereur d'Allemagne.



CLAIR TISSEUR

1827

M. Clair Tisseur, architecte, frère de Jean Tisseur dont nous avons parlé plus haut, est né à Lyon le 27 janvier 1827, et c'est en 1889, à l'âge de soixante-deux ans, qu'il a publié son premier, son unique recueil de poésies, *Pauca Paucis*[1]. Laissons-le nous dire pourquoi :

« Il est dit que le destin de ce livre sera d'être l'inverse de tous les autres. D'ordinaire on débute à vingt ans par un recueil de poésies, que plus tard on ne relit guère sans quelque honte. Je ne parle pas ici de ceux qui font leur métier d'écrire en vers. Mais le plus souvent on commence par les vers : on continue et on finit comme M. Jourdain[2]. Le nombre est grand de ceux que l'on pourrait citer et dont tel a été le sort. On naît dans la poésie ; on meurt dans la prose. Je crois au contraire qu'après avoir vécu fatalement dans la prose, il est bon de mourir dans la poésie. Le crépuscule de la vie est plus propice aux rêveries que le grand soleil ne laissant rien dans la pénombre. On osera donc croire qu'un recueil de poésies doit se publier au déclin de l'existence. De cette existence il devra être le résumé. Ce recueil devra être unique ; un résumé ne se fait pas en plusieurs tomes. Il devra révéler l'homme tout entier, parce qu'il contiendra ce qu'il eût été impossible de dire ailleurs ; il y a des choses qui ne se peuvent dire que sous la forme du rythme. Il sera une sorte de monument funéraire. Si quelqu'un a la curiosité de soulever la pierre d'une tombe, il trouve au-dessous des ossements dont l'âme est enfuie. Il

1. Peu de chose pour peu de lecteurs.
2. Qui faisait de la prose sans le savoir. (V. *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière.)

faut au contraire que si quelque mortel bienveillant a la curiosité de pénétrer dans le sépulcre du livre, il y trouve, non des ossements blanchis, mais l'âme elle-même. »

Cette page est extraite de l'*avant-propos* de *Pauca Paucis*, — avant-propos que nous transcririons ici volontiers, de la première ligne à la dernière, si la place ne nous était point mesurée. Nous ne pouvons résister au désir d'en donner au moins des fragments. Il y a là tant d'esprit, — et du meilleur, — tant d'humour, tant de grâce, et le style en est si pur, si aisé, si étincelant !

« ... Ce serait une forte sottise de chercher à réagir contre une disposition naturelle de l'esprit, et même contre ce raisonnement, que j'ai souvent entendu tenir, et parfois par d'honnêtes gens qui n'étaient point des sots, à savoir que la poésie est bien inutile, puisqu'on peut dire les mêmes choses en prose, avec moins de peine, et sans doute de façon plus claire, puisque rien ne vous gêne... que la grammaire, et encore pas toujours. A ces personnes on essaierait vainement de faire comprendre ce truisme, que la poésie n'est pas exactement la même chose que la prose rimée, et qu'en translatant en prose la plus belle ode de Lamartine ou de Musset, on n'aurait qu'un morceau de littérature fort banal. Ou plutôt, au contraire, cela les ancrerait dans leur opinion, car ils en concluraient que l'ode en question est vide d'idées. Ils ne songeraient pas que les idées ne sont que des paroles que l'homme se dit au-dedans de lui, et que la beauté des paroles, c'est précisément la beauté des idées. »

« Voltaire disait : « Je ne peux pas démontrer que j'ai de l'esprit à quelqu'un qui me trouve ennuyeux. » On ne peut davantage démontrer à quelqu'un ne le sentant pas, qu'entre certaines formes rythmées et certains états de l'âme, il y a des relations mystérieuses, que je ne me charge pas d'expliquer, mais on n'explique pas tout ce qui existe, ou du moins pas encore. De même, pourquoi est-il des choses qu'on

ne peut dire qu'en poésie, même que l'on n'oserait pas dire autrement qu'en poésie. Pourquoi ? je n'en sais rien toujours, et je crains que personne n'en sache beaucoup davantage. Et précisément ce qui m'intéresse, quand je lis un poète, c'est que je crois saisir son âme d'une prise plus sûre dans les vers. Je ne puis m'imaginer, par exemple, que j'aurais compris au même degré l'esprit si complexe et si attirant à la fois de M. Sully Prudhomme, si ses vers étaient en prose... N'est-il pas fort singulier, comme l'a remarqué Doudan, que les règles, puériles en apparence, de la rime, du mètre, etc., aient cette puissance d'enfermer des pensées plus vives dans des impressions plus fortes. La poudre à canon, allumée à l'air, fuse inoffensive. Enfermée et bourrée dans un tube, elle détonne et chasse le projectile. Ainsi des vers. C'est pour cette raison, il est vrai, que des vers faibles sont très au-dessous de la prose, car qui dit poésie doit dire sentiment fort, exprimé fortement.

« ...Mais ce qui dépasse un peu la mesure, c'est de croire que le mépris des vers vous constitue une supériorité. Telle est pourtant la vanité humaine, que nous nous faisons aussi volontiers gloire d'une lacune dans le cerveau que d'une brillante faculté.— Au fait, n'est-ce pas justice, puisque si l'on sentait qu'il y a une lacune, elle n'existerait pas. On ne peut se juger qu'avec son jugement, qui a précisément la lacune. Un homme qui serait capable de se juger serait aussi bien capable de se porter à bras tendu... »

Mais nous devons arrêter ici ces citations, et c'est avec regret que nous fermons le beau livre de M. Tisseur, dont il a dit lui-même : (pourquoi nous priver du plaisir de reproduire encore quelques lignes de sa prose ?) « L'auteur a donc mis dans les vers qu'on lira (ou qu'on ne lira pas) le meilleur de lui-même, souhaitant que ce meilleur vaille plus que rien. Il ajoute que le souci d'une forme pure y a été poussé aussi loin qu'il a été possible. Après cela on conviendra volontiers qu'ils ne sont guère dans le

goût du jour, ni comme fond, ni comme forme; ils manquent complètement de modernisme, de réalisme, d'impressionisme, voire de parnassianisme. A quoi l'auteur ne peut rien. C'est ainsi qu'il les a sentis. Il a remonté le courant, sans plus s'en apercevoir que de la descente ceux qui le suivent. »

Parmi les autres ouvrages qu'a publiés M. Clair Tisseur, citons : *Joseph Pagnon*[1], *Les Vieilleries lyonnaises*[2], *Marie-Lucrèce et le Grand Couvent de la Monnoye*[3], *Lettres de Valère*[4], *les Oisivetés du sieur du Puitspelu*[5], *Les Histoires de Puitspelu*[6], *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*[7], etc. Sauf le premier cité, tous ces ouvrages ont paru sous le nom de Puitspelu, pseudonyme de M. Clair Tisseur.

LES GRILLONS

Vous l'avez tous entendu, — soit durant le jour quand la terre sous l'ardent soleil crépite, soit au moment du crépuscule, soit dans le calme frais de la nuit, — ce bruit fait de millions de bruits, qui surgit de toutes parts et vous berce comme un chant de nourrice plaintif et doux. Le cri grêle du grillon domine dans ce concert donné par ceux que le poète appelle les Petits et les Invisibles.

Minuit. Le ciel divin a déplié ses voiles ;
Phœbé s'éteint. L'éther est tout parfums ; les sens
S'apaisent au contact d'effluves fraîchissants ;
De bleuâtres clartés s'épanchent des étoiles.

1. 1 vol. in-12, Paris et Lyon, Girard, 1869.
2. 1 vol. in-8, Lyon, 1879.
3. Id. id. 1880.
4. 2. vol. in-12, Lyon, 1881.
5. 1 vol. in-8, Lyon, 1883.
6. 1 vol. in-12, Lyon, 1886.
7. 1 gros vol. in-8, Lyon, 1887-1890.

On est enveloppé de paix. Les champs lactés[1],
Vagues chemins blanchis de poussière de mondes,
Zèbrent le noir azur des coupoles profondes[2].
L'être, perdu, se fond dans ces sérénités.

Tout dort : le bœuf repu dans l'étable odorante,
Et l'homme harassé sur sa couche, et l'oiseau
Sous le dôme fleuri de l'humide berceau,
Et le chien murmurant au songe qui le hante.

Seul un chant faible, doux, et sans fin répété,
Surgit de toutes parts des jachères paisibles.
C'est le chœur des Petits, le chœur des Invisibles,
Dont l'hymne monte aux cieux parmi l'immensité.

(*Pauca Paucis.*)

LA CIGALE

A l'encontre du grillon, qui se fait entendre la nuit, la cigale, fille du Midi, ne chante qu'en plein soleil. Vous savez en quoi consiste ce que nous appelons le *chant* de ces deux insectes : c'est un bruit aigu et monotone qu'ils produisent par le frottement de deux membranes placées sous leur ventre.

Du chemin sous nos pieds jusqu'aux lointains crayeux,
S'étend des oliviers la plaine fourmillante.

1. Ou *voie lactée* : bande blanchâtre qu'on remarque dans le ciel pendant les nuits sereines et qui est due à une multitude innombrable d'étoiles, d'où l'expression *poussière de mondes* dans le vers suivant.
2. Voûte céleste.

L'air suffoque. Nul vent. Les feuillages d'amiante[1]
Miroitent, éternels, sous les flèches des cieux[2].

Le grillon se tapit sous la motte brûlante ;
L'arbuste est desséché ; l'oiseau silencieux
Se cache ; tout se meurt ; l'homme, fermant les yeux,
Voit danser dans le noir une lueur sanglante.

Hélios[3] a dompté la Terre au sein fécond
Et suspendu la sève en son cours vagabond ;
Il ne peut asservir la chanteuse[4] sacrée.

Seule, collée au tronc d'un arbre rabougri,
De lumière et de flamme et de chant enivrée,
La cigale d'airain fait retentir son cri.

LA CHANSON DE LA SAUGE

Que faut-il pour réveiller en nous tout un monde de souvenirs, pour nous faire revivre jusqu'aux jours les plus lointains de notre enfance ? — La circonstance parfois la plus futile : un vieil air de chanson, le tintement d'une cloche, le parfum d'une fleur...

Petite sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal,
Et dont l'effluve cordial[5]
Enivrait ma tête charmée,

1. L'amiante est un minéral incombustible. Les feuilles semblent, sous le soleil qui les fait miroiter, brûler sans se consumer.
2. Les rayons du soleil... Apollon, le conducteur du char du soleil, confondu parfois avec le soleil même, était représenté, chez les Grecs, sous la figure d'un beau jeune homme ayant pour attributs la lyre (comme dieu de la poésie), l'arc et les flèches.
3. Le soleil.
4. La cigale.
5. Cor-di-al (3 syllabes).

Quand me vient ta senteur aimée,
Humble et vulgaire végétal,
Petite sauge parfumée,
Qui croissais dans l'enclos natal;

Tenant ma paupière fermée,
Je vois dans un ciel de cristal,
De notre vieux toit inégal,
S'élever la blanche fumée,
Petite sauge parfumée!

(*Pauca Paucis*).

LA MER

Richepin, en vers, et Michelet, en prose, ont consacré chacun un volume entier à la description de la mer. Mais quel peintre, quel poète pourrait se vanter d'avoir peint, d'avoir chanté tous ses aspects ?... Le petit tableau de M. Clair Tisseur est net et précis, d'une touche à la fois gracieuse et savante.

Sous l'horizon brillant la mer est d'un bleu noir.
En s'approchant de nous elle s'éclaire, et passe
Au lapis[1], à l'azur, au bleu tendre. Par place,
Vers la rive escarpée, un transparent miroir,
Dans les abris creusés à l'ombre, laisse voir
Le roc dont les fucus ont tigré la surface.

La mer est souriante et des crêtes d'argent
Frémissent sur la plaine humide. Une traînée
Sinueuse, ondoyante, et de soleil baignée,
La raye jusqu'au loin de son reflet changeant.
La lame, en plis moelleux, et d'un pas négligent,
Vient murmurer au bord sa plainte efféminée.

(*Pauca Paucis*.)

1. A la couleur du lapis, ou lapis-lazuli, ou lazulite, — pierre d'un bleu d'azur magnifique.

ARMAND SILVESTRE

1838

Ancien élève de l'Ecole polytechnique, aujourd'hui bibliothécaire au ministère des finances, M. Armand Silvestre, né à Paris en 1838, débuta dans la carrière des lettres, vers 1866, par un recueil de poésies, ***Rimes neuves et vieilles***, que George Sand [1], bien qu'elle ne connût point l'auteur, voulut présenter elle-même au public. Depuis cette époque, il a publié : ***Premières Poésies, La Chanson des Heures, Les Ailes d'Or, Le Pays des Roses,*** et ***Le Chemin des Etoiles.***

La poésie de M. Armand Silvestre est à la fois sensuelle et mystique. Son vers est harmonieux et resplendissant, « sa période poétique se déroule avec une ampleur calme, une solennité presque religieuse qui n'appartient qu'à lui. [2] »

M. Armand Silvestre est certainement moins connu de la majorité des lecteurs par ses vers, — qui sont d'un grand poète, — que par les récits gaulois d'une verve toute rabelaisienne qu'il publie dans le *Gil Blas* depuis 1880.

LE PÈLERINAGE

Depuis vingt ans, depuis la mort de son père et de sa mère, le poète n'a pas revu la maison où s'écoula son enfance. Il y revient, poussé par le désir de retrouver là mille souvenirs des premières années. Hélas ! la maison est peuplée de nouveaux

1. George Sand (Armandine-Lucile-Aurore Dudevant, née Dupin, dite) est un des plus grands romanciers du XIXe siècle (1804-1876).
2. Auguste Dorchain.

hôtes : les voix, les rires qui frappent ses oreilles, il ne les connaît pas; lui-même n'est plus ici qu'un étranger. Accablé de tristesse, il s'éloigne, emportant une branche d'aubépine qui tendait jusqu'à sa main son feuillage odorant par-dessus le mur de l'enclos.

Après vingt ans d'exil [1], de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs [2] enchaîne seul nos pas [3],
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien-aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon :
Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon ;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place
Et les hôtes anciens y semblaient attendus.

1. Après une absence de vingt ans.
2. Ces vingt ans ont été sacrifiés au travail, aux affaires : le cœur a été oublié.
3. *Enchaîne seul nos pas* : est la seule cause qui nous empêche de revenir.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace[1] à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me chercheraient des yeux dans les allées
Où de mes premiers jours la gaîté s'envola ;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
Et seraient malheureux ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — C'est moi, c'est moi, mon père !...
Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre,
J'étais un étranger !... Je détournai mes pas...

Mais, par-dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant.

(*Les Ailes d'or*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

1. Horace, célèbre poète latin (64-7 av. J.-C.), a écrit des *Odes*, des *Epîtres*, des *Satires* et le fameux *Art poétique*, imité par Boileau.



EMMANUEL DES ESSARTS

1839

M. Emmanuel des Essarts, né en 1839, à Paris, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, a débuté dans les lettres sous les auspices de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, de Théodore de Banville, et d'autre part de Victor de Laprade et de Leconte de Lisle. De là ce double caractère d'idéalisme enthousiaste et d'artistique recherche qui marque son œuvre poétique.

M. Emmanuel des Essarts a publié successivement les *Poésies parisiennes*, les *Elévations*, les *Poèmes de la Révolution* (1789-95). Il a fait paraître plusieurs volumes de critique et d'histoire littéraire et de nombreux articles dans les journaux et les revues. Ses tendances néo-grecques, son goût pour les poètes de la Renaissance et du règne de Louis XIII, devaient le rattacher au groupe des Parnassiens[1] dont il fut l'un des fondateurs. M. Emmanuel des Essarts appartient en philosophie à l'école spiritualiste des Jules Simon, des Bersot, des Paul Janet; en politique à la tradition républicaine à la fois la plus ferme et la plus modérée.

HOCHE ET MARCEAU

Marceau, né à Chartres en 1769, soldat à seize ans, général à vingt-deux, tomba, à 27 ans, frappé d'une balle ennemie. Hoche, surnommé le Pacificateur de la Vendée, né à Versailles, en 1768, enrôlé volontaire, simple sergent à vingt-un ans, général en chef à vingt-quatre ans, mourut mystérieusement empoisonné, en

1. Voir *Introduction*.

Allemagne, à 29 ans, peu de temps après qu'il eut pris le commandement des deux armées de Moreau et de Pichegru. Il fut enterré, près de Coblentz, dans le même tombeau que Marceau.

De tous les héros qu'a mis en lumière le flambeau de la Révolution, Hoche et Marceau sont les plus honorés et les plus dignes de l'être. Bien des poètes ont chanté leur gloire. M. Emmanuel des Essarts, écrivant les *Poèmes de la Révolution*, ne pouvait faire que de leur consacrer une page. Le sujet l'a très heureusement inspiré.

Espoirs trop tôt ravis du siècle à son berceau [1],
Cher couple immaculé, passagères merveilles,
O jumeaux dans la gloire et dans la mort pareilles [2],
Rayonnez à jamais sur nous, Hoche et Marceau !

Aux limpides lueurs de votre double exemple,
Eclairez-nous. Hélas ! notre chemin est noir :
Pour nos yeux blessés d'ombre il est bon de vous voir,
Ainsi que deux flambeaux à la voûte d'un temple.

Et pourtant qu'étiez-vous, fils chaleureux, au jour
Où vous vous êtes dit : « En avant pour la France ! »
Des enfants..., mais déjà majeurs par la souffrance,
Grands par l'enthousiasme et très grands par l'amour.

Le saint amour transforme en géants les pygmées :
L'enfant qui veut mourir est plus qu'un homme... Tels
A vingt ans vous alliez, prêts aux labeurs mortels [3],
Imberbes [4] entraîneurs de nos mâles armées.

1. Du XIXe siècle, qui allait commencer quand ils moururent.
2. Jumeaux dans la gloire et jumeaux dans la mort, — gloire et mort qui ont été pareilles pour les deux.
3. Aux travaux de la guerre.
4. C'est à Hoche et Marceau, sans doute, que Victor Hugo pensait lorsqu'il disait, dans *les Soldats de l'an deux* : « Allez, mes vieux soldats, mes *généraux imberbes* ! »

Lorsque vous dispersiez les pâles combattants,
On eût dit, à voir fuir des maréchaux séniles,
L'hiver qui se hâtait vers des plages stériles,
Vaincu par les archers lumineux du printemps.

Même, ô jeunes vaillants, dans votre tombe encore
Vous semblez retenir de l'âge adolescent
Je ne sais quoi de doux, d'aimable et d'innocent,
Et vous portez au front les grâces de l'aurore [1].

Espoirs trop tôt ravis du siècle à son berceau,
Cher couple immaculé, passagères merveilles,
O jumeaux dans la gloire et dans la mort pareilles,
Rayonnez à jamais sur nous, Hoche et Marceau !

(*Poèmes de la Révolution.* Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

WATTIGNIES

En octobre 1792, les coalisés, maîtres de l'Escaut et de l'intervalle entre l'Escaut et la Sambre, par Condé, Valenciennes, Quesnoy et Mons, voulurent prendre Maubeuge pour s'assurer la haute Sambre. Carnot et Jourdan les vainquirent à Wattignies, petit village en avant de Maubeuge, et débloquèrent cette ville (15 et 16 octobre).

Ce qui frappe surtout lorsqu'on étudie l'histoire de ces temps épiques, c'est la modestie, l'effacement des héros les plus fameux. Ils accomplissent des prodiges de valeur, naturellement, et n'ont pas même l'air de s'en douter.

Le boulet court mobile ainsi qu'un serpenteau [2].
Wattignies [3] imprenable habite un fort plateau

1. De la jeunesse, — qui est à la vie ce que l'aurore est au jour.
2. Fusée qui monte en zigzag.
3. Le mot *Wattignies* ne devrait, rigoureusement, s'employer qu'à la fin du vers, *es* ne s'élidant pas devant une voyelle.

Aux abords menaçants par mille artilleries [1],
Sinistre et promettant de prochaines tueries.
Qu'importe ! Les Français y vont comme au gala,
Libres, insouciants, légers... Carnot [2] est là,
Carnot dans tous ces cœurs a soufflé sa grande âme.
L'Autriche a beau s'armer et de bronze et de flamme,
Chacun de nos petits enrôlés est enclin
A prendre le tonnerre au vol comme Franklin [3],
Et leur vive chanson dit bonjour à la foudre [4].
Ils chantent, alléchés par l'odeur de la poudre,
Et montent au devant du canon, par d'étroits
Sentiers où l'on ne peut marcher que trois à trois.
Toute l'armée au pas de course s'échelonne,
L'œil fixé sur Carnot qui guide la colonne.
S'ils hésitent parfois, Carnot gravit toujours
Aux balles des hulans [5], aux sabres des pandours [6]
Insensible, et songeant bien moins à la mitraille
Qu'à l'héroïque amour qui dans son sein tressaille ;
L'amour de la patrie en danger. Son cheval
S'abat ! Lui va toujours, et le soldat [7] rival
Du tribun [8] qui le mène à la gloire en silence
D'un pas jeune et joyeux à sa suite s'élance.
Nos chétifs [9] fantassins au fond des chemins creux
Brisent le choc puissant des cavaliers poudreux

1. Mille pièces d'artillerie.
2. Carnot, surnommé l'Organisateur de la Victoire, était membre de la Convention. M. Sadi-Carnot, Président de la République française, est son petit-fils.
3. Allusion à l'invention du paratonnerre par Franklin.
4. A la décharge des canons.
5. Cavaliers allemands.
6. Soldats hongrois.
7. Jourdan.
8. Carnot. On nomme tribun un orateur populaire.
9. Faibles.

Et sur ces corps géants que la mort amoncèle,
A travers un orage enflammé qui ruisselle,
Hâtent le dur travail de leur ascension[1].
O race de vaillants ! ô Révolution[2] !
Déjà sur le coteau, déjà les batteries
Se taisent, et soudain nos bandes aguerries
Dispersent les ramas des blancs Autrichiens[3],
Comme un veneur qui chasse une meute de chiens.
Wattignies est à nous et l'Autriche est en fuite.
Or, tandis que Jourdan active la poursuite,
Carnot, posant enfin son fusil, dans un coin
Se recueille, immobile et sérieux[4] témoin,
Heureux d'avoir franchi ce périlleux passage,
Brave comme un héros, modeste comme un sage.

(Poèmes de la Révolution.)

ET LA PATRIE?

Il est beau ce mot de Danton, qui, prisonnier, répond à des amis lui proposant de fuir et lui en donnant les moyens : « Est-ce qu'on emporte sa patrie à la semelle de ses souliers! » Pour ce grand cœur, pour ce patriote ardent, vivre hors de France, proscrit, eût été plus cruel que la mort même. A la fuite, il préféra l'échafaud.

Tels que d'ignobles rets ou qu'une cage infâme
Emprisonnent le vol d'un aigle ou d'un condor,
    Des geôliers comprimaient l'essor,
    O Danton, l'essor de ton âme.

1. As-cen-si-on (4 syllabes).— Nos fantassins gravissent le plateau sur lequel est Wattignies.
2. Ré-vo-lu-ti-on (5 syllabes).
3. Le blanc est la couleur qui domine dans l'uniforme des soldats autrichiens.— Au-tri-chi-ens (4 syllabes).
4. Sé-ri-eux (3 syllabes).

Génie ailé, Centaure aux bonds soudains et sûrs,
Et fait pour dévorer l'infini des espaces,
Des tortureurs aux mains rapaces,
T'étouffaient entre quatre murs.

Tout affamé d'air libre et de large lumière,
Parfois tu rugissais comme un taureau captif,
Et parfois tu restais pensif
Songeant tout bas à Robespierre.

Mais un jour des amis soucieux d'un héros [1]
Vinrent soudain t'offrir la prompte délivrance,
Loin de Paris, hors de la France,
L'asile interdit aux bourreaux [2].

Et toi, tournant vers eux ta prunelle attendrie,
Tu répondais : « Amis, laissez-moi mes geôliers,
« Aux semelles de ses souliers
« On n'emporte point la patrie ! »

(*Poèmes de la Révolution.*)

LES LOUPS

Cinquante-huit membres de la Convention ont été guillotinés, vingt-neuf autres ont péri de mort violente, extraordinaire et non naturelle. Parmi ces derniers, furent Pétion de Villeneuve et Buzot, qui, après le 31 mai 1793 (jour où les Girondins furent décrétés d'accusation), s'enfuirent en Normandie puis errèrent dans le midi de la France. On retrouva, dans les environs de Bordeaux, leurs corps à demi dévorés par les loups.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte,
Deux hommes, deux proscrits, double victime offerte

1. Prenant souci d'un héros, craignant pour la vie de Danton.
2. Hors de France, Danton eût été à l'abri des persécutions.

A la fatalité de l'immolation[1];
L'un s'appelle Buzot et l'autre Pétion[2];
La neige flagellait ces deux pauvres visages;
Ils allaient devant eux[3], ces héros et ces sages,
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.
Pensifs, ils avaient froid; mornes, ils avaient faim,
Les loups aussi...
Là-bas de farouches murmures
Que le vent prolongeait au milieu des ramures
Grondent, et l'on pourrait entendre par moments
Un fauve et famélique appel de hurlements
A travers le silence et l'ombre épouvantables.
Les troupeaux sont reclus et closes les étables;
Plus de combat avec les chiens et le berger:
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger!

Et les deux Girondins[4] que la Commune[5] exile
Marchaient toujours, pareils aux Anciens du Pœcile[6],
Evoquant un passé resplendissant et fier,
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier:
Le duel[7] corps à corps contre une cour servile,
La jeune ovation[8] du vieil Hôtel-de-Ville,
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,
Le soufflet de la guerre à la face des rois,

1. Im-mo-la-ti-on (5 syllabes).
2. Pé-ti-on (3 syllabes).
3. Au hasard, sans savoir où.
4. Les Girondins étaient un des groupes politiques de la Convention.
5. *La Commune de Paris*: pouvoir révolutionnaire, installé du 10 août 1792 au 9 thermidor.
6. Portique d'Athènes, sorte de galerie couverte sous laquelle discouraient les philosophes, ceux que le poète appelle les Anciens, Zénon et ses disciples, les stoïciens (vers 390 av. J.-C.).
7. Du-el (2 syllabes).
8. O-va-ti-on (4 syllabes). Réception enthousiaste, à l'Hôtel-de-Ville, de Pétion, nommé maire de Paris.

Le Dix Août[1] renversant l'altière tyrannie
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

O sainte illusion[2] ! Ces têtes de proscrits
S'illuminent. Parmi les bravos et les cris
Pétion se revoit au retour de Varennes[3]
Triomphant, et Buzot rêve aux heures sereines
Où voltigeait ton doux sourire étincelant,
Ton sourire de femme, ô madame Roland[4] !

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge
De la forêt... leur voix plus distincte et plus large
Emplit l'air. La nuit tombe et s'épaissit. L'horreur
Guide les loups hideux comme un avant-coureur
Et prête aux pas pesants dont tremble la clairière
Plus de sonorité sinistre et meurtrière.

« Entends-tu, » dit Buzot tressaillant, « vers le nord
« Ces clameurs ? »
Pétion répondit : « C'est la Mort !
« Qu'elle vienne ! Salut à la Libératrice.
« Ami, c'est une mère et c'est une nourrice
« Qui, pour l'échange obscur d'un corps persécuté,
« Nous fait les nouveau-nés de l'immortalité.
« Aux Champs-Elyséens mon espoir est fidèle[5] :
« Viens m'y rejoindre avec nos amis, avec Elle[6] !... »

1. Août (oût) 1 syllabe.
2. Il-lu-si-on (4 syllabes).
3. C'est à Varenne-en-Argone (Meuse), que Louis XVI fut arrêté le 22 juin 1791, au moment où il fuyait à l'étranger. L'Assemblée Nationale chargea Pétion et Barnave de le ramener à Paris.
4. Femme de Roland, ministre en 1792, ami des Girondins. Elle mourut sur l'échafaud en novembre 1793. En apprenant sa mort, Roland, qui était en fuite, se perça de son épée.
5. J'espère revivre aux Champs-Elysées. (Les *Champs-Elysées*, appelés encore simplement l'*Elysée*, étaient, d'après la mythologie, le séjour des hommes justes après leur mort.)
6. Madame Roland.

Buzot serra la main de Pétion... Les pas
Réguliers et pareils au rythme du trépas
S'approchaient... les héros se regardèrent, l'âme
Indomptable... déjà des prunelles de flamme
Perçaient la profondeur des halliers envahis.
Eux se disaient, songeant à leurs frères trahis[1],
Que ce gouffre implacable où le sort les destine
Valait mieux qu'une ingrate et froide guillotine
Et que leurs compagnons, de cette mort jaloux,
En place des bourreaux eussent choisi des loups.
Près d'eux soudain brilla comme une gerbe oblique
D'éclairs... Buzot redit encore : « O République! »
Pétion répondit encore : « O Liberté ! »

Les loups firent leur œuvre avec tranquillité.

(*Poèmes de la Révolution.*)

1. **Les Girondins qui, arrêtés par ordre de la Convention, périrent sur l'échafaud.**



GEORGES BOUTELLEAU

1846

M. Georges Boutelleau a publié deux recueils de poésies : *Poèmes en miniature* (1881) et *Le Vitrail* (1887). Persuadé que ce n'est qu'à force de scrupules, de conscience, de retouches, qu'on arrive à faire quelque chose de pur, M. Georges Boutelleau, qui compose avec une merveilleuse facilité, recherche cependant ce dur labeur : se défiant des sujets courants, ces semences du vent qui passe, il voit avec ses yeux à soi ce qui l'entoure, trie ses inspirations, choisit celles qui lui paraissent vraiment poétiques et en suit le développement avec une oreille musicale et ombrageuse. Il n'attache pas, comme les outranciers du Parnasse, une importance capitale à la lettre d'appui ; il met au-dessus la profondeur de la pensée ou la délicatesse du sentiment. Ses vers, « d'un art très habile », comme les juge M. Leconte de Lisle, sont exempts d'inversions forcées, sobres et pleins, d'une simplicité ample et sonore. Ce qui fait de M. Boutelleau une figure personnelle, c'est l'atticisme de la pensée, la rectitude des expressions, leur choix mélodique, un pessimisme sans amertume et la faculté de faire penser longuement au bout de vers souvent courts.

M. Georges Boutelleau est né à Barbezieux (Charente). Ses poésies ont été éditées par M. A. Lemerre. Les deux morceaux que nous reproduisons ici sont extraits d'un volume en préparation qui aura pour titre *Les Cimes*.

LES DESTINÉES

Pour le désert torride, une seule chose est enviable : l'eau, qui rafraîchit et désaltère ; et il voudrait être l'Océan ; quant à la mer sans cesse remuée par les tempêtes, elle ne voit le bonheur que dans le calme, la tranquillité du désert, dont elle envie le sort. — Le sens de l'allégorie ne saurait échapper à nul lecteur : inutile donc d'insister plus longuement.

C'était dans les déserts immensément torrides
Suivis d'autres déserts plus nus et plus arides ;
Les citernes à sec flambaient au ciel du soir,
Les lions pantelaient près de leur limon noir.
On respirait du soufre aux pas de la panthère,
Et l'étendue, au loin, ardait[1] comme un cratère.
Quand la nuit descendit sans rafraîchissement,
Des sables embrasés un long gémissement
S'éleva ; les sillons[2] brûlés des solitudes,
Où s'allongeaient, mourants, les fauves aux poils rudes,
Se plaignaient de languir sans sources et sans air,
Et le désert vagit[3] : — Que ne suis-je la mer !

C'était sur les récifs des plages inclémentes
Flagellés par les fouets sonores des tourmentes ;
Les grandes eaux grondaient dans leurs obscurs dessous
Et, convulsivement, sapaient de leurs remous
Les rocs qui surplombaient les anses éventrées.
Et les vagues, de plus en plus désespérées,
Se tordant sous l'angoisse et les chocs des bas-fonds,

1. **Brûlait, flambait.**
2. **Le sable mouvant des déserts, sous l'action du vent, ondule, se creuse en sillons.**
3. **Cria faiblement, ainsi que pourrait le faire un enfant nouveau-né ou une personne épuisée, mourante.**

Jetaient leurs pleurs amers et leurs râles profonds.
Et lasse de subir la tempête éternelle
Qui rugit dans ses flots dressés ou couve en elle,
La mer inconsolée, ivre, le flanc ouvert,
Sanglotait dans les vents : — Que ne suis-je désert !

LA VIEILLE MAISON

La vue de la vieille maison, maintenant abandonnée et tombant en ruines, où s'écoulèrent ses premiers ans, remplit de tristesse l'âme du poète. Son cœur aussi a subi les atteintes de l'âge : — qu'elles sont loin les fraîches et printanières années !... Mais, de même que la maison est peuplée de souvenirs chers, de même le cœur vieilli garde à jamais comme un divin et mélancolique parfum des anciennes joies.

La voilà, la vieille maison,
La maison des fraîches années,
Avec ses portes condamnées
Et son air sombre de prison.

Nul regard indiscret ne fouille
La vitre où la poussière dort ;
L'étable est vide et le chien mort ;
Partout l'abandon et la rouille.

Les toits bas se sont effrités
Sur leurs étais en pourriture,
Ce qui survit est la pâture
Et des hivers et des étés.

O langueur des choses passées,
Tristesses des plaisirs défunts,
O mélancoliques parfums
Des roses par nos mains froissées !

Vous me suivez, pâles butins
D'odorantes et frêles tiges,
Débris fanés, tremblants vestiges
Des printaniers et purs matins.

Et mon cœur, où se sont séchées
Les fleurs vivantes d'autrefois,
Garde, comme un autel des bois,
Un encens divin de jonchées.



FRANCIS MELVIL

Sous ce pseudonyme, cache son vrai nom un écrivain de race, dont le très réel talent, appuyé sur des convictions solides, attire, depuis quelques années, l'attention sympathique du public lettré. La langue que parle M. Francis Melvil, largement harmonieuse, est à la fois précise, simple et colorée. Vous lirez avec plaisir ses divers recueils poétiques : *Les Voyageurs* (1880), *Rimes nocturnes* (1881), *Les Dieux inconnus* (1884).

M. Francis Melvil a publié, en outre : trois romans, — *Marcel Campagnac* (1886), *Dina Savelli* (1887), *Jean de Commana* (1889), — un drame, — *Le Capitaine Xaintrailles*, joué au Château-d'Eau en 1882, — et un grand nombre de nouvelles et d'articles de critique parus dans diverses revues.

C'est en Bretagne, à Saint-Malo, vers 1846, qu'est né M. Francis Melvil.

LA CARAVANE

Tout un peuple, — guerriers, prêtres, chasseurs, femmes, enfants, vieillards, — traverse le désert, emportant ses trésors et les objets de son culte, et marche sans repos vers un pays inconnu, où l'attendent, du moins l'espère-t-il, le repos et l'abondance. Ce beau poème, dont il n'est donné ici qu'un fragment, symbolise l'humanité tout entière à la poursuite d'un rêve de bonheur jamais réalisé.

L'immensité s'étend impassible et sans borne
Sous la voûte d'airain[1] qui vibre de clarté ;

1. Sous le ciel brûlant.

L'inexprimable ennui remplit le désert morne
Où le temps pour jamais semble s'être arrêté[1].

Le ciel est sans couleur et la terre est livide,
Un sol fauve apparaît sous le rare gazon,
L'air est sec et brûlant, le bruit meurt dans le vide,
Sans atteindre le seuil du sinistre horizon.

Au loin, une innombrable et sombre caravane,
Guerriers, prêtres, chasseurs et filles aux doux yeux,
Pour vivre ou pour mourir traverse la savane,
Emportant ses trésors, ses vieillards et ses dieux.

Elle avance et grandit. Sur les chameaux fidèles
Brillent les pavillons légers ou somptueux,
Et les lourds éléphants, portant des citadelles,
Ebranlent le désert de leurs pieds monstrueux.

Les rires, les chansons qui s'entendent à peine,
Les pleurs, les cris joyeux, les récits, les discours,
Les accords des hautbois et des flûtes d'ébène,
Les sourds bourdonnements des bizarres tambours,

Les murmures confus du peuple et de l'armée,
Tumultueux concert d'où tout rythme est banni,
S'élevant vers le ciel ainsi qu'une fumée,
Se perdent sans écho dans l'espace infini.

Les cavaliers, vêtus de laines écarlates,
Dardent de fiers regards qu'aucun revers n'abat;
Les nègres, étalant leurs larges omoplates,
Conduisent en sifflant les chevaux de combat ;

1. **Rien, dans le désert, n'indique le changement des saisons, qui sont pour nous la mesure du temps.**

Ici des étendards guident la multitude
Sur l'impassible mer sans bords et sans récifs[1],
Là des sages blanchis par le jeûne et l'étude
Cheminent lentement sur des ânes pensifs ;

De vieux chefs aux sourcils sévères et moroses
S'entretiennent tout bas des choses d'autrefois,
Et leurs fils accrochés aux poulains bleus ou roses,
Passent comme le trait qui jaillit du carquois;

Sur de longs chariots[2] suivis de chiens voraces,
Des artisans brunis soulèvent leurs marteaux,
Et les soldats, bardés d'éclatantes cuirasses,
Veillent sur les béliers[3] et les ponts de bateaux ;

Parfois, de ses bras blancs écartant la tenture,
Ses yeux nageant encor dans un demi-sommeil,
Une enfant blonde montre à l'étroite ouverture
Son visage, doré d'un rayon de soleil.

Enfin paraît la foule, accablée, éperdue,
Avec ses maux cuisants, ses plaintes, ses sanglots,
Ses têtes et ses bras emplissant l'étendue,
Son grondement pareil au tonnerre des flots;

La foule ! un océan de formes demi-nues,
D'infirmes, dans le sable enfonçant leurs bâtons,
D'histrions, de rêveurs qui contemplent les nues,
De mendiants[4] sans yeux se traînant à tâtons.

1. La mer de sable, le désert immense à la surface unie.
2. Cha-ri-ots (3 syllabes).
3. Machines de guerre servant à enfoncer les murs.
4. Men-di-ants (3 syllabes).

Tous marchent sans repos, sans relâche, sans trêve,
Vers le couchant perdu dans les ombres du soir,
Vers l'Eden entouré des mirages du rêve,
Le lointain paradis où l'on pourra s'asseoir.

. . . .

. . . .

(*Les Dieux Inconnus*, Aug. Ghio, éditeur.)

AUX ANCÊTRES

Les petits-fils des géants de la Révolution jurent à leurs ancêtres, par la bouche du poète, de savoir vivre et mourir comme eux.

Quand sous vos pieds croulaient les cimes escarpées[1],
Le péril redoutait votre rire moqueur[2],
Et dans vos flancs coulait une ardente liqueur
Qui jaillissait joyeuse au tranchant des épées.

Vaincus, sanglants, les yeux crevés, les mains coupées,
Vous combattiez encor, terribles au vainqueur ;
Votre souffle est en nous, et nous gardons au cœur
Le retentissement des grandes épopées[3].

O mes pères, vos pas ont frayé les chemins
Du sublime avenir, et vos doigts surhumains
Ont broyé les pervers et souffleté les lâches ;

Comme vous nous vivrons intacts et sans remords
Pour marcher, pour lutter, pour accomplir nos tâches,
Et nous saurons mourir comme vous êtes morts.

(*Les Dieux Inconnus*.)

1. Allusion au passage des Alpes par l'armée de Bonaparte.
2. C'est en riant que nos ancêtres affrontaient et bravaient le péril.
3. Voir les *Soldats de l'An deux*.

JEAN AICARD

1848

M. Jean Aicard est né le 4 février 1848 à La Garde, près de Toulon. Il a publié, — outre plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été représentées à la Comédie-Française, — de nombreux recueils de vers, parmi lesquels nous citerons : *Les Jeunes Croyances* (1867), son œuvre de début; *Les Rébellions et les Apaisements* (1871); *Les Poèmes de Provence* (1874); *La Chanson de l'Enfant* (1875), qui obtint un prix Monthyon[1] en 1876; *Miette et Noré*, poème (1880); *Lamartine* (1883); *Le Dieu dans l'homme* (1885); *Au bord du désert* (1888).

La langue de M. Jean Aicard est émue, nette, chaude et colorée; la source à laquelle il puise est saine et limpide; de son œuvre entière se dégage une haute et réconfortante morale. Nous recommandons tout spécialement à nos jeunes lecteurs *La Chanson de l'Enfant*, à laquelle nous avons emprunté plusieurs pages, entre autres l'admirable *Légende du Chevrier*, dont M. André Lemoyne[2] a pu dire : « Cette fraîche idylle, éclose sous les cieux clairs d'Orient, nous donne à la fois l'impression d'une page de la Bible et de Théocrite[3]. De pures images

1. *Monthyon* (1733-1829), philanthrope français, fondateur de plusieurs prix de vertu et de littérature que l'Académie française a mission de distribuer.

2. M. André Lemoyne, né le 22 novembre 1822, à Saint-Jean-d'Angély, est l'auteur de plusieurs recueils poétiques couronnés par l'Académie française : *Les Charmeuses*, *Légendes des Bois et Chansons marines*, etc. C'est un poète de grand talent et de grande notoriété. Il a pour lui la justesse de la voix et le sens de la perfection. Ses poèmes, toujours achevés de forme, sont sincères et d'une grâce exquise. Son inspiration, sereine et robuste, s'accroît en se contenant. Nous regrettons vivement que son éditeur n'ait pas cru devoir nous autoriser à reproduire ici quelques-unes de ses productions.

3. Célèbre poète bucolique grec (IIIe siècle av. J.-C.).

pour les yeux, une délicieuse musique pour l'oreille et des notes émues pour le cœur, tout y est. Quand on a lu cette ravissante idylle, on aime à la relire avec lenteur, en cherchant à se rendre compte de son enchantement. Ce petit poème, à lui seul, a la valeur d'une grande œuvre ».

M. Jean Aicard occupe une belle place au premier rang de nos poètes contemporains.

L'INCONNU

Vanitas vanitatum ! s'écriait Salomon, déplorant le vide et le néant des choses d'ici-bas. Combien d'autres, — philosophes et poètes, — ont, depuis, poussé ce cri d'angoisse !... Vous avez pour vous les succès, la gloire triomphale, toute la pompe des rois et leurs cortèges d'armées : rien ne saura vous défendre contre l'étreinte de la mort ; — et qu'est-ce qu'un bonheur qui n'est pas éternel ?...

Le roi marchait, suivi de toutes ses armées,
Seul, en avant de tous, magnifique et puissant,
Et son cheval, pieds hauts, narines enflammées,
Bondissait, et mordait le mors teinté de sang.

Son peuple avait vaincu par la force et le nombre ;
C'était un Salomon [1] jeune et beau, sans pareil ;
Cent mille chevaucheurs suivaient sa petite ombre,
En faisant ondoyer sa puissance au soleil [2].

Au-dessus des lampas [3], lamés d'or et de soie,
Que traînaient derrière eux les coursiers batailleurs,
Ses étendards semblaient secouer de la joie,
Comme les hauts palmiers dans la saison des fleurs.

1. Un roi très puissant. Salomon, fils de David, roi des Juifs (1016-976 av. J.-C.)
2. Cette puissance qui ondoie, ce sont les armées en marche du jeune souverain.
3. Drapeaux couverts de lames d'or et de broderies de soie.

La terre s'envolait en nuage de gloire
Sous son piétinement formidable et nombreux,
Et le chant de sa paix comme de sa victoire
Faisait fuir au désert les grands lions[1] peureux!

Or, tandis qu'il marchait en avant, seul en tête,
Un inconnu surgit devant lui tout à coup,
Qui, de loin, lui cria : « Maître du monde,— arrête ! »
Et son cheval hennit et se dressa debout!

Quand les pieds de devant retombèrent à terre,
Le roi, qui le tenait pressé des deux genoux,
Fut surpris dans son cœur de se voir solitaire
En avant de ses gens qui le regardaient tous !

Plus surpris qu'indigné, le roi fit un grand geste
Comme pour appeler une armée au secours
Contre cette insolence étrange et manifeste,
Car l'inconnu parlait et menaçait toujours.

— « Arrête ! criait-il, puissant maître des hommes! »
Et le roi se disait : « Quel est donc celui-ci ?
Il a bien sa raison s'il voit ce que nous sommes ;
Il est fou cependant de nous parler ainsi ! »

-« Arrête, ô très puissant! car c'est moi qui commande! »
Répétait l'inconnu, voilé de son burnous.
Et tous songeaient, devant une audace si grande :
« Quelqu'un est devant nous de plus puissant que nous! »

Sentant derrière lui la stupeur immobile[2],
Le maître vainement criait : « Peuples, à moi ! »
Hommes, chevaux, fusils, tout restait inutile :
Les témoins n'étaient plus les serviteurs du roi !

1. Li-ons (2 syllabes).
2. Les siens, immobiles, comme cloués au sol par la surprise et l'épouvante.

Et l'inconnu saisit le cheval par la bride :
« Descends de ton cheval, cria-t-il, roi puissant ! »
— « Je me défendrai seul ! » dit le prince intrépide
Qui leva, haut et clair, son sabre menaçant.

L'autre, alors, avec un invisible sourire,
Prit dans sa main le pied du cavalier royal,
Hors du large étrier[1] le tira sans rien dire,
Et renversa le roi du haut de son cheval !

Et les peuples, muets, à ce spectacle étrange,
Voyant tombé ce roi si beau, si grand, si fort,
Dans l'inconnu voilé reconnurent un ange,
Et virent que c'était l'ange noir de la mort.

(Au Bord du Désert.)

LE PANIER DU GOUTER

En sa *Chanson de l'Enfant*, M. Jean Aicard a chanté, dans une note simple et attendrie, qui rappelle parfois l'inspiration du doux Brizeux[2], ce qui charmait ou inquiétait son enfance, ce qu'elle aimait ou regrettait. Nos jeunes lecteurs goûteront, nous en avons la certitude, cette page, qui donne une idée du ton général du beau livre dont un critique autorisé a dit que « toutes les mères auraient dû le lire[3] ».

Mes livres ficelés battant sur mon échine,
J'allais par les sentiers à l'école voisine[4],
Le long du petit bois, puis le long du marais,
Tous les matins ; j'allais ainsi, plein de regrets,

1. É-tri-er (3 syllabes).
2. Voir page 74.
3. M. Francisque Sarcey.
4. Sans doute l'école de La Garde, près Toulon.

Triste quoique distrait pour un frelon qui vole,
Portant dans un panier mon goûter à l'école.
Cher petit panier blanc qui pendait à mon bras!
Comme je regardais dedans à chaque pas
Et comme j'y songeais tout le long de la route!
Eh quoi! par gourmandise? hélas! un peu sans doute,
Mais surtout par plaisir d'avoir dans mon panier,
A l'école où j'étais tout un jour prisonnier,
Quelque chose qui vînt de la maison chérie.
Tel l'exilé voudrait emporter la patrie,
Enclos, maison, j'aurais voulu tout emporter
Dans le panier d'enfant où j'avais mon goûter.

Un jour, pour ce panier, bien plus que d'habitude
Je laissai voir mes soins et mon inquiétude.
Qu'a-t-il donc? quels beaux fruits, quels gâteaux merveilleux,
Se disaient les moineaux, dévore-t-il des yeux?
Et le maître, au moment où je passais la porte :
«Qu'est-ce, dans ce panier, que cet enfant m'apporte?»
Je le revois toujours qui s'avance et le prend ;
Il l'ouvre et moi je tremble, et, pour me faire grand,
Sur la pointe des pieds tout debout, je regarde :
« Elles volent déjà, disais-je, prenez garde!
C'est un cadeau qu'hier[1] mon grand-père m'a fait,
Voyez-vous!... » Et, tandis que je parle, en effet,
Du fond de mon panier, où je n'avais rien qu'elles,
S'élancent toutes deux mes chères tourterelles!

Ainsi, le même jour, amis, j'appris enfin
Que la joie et les pleurs dispensent d'avoir faim[2].

(*La Chanson de l'Enfant*, Fischbacher, éditeur.)

1. Hi-er (2 syllabes).
2. L'enfant n'avait, dans son panier, que ses chères tourterelles : la joie, au départ, lui avait fait oublier qu'il aurait faim avant le retour à la maison ; la douleur qu'il ressentit en voyant s'échapper les oiseaux lui enleva tout appétit.

LA LÉGENDE DU CHEVRIER

A côté des mages d'Orient, qui présentent à Jésus l'or, l'encens et la myrrhe, se tient le pauvre chevrier qui n'a que le son de sa flûte en roseau à offrir à l'Enfant-Dieu. Mais comme il sonne de bon cœur! Aussi, son offrande est-elle, entre toutes, bien accueillie... La manière de donner, dit un vieux proverbe, vaut mieux que ce qu'on donne. Rappelez-vous et comparez la parabole évangélique du *denier de la veuve*.

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
— Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture :
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. »

Marie a dit que oui[1], souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

1. *Que oui* constitue un hiatus, mais un hiatus charmant qui donne au tour une grâce naïve du plus heureux effet.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin :
Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

(*La Chanson de l'Enfant.*)

CROQUIS

L'enfant, — qui déjà se croit homme, — sent qu'il est supérieur à la bête et fait pour lui imposer sa volonté ; et la bête, mille fois plus forte que le bambin, se soumet sans révolte et mesure son pas sur celui de son jeune maître.

Le travail terminé, grave, à pas lents, ce soir
Le fermier conduisait sa mule à l'abreuvoir ;

L'enfant qui marche à peine accourt lui faire fête
Et, bégayant, lui dit qu'il veut tenir la bête.
Le père alors a mis la corde dans sa main,
Et le groupe plus lent s'est remis en chemin.
Le petit tient la bride ; et la bête de somme
Suit les pas incertains de l'humble enfant de l'homme
Qui rit, trébuche, hésite et tombe tout à coup...
Mais la mule s'arrête et, baissant un long cou,
Le regarde... L'enfant, maladroit, se remue,
Fait effort, se relève en riant et dit : « Hue ! »

Le père marche heureux et las, songeant au jour
Où le fils conduira les bêtes au labour.

(La Chanson de l'Enfant.)

LE LION EN CAGE

Ce lion, dont la force est impuissante et que cingle impunément la barre de fer de son gardien, inspire au poète une pitié toute sympathique. — Mais ne renferment-elles point une leçon pour nous ces belles strophes dont la coupe rappelle celle des ïambes de Barbier et d'André Chénier ?

Il dormait, roi déchu, le grand lion sans antre,
    Dans sa geôle aux larges barreaux ;
La respiration lui soulevait le ventre,
    Longue et paisible, à temps égaux[1].

L'œil plein de visions[2] sous sa lourde paupière,
    Sans doute il songeait vaguement
Aux bois où l'on vit libre, aux cavernes de pierre,
    Aux sources sous le firmament.

1. Le lion repose dans le calme que lui donne le sentiment de sa force et de sa valeur.
2. Vi-si-ons (3 syllabes).

La foule des passants, curieux sans courage,
Regrettaient de ne pas le voir
Debout et frémissant s'indigner de sa cage
Et leur rugir son désespoir.

« Quoi ! c'est là le vaincu, si noble, si farouche,
Que l'on admire et que l'on craint !
Un baladin le montre, un gardien vil le touche,
Et mêle ses doigts à son crin !

« Qu'il se lève du moins ! Allons, des coups de tringle[1] ! »
Le gardien dit alors : « Debout ! »
Et sa barre de fer le torture et le cingle,
Avec un bruit sourd, coup sur coup.

Le lion s'est levé... Pour la main qui le fouaille
Il n'a qu'un mépris nonchalant...
Comme un homme dirait : « Vous m'ennuyez ! » lui, bâille,
Et retombe sur l'autre flanc.

Car il sait, le lion, il sait qu'on le tourmente
Lâchement, en sécurité ;
Que la révolte est vaine, et sa force impuissante,
Qu'il n'est rien sans la liberté !

(*Les Rébellions.*)

LE BON TRAVAIL

Le rêve conduit au spleen et à la misanthropie; le travail, au contraire, est un remède souverain contre toute souffrance morale;

1. C'est la foule des passants qui parle ainsi.

il nous donne santé, joie, contentement ; il établit un lien de fraternité entre les hommes et entre les nations.

Songe, ô rêveur lassé de vivre,
Que le travail sacré délivre
L'homme de tous les maux humains !
En vie, en force salutaire,
Il rend au cœur — c'est un mystère ! —
Plus que ne lui donnent les mains[1] !

Laisse le rêve ; prends la plume,
Lève le marteau sur l'enclume,
Prends la truelle[2] des maçons :
Tu sentiras ta délivrance[3] !
Et sur ta lèvre une espérance
Voudra s'échapper en chansons[4] !

D'où vient donc la vertu secrète
Du bon travail ? C'est qu'il arrête
Sur un point fixe l'œil content !
C'est qu'il limite la pensée[5]...
Toute besogne est cadencée
Et s'harmonise au cœur battant[6] !

Qui rêve est toujours solitaire[7] ;
L'action[8], par toute la terre,
Pousse la foule aux grands chemins :
Le travail n'est jamais la haine...

1. Le travail, qui lasse les mains, donne au cœur plus de force et de vie.
2. Tru-el-le (3 syllabes).
3. Tu seras délivré du spleen, de l'ennui.
4. Tu seras tenté de chanter une chanson d'espérance.
5. Il l'empêche de vagabonder.
6. Le cœur, la pensée s'intéresse au travail des mains.
7. Le rêveur s'absorbe tout entier dans sa rêverie et se désintéresse de ce qui l'environne. Il fuit la société.
8. L'ac-ti-on (3 syllabes).

Tous les travailleurs font la chaîne[1],
Et sentent leur cœur dans leurs mains[2]!

Sois la volonté, l'énergie[3],
Et tu sentiras, par magie[4],
Mille cœurs dans ton cœur content[5]...
Tu seras de la grande ronde[6]
Qui se déroule par le monde,
Les mains dans les mains, en chantant!

(Le Dieu dans l'homme.)

1. Se donnent la main, se soutiennent.
2. Ils éprouvent de la sympathie les uns pour les autres.
3. Sois un homme de volonté, un homme énergique.
4. Comme par enchantement.
5. Il te semblera que ton cœur s'est agrandi; tu te sentiras lié à tous tes frères, les travailleurs, dont les cœurs battront à l'unisson du tien.
6. La ronde des travailleurs.



JACQUES NORMAND

1848

Poète d'humeur joviale, M. Jacques Normand est doué d'une grande souplesse d'imagination et d'une remarquable finesse d'esprit. Vous lirez avec plaisir les saynettes et les récits en vers qu'il a publiés sous le titre de ***Paravents et Trèteaux***, de même que ses deux recueils de poèmes : ***A tire-d'ailes*** et ***Les Moineaux francs***, où perce parfois la note sentimentale.

M. Jacques Normand est né à Paris. Ses œuvres ont été éditées par M. Calmann Lévy.

L'ÉTOILE

Rêveur, le poète est allé s'asseoir sur un rocher dominant la grève. Le soleil vient de disparaître, et, dans la lueur rose du couchant, scintille la première étoile du soir. L'œil du promeneur fixe cette clarté et son âme l'interroge. Combien d'autres hommes, d'autres rêveurs comme lui, ont contemplé l'astre clair qui se pose sur l'horizon? Quel était leur but en fixant cette étoile ? Dans quel état d'âme se trouvaient-ils alors ?... Heureux ou malheureux, l'homme, instinctivement, lève les yeux vers le ciel et prend les astres pour confidents de sa douleur ou de sa joie.

Dans le ciel transparent que le couchant colore,
Une étoile paraît, timide et seule encore,
Comme un œil scintillant aux portes de la nuit.
Seul moi-même, suivant le hasard de mon rêve,
Assis sur un rocher au-dessus de la grève,
Je regarde, songeur, ce point fixe qui luit.

Et je me dis:—Combien, avant moi, d'autres hommes,
Depuis les premiers temps de ce monde où nous sommes,
Près de la même grève ont rêvé, soucieux :
Vers ce même astre clair qui sur l'horizon rose
Ainsi qu'un clou d'argent étincelle et se pose,
Combien d'autres mortels ont élevé les yeux ?

Quel était donc leur but en fixant cette étoile ?
Espéraient-ils jamais percer le sombre voile
Qui d'un monde inconnu nous cache la clarté ?
Vermisseaux inquiets s'agitant sur la terre,
Voulaient-ils arracher à l'astre le mystère
Enviable et lointain de sa placidité ?

N'était-ce pas plutôt dans ces moments d'ivresse
Où tout l'être exalté déborde de tendresse
Que leurs regards montaient vers la pâle lueur ?
Ne la prenaient-ils pas pour douce confidente
De leurs espoirs comblés, et, d'une voix ardente,
Ne lui contaient-ils pas l'histoire de leur cœur ?

Partez, envolez-vous vers les profondes voûtes,
Tristesses et bonheurs, espérances et doutes,
Grandiose[1] soupir de ce monde anxieux[2] !
De tout temps, isolé dans sa faiblesse extrême,
L'homme chercha là-haut comme un autre lui-même[3]:
La joie et la douleur font regarder les cieux.

(*Les Moineaux francs.*)

1. Gran-di-o-se (4 syllabes).
2. La terre.
3. Un être semblable à lui, éprouvant les mêmes impressions et capable de le comprendre.



JEAN RICHEPIN

1849

Fils d'un médecin militaire, M. Jean Richepin est né à Médéah (Algérie), le 4 février 1849. Il a publié, jusqu'à ce jour, quatre recueils de poésies : *La Chanson des Gueux, Les Caresses, Les Blasphèmes, La Mer.*

Il y a dans l'œuvre poétique de M. Richepin, — les extraits que nous en donnons en sont la preuve, — des pages d'un charme exquis ; mais ces pages ont été, comme à plaisir, enfouies au milieu d'autres absolument répugnantes, bien que marquées au coin d'un magistral talent de ciseleur de rimes et de grand poète. On peut appliquer aux quatre recueils que nous venons de citer ce qu'un critique a dit des *Blasphèmes*, — celle des œuvres de M. Richepin qui a fait le plus de tapage : « Tout y est contraste : la poésie la plus divine y heurte par instant au coin d'un sonnet une ordure atroce ; le Grotesque, le Trivial et le Beau s'y coudoient dans un amalgame monstrueux mais profondément original[1]. »

LA FLUTE

Il s'agit de la plus primitive des flûtes : un bout de roseau des marais, qu'un vagabond quelconque a creusé et percé de trous, et qu'il anime de son souffle.

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau.
Aussi je végétais[2], si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie.
Maintenant je suis flûte et l'on me porte envie.

1. Ad. Brisson, *Annales politiques et littéraires.*
2. Je vivais d'une vie purement machinale.

Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais,
Un matin en passant m'arracha du marais,
De mon cœur[1], qu'il vida, fit un tuyau sonore,
Le mit sécher un an, puis, le perçant encore,
Il y fixa la gamme avec huit trous égaux[2];
Et depuis, quand sa lèvre aux souffles musicaux
Eveille les chansons au creux de mon silence,
Je tressaille, je vibre, et la note s'élance;
Le chapelet des sons[3] va s'égrenant dans l'air;
On dirait le babil d'une source au flot clair;
Et dans ce flot[4] chantant qu'un vague écho répète
Je sais noyer[5] le cœur de l'homme et de la bête.

(*La Chanson des Gueux.* Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

LE MERLE A LA GLU

Pauvre merle! Il est revenu sans défiance vers le chêne dont le feuillage lui servit hier d'abri contre la pluie, et voilà que l'oiseleur vient de le prendre au piège tendu à sa gourmandise.

Merle, merle, joyeux merle,
Ton bec jaune est une fleur,
Ton œil noir est une perle,
Merle, merle, oiseau siffleur.

1. Le cœur du roseau est la partie centrale, la moelle du végétal.
2. C'est grâce aux huit trous dont la flûte est percée qu'il est possible au musicien d'en tirer les sons qui constituent la gamme.
3. Expression hardie et charmante : les sons se succèdent comme les *pater* et les *ave* sur les lèvres de celui qui dit le chapelet.
4. *Le flot des sons.* Cette expression continue la figure du vers précédent.
5. Le cœur est tout entier absorbé, comme grisé par les sons de la flûte, plongé, noyé, en quelque sorte, dans ce flot de notes harmonieux.

Hier[1] tu vins dans ce chêne,
Parce qu'hier il a plu.
Reste, reste dans la plaine,
Pluie ou vent vaut mieux que glu.

Hier vint dans le bocage
Le petit vaurien d'Eloi
Qui voudrait te mettre en cage.
Prends garde, prends garde à toi !

Il va t'attraper peut-être.
Iras-tu dans sa maison,
Prisonnier à sa fenêtre,
Chanter pour lui ta chanson ?

Mais tandis que je m'indigne,
O merle, merle goulu,
Tu mords à ses grains de vigne,
Ses grains de vigne à la glu.

Voici que ton aile est prise,
Voici le petit Eloi !
Siffle, siffle ta bêtise,
Dans ta prison siffle-toi !

Adieu, merle, joyeux merle,
Dont le bec jaune est en fleur,
Dont l'œil noir est une perle,
Merle, merle, oiseau siffleur.

(*La Chanson des Gueux.*)

1. Hi-er (2 syllabes).

DU MOURON POUR LES P'TITS OISEAUX !

Il est peu lucratif le petit commerce de la grand'mère et des deux bambins : la botte de mouron ne se vend qu'un sou ! Mais cela vaut encore mieux que rien. Avec le montant de la vente de la journée, on se procurera ce soir de quoi dîner, pour, demain, recommencer la même course à travers les rues de la capitale en chantant à tour de rôle le mélancolique refrain : *Du mouron pour les p'tits oiseaux !*

Grand'mère, fillette et garçon
Chantent tour à tour la chanson.
Tous trois s'en vont levant la tête[1] :
La vieille à la jaune binette[2],
Les enfants aux roses museaux.
Que la voix soit rude ou jolie[3],
L'air est plein de mélancolie :
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Le mouron vert est ramassé
Dans la haie et dans le fossé.
Au bout de sa tige qui bouge
La fleur bonne est blanche et non rouge.
Il sent la verdure et les eaux ;
Il sent les champs et l'azur libre
Où l'alouette vole et vibre.
Du mouron ponr les p'tits oiseaux !

1. Afin de voir les signes d'appel qui peuvent leur être faits des étages supérieurs.
2. Figure.
3. La voix est rude ou jolie selon que c'est la vieille ou l'un des enfants qui chante.

C'est ce matin avant le jour
Que la vieille a fait son grand tour.
Elle a marché deux ou trois lieues
Hors du faubourg, dans les banlieues,
Jusqu'à Clamart ou jusqu'à Sceaux.
Elle est bien lasse sous sa hotte !
Et l'on ne vend qu'un sou la botte
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Les petits trouvant le temps long
Traînent en allant leur talon.
La sœur fait la grimace au frère
Qui, sans la voir, pour se distraire,
Trempe ses pieds dans les ruisseaux[1],
Tandis qu'au cinquième[2] peut-être
On demande par la fenêtre
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Mais la grand'mère a vu cela.
Un sou par-ci, deux sous par-là !
C'est elle encor, la pauvre vieille,
Qui le mieux des trois tend l'oreille,
Et dont les jambes en fuseaux,
Quand à monter quelqu'un l'invite,
Savent apporter le plus vite
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Un sou par-là, deux sous par-ci !
La bonne femme dit merci.
C'est avec les gros sous de cuivre
Que l'on achète de quoi vivre,

1. Eau qui coule dans les rues.
2. Au cinquième étage.

Et qu'elle, la peau sur les os[1],
Peut donner, à l'heure où l'on dîne,
A son bambin, à sa bambine,
Du mouron pour les p'tits oiseaux[2] !

(La Chanson des Gueux).

TERRIENNE

(CHANSON DE MATELOT)

Les matelots affectionnent la mer ; beaucoup n'aiment qu'elle, ne vivent que pour elle. En voici un, pourtant, qui, un jour, après avoir chanté toutes les grâces, toutes les séductions de sa vraie patrie, s'avise de songer à la terre et reconnaît volontiers qu'elle « *a du bon* ». La terre nous donne le cidre, — (vous devinez que notre matelot est normand ou breton), — le blé, les fleurs, les arbres dont sont faits les navires ; il y a sa maison, le foyer autour duquel se groupent sa femme et ses enfants ; c'est dans la terre, enfin, qu'il espère dormir son dernier somme.

Chantons aussi[3] la vieille terre !
Elle a du bon.
De son ventre noir en charbon
Sort le cidre qui désaltère.
Elle a du bon.
Chantons la terre !

1. Maigre et décharnée au point de n'avoir plus que la peau sur les os.
2. Des aliments à ses petits-enfants.
3. *Chantons* AUSSI : pour le matelot, la terre n'est point la chose principale. Avant d'aborder ce sujet, sa muse en a chanté bien d'autres.

Chantons aussi la vieille terre,
La mère au pain,
La mère au chêne et au[1] sapin.
Elle a ses voix et son mystère[2],
La mère au pain.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
C'est la maison
Où las du lointain horizon
On repose en propriétaire.
C'est la maison.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
Nos chers petits
Auprès de l'âtre y sont blottis.
Quand ils pleurent, son feu fait taire
Nos chers petits.
Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
Elle a des fleurs.
Elle a de gais oiseaux siffleurs
Qui font joyeux le plus austère.
Elle a des fleurs.
Chantons la terre !

1. *Et au* constitue un hiatus que n'admet point la poétique moderne. Mais n'oublions pas que c'est un matelot qui chante par la bouche de Jean Richepin, et ces braves ne sont point forcément des lettrés.
2. Comme la mer.

Chantons aussi la vieille terre !
C'est le grand lit
Où, mort, on nous ensevelit.
Qui dort là n'est pas solitaire[1].
C'est le grand lit.
Chantons la terre !

(*La Mer*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

OCEANO NOX

Encore une marine ! — Le poète, en vers de quatre pieds, dont le rythme grave à la fois et léger recèle un charme indicible, nous dépeint la chute du jour et l'apparition, dans le miroir de la mer calme, des merveilleux diamants de la nuit.

Dans le silence
Le bateau dort
Et bord sur bord
Il se balance[2].

Seul à l'avant[3],
Un petit mousse
D'une voix douce
Siffle le vent[4].

1. C'est le souvenir des camarades qui dorment, perdus, au sein des flots, qui suggère cette pensée au chanteur.
2. Ce balancement du navire de gauche à droite et de droite à gauche se nomme roulis.
3. A la partie antérieure du bâtiment.
4. Siffle un air vague qui rappelle le bruit du vent.

Au couchant pâle
Et violet[1]
Flotte un reflet
Dernier d'opale[2].

Sur les flots verts,
Par la soirée
Rose et moirée
Déjà couverts,

Sa lueur joue
Comme un baiser
Vient se poser
Sur une joue.

Puis, brusquement,
Il fuit, s'efface,
Et sur la face
Du firmament

Dans l'ombre claire
On ne voit plus
Que le reflux
Crépusculaire[3].

Les flots déteints
Ont sous la brise
La couleur grise
Des vieux étains.

1. Vi-o-let (3 syllabes).
2. Un dernier reflet blanchâtre.
3. La lueur qui accompagne le coucher du soleil s'éloigne ansi que la mer au moment du reflux.

Alors la veuve[1]
Aux noirs cheveux
Se dit : « Je veux
Faire l'épreuve

De mes écrins
Dans cette glace. »
Et la Nuit place
Parmi ses crins[2],

Sous ses longs voiles
Aux plis dormants,
Les diamants[3]
De ses étoiles.

(La Mer.)

1. Cette expression désigne la nuit, sombre et voilée comme une veuve en grand deuil.
2. Dans l'obscurité du ciel.
3. Di-a-mants (3 syllabes).



FRÉDÉRIC BATAILLE

1850

Simple instituteur de village de 1870 à 1884, aujourd'hui professeur au lycée Michelet, M. Frédéric Bataille est une de ces âmes d'élite qui font du Beau l'unique objet de leur culte, vivant dans une continuelle exaltation quasi-mystique provoquée par le merveilleux spectacle de la nature ou la contemplation intérieure d'un idéal d'art, de justice et de progrès. Pour M. Bataille, la Muse s'est faite maternelle et l'a, depuis sa plus tendre enfance, conduit par la main, lui dictant ses *Premières Rimes* (1875), *Une Lyre* (1883), *Le Clavier d'or* (1884), *Le Vieux Miroir* (1887), *Poèmes du Soir* (1888), faisant du petit paysan franc-comtois — (M. Bataille appartient à une famille de cultivateurs et est originaire de Mandeure, village du département du Doubs) — un de nos poètes les plus sincèrement émus et les plus sympathiques.

Le premier recueil de vers de M. Bataille fut édité par MM. Sandoz et Fischbacher ; les autres portent la marque de M. Lemerre.

Outre les œuvres poétiques dont nous venons de parler, M. Bataille a publié : chez M. G. Masson, un cours de *Grammaire pratique de la Langue française* ; et chez M. Eugène Belin, en collaboration avec M. Paul Rougnon, professeur au Conservatoire national de musique de Paris, *Les Chansons de l'école et de la famille.*

MON VILLAGE DU DOUBS

Il est pour moi la grande chose,
Quoique modeste et tout petit,

nous dit le poète en parlant de son cher village, qu'il préfère même à la ville des villes, à cet incomparable Paris, vers qui

affluent, chaque saison, des millions de visiteurs émerveillés. Nous en sommes tous là : rien ne saurait nous faire oublier le clocher au pied duquel s'écoula notre enfance. Rappelez-vous les beaux vers que le grand Lamartine a consacrés à Milly, sa terre natale... Or, ce qui, par-dessus tout, nous attache au village qui nous a vus naître, c'est le souvenir de ceux que nous y avons aimés et qui reposent maintenant à l'ombre des cyprès de son cimetière.

Paris est merveille et flambeau[1] :
Sa voix me séduit et m'enchante ;
Mais mon village du Doubs chante
En mon cœur un hymne plus beau.
Mon joli village repose
Au fond du val, ainsi qu'un nid ;
Il est pour moi la grande chose,
Quoique modeste et tout petit.

L'onde du Doubs si transparente
Baigne le pied de ses murs blancs ;
Des vergers fleuris à ses flancs
Ceignent une écharpe odorante[2].
Au fond du val, ainsi qu'un nid,
Mon joli village repose ;
Quoique modeste et tout petit,
Il est pour moi la grande chose.

Il a des vignes au couchant,
Sur des coteaux en douce pente,
Au pied desquels le Doubs serpente
Et déroule ses flots d'argent.

1. Paris est, en effet, par ses musées, par ses écoles, par ses savants, par ses institutions de toute sorte, comme le flambeau de l'humanité.
2. Des vergers fleuris l'entourent et forment comme une écharpe autour de ses flancs.

Mon joli village repose
Au fond du val, ainsi qu'un nid ;
Il est pour moi la grande chose,
Quoique modeste et tout petit.

Au levant sa verte colline
Protège de riches guérets,
Et sa couronne de forêts
Vers le miroir du Doubs s'incline.
Au fond du val, ainsi qu'un nid,
Mon joli village repose ;
Quoique modeste et tout petit,
Il est pour moi la grande chose.

Au bord du Doubs est la maison
Où j'ai vu s'endormir mon père,
Où, sur le seuil, ma vieille mère
M'attendait, fixant l'horizon.
Mon joli village repose
Au fond du val, ainsi qu'un nid ;
Il est pour moi la grande chose,
Quoique modeste et tout petit.

Les cyprès de son cimetière,
Aux murmures câlins du Doubs,
Mêlent leurs soupirs les plus doux
Dans une éternelle prière.
Au fond du val, ainsi qu'un nid,
Mon joli village repose ;
Quoique modeste et tout petit,
Il est pour moi la grande chose.

Le Doubs[1] redit mon chant d'amour
Et vous berce dans cet asile,
Morts bien-aimés au cœur tranquille,
Guéris des fatigues du jour.
Mon joli village repose
Au fond du val, ainsi qu'un nid ;
Il est pour moi la grande chose,
Quoique modeste et tout petit.

(*Poèmes du Soir*, Alph. Lemerre, éditeur.)

LA FENAISON

C'est en juin ; la ferme s'éveille ; les pigeons roucoulent sur les toits ; les coqs claironnent ; la matinée est tiède ; faucheurs et faneuses se dirigent, joyeux, vers la prairie ; l'alouette plane en chantant dans le ciel serein doré des premières lueurs de l'aube : quel joli thème pour le ciseleur de sonnets !

Les lampes d'or du ciel[2] éteignent leur lumière,
L'aube point sur les monts à l'Orient vermeil ;
L'alouette, entonnant sa chanson printanière,
Annonce le lever glorieux du soleil.

Le coq a répondu[3] de sa voix la plus fière,
Et le village sort tout joyeux du sommeil ;
Étable et basse-cour appellent la fermière,
Et les pigeons des toits roucoulent au réveil.

1. C'est avec intention qu'on a répété le mot *Doubs* dans chacune des strophes du poème. Cette répétition voulue est d'ailleurs d'un très heureux effet.
2. Les étoiles.
3. A la chanson de l'alouette.

Il est temps de couper l'herbe de la prairie :
Le trèfle, la luzerne et la sauge fleurie
Tomberont ce matin sous le tranchant des faux.

Sur les pas des faucheurs viendront les jeunes filles,
Par groupes, en chantant, faner les foins nouveaux
Dont l'odeur se répand jusqu'au fond des charmilles.

(*Poèmes du Soir.*)

UN NID SUR UNE TOMBE

Est-elle un symbole de l'Espérance, cette petite fauvette grise qui prend son vol vers le ciel ? Ou bien le poète a-t-il voulu nous montrer, dans ce nid d'amour, « ce coin de paradis », sur cette tombe, la nature impassible et sereine, qui rayonne, se pare de fleurs et se couvre de parfums, sourde à nos plaintes, insensible à nos douleurs ?...

Triste, j'étais allé dès l'aube au cimetière,
Où du sommeil des morts dorment mes bien-aimés.
Au souffle du matin, dans la blanche lumière,
Les rosiers du printemps frissonnaient embaumés.

Vers le tertre où deux noms se lisent sur la pierre,
Je m'étais incliné, soupirant la prière
Qui console mes pleurs [1], quand à mes yeux charmés
Un oiseau s'envola vers les cieux enflammés [2].

M'approchant du buisson qui tremblait à la brise,
J'aperçus le doux nid de la fauvette grise,
Abrité sous l'ombrage avec ses cinq petits.

[1] Qui fait cesser mes pleurs.
[2] Par le soleil levant.

Et le soleil levé dans la paix de ces choses[1],
Sur la tombe éclairant ce coin de paradis[2],
Souriait au berceau balancé sous des roses.

(Poèmes du Soir.)

1. *Ces choses* : la lumière, les rosiers embaumés, le buisson, le nid, etc.
2. Eclairant ce coin de paradis (le nid de la fauvette) placé sur une tombe.



CHARLES GRANDMOUGIN

1850

M. Charles Fuster, dans son très remarquable livre *Les Poètes du Clocher*[1], parle en ces termes de M. Charles Grandmougin : « M. Charles Grandmougin est, en quelque sorte, le poète officiel de la Franche-Comté, celui qui la représente dans ce mouvement actuel des écrivains du terroir. Il le fait avec certaines défaillances et quelque monotonie ; on lui pourrait reprocher des incorrections, des duretés, des sauts et des heurts, et surtout l'*à-peu-près* de son *faire* ; mais enfin il a de la conviction, de la chaleur, du mouvement, une verve communicative et un entraînant lyrisme. Il compose « à la diable » : — le diable l'a souvent conduit au succès. Quelques faiblesses qu'on lui trouve, quelques critiques qu'il mérite, il rachète les faiblesses, il désarme les critiques par sa sincérité d'artiste probe et de patriote acharné... M. Charles Grandmougin a l'air épanoui, large et franc, avec un bon rire et une voix forte. L'homme ressemble à l'œuvre : de la rudesse, mais point de mièvrerie. C'est de la poésie taillée à coups de hache et à tour de bras. »

Les principaux volumes de vers de M. Charles Grandmougin sont : *Les Siestes* (1874), *Nouvelles Poésies* (1880), *Les Souvenirs d'Anvers* (1881), *Rimes de Combat* (1886), *A pleines voiles* (1888).

M. Charles Grandmougin est né à Vesoul.

LA CHANSON DES SAPINS

Par la bouche du poète, leur ami, les bois de sapins disent le charme qu'ils recèlent et chantent leur propre gloire.

1. P. Monnerat, éditeur, 1889.

Comme une colonnade au sein des métropoles
Se dressent, d'un seul jet, nos fûts religieux[1],
Et courbés en arceaux, arrondis en coupoles,
Nos rameaux noirs cachent les cieux.

De nos groupes émane une paix solennelle,
Notre silence est plein de sévères douceurs ;
Nul oiseau discordant ne vient battre de l'aile
Dans nos profondes épaisseurs.

Les pas sont assourdis sur le velours des mousses ;
Plus d'un[2] s'arrête ici, noblement attristé ;
Nuls buissons hérissés et nulles jeunes pousses
Ne troublent notre majesté.

La résine dorée aux transparentes gommes
De nos flancs crevassés coule en éternels pleurs ;
Notre odeur n'est jamais mortelle pour les hommes
Ainsi que l'haleine des fleurs[3].

Gardant jusqu'à la fin notre aspect du jeune âge,
Nous offrons aux rêveurs les mêmes horizons
Et nous ne changeons point de tons et de feuillage
Sous les caprices des saisons.

La brise fait éclore un essaim d'harmonies
Dans nos fronts, ondoyant au loin comme la mer[4] :
On penserait ouïr quelque chant de génies
Passant, invisibles, dans l'air.

1. Re-li-gi-eux (4 syllabes).
2. Plus d'un promeneur.
3. Des fleurs en trop grande quantité dans une chambre habitée et bien close pourraient occasionner la mort.
4. Agités par le vent, les sapins font entendre un bruit qui rappelle celui de la mer.

Quelquefois, des troupeaux les clochettes joyeuses
Qui nous viennent en sons légers et cristallins,
S'unissent clairement aux voix mystérieuses
Dont nos larges dômes sont pleins.

Mais quand nous nous taisons, on nous admire encore ;
Tels ces temples, toujours vénérés des passants,
Soit qu'ils restent muets, soit qu'en leur nef sonore
L'orgue épande ses longs accents.

(Nouvelles Poésies.)

GRANDE MARÉE DANS LA MANCHE

Fils du pays des chênes, le poète, qui s'est un jour arrêté, au moment de la grande marée, en face de la Manche, retrouve dans le déchaînement des flots les bruits de ses chères forêts ; et la vue d'un essaim de bateaux en proie aux vagues l'amène à comparer le sort du pêcheur et celui du bûcheron.

Un jour, devant la mer farouche et mugissante,
Dans un moment d'extase ayant fermé les yeux,
J'ai retrouvé les bruits de la forêt absente
Dans le déchaînement de ses flots furieux.
Et devant cet assaut formidable des ondes
Bouleversant mon cœur de leurs cris éperdus,
Je songeais aux clameurs sauvages et profondes
Des chênes effarés par l'ouragan tordus;
J'aimais à m'oublier dans cette ivresse immense,
A me ressouvenir des bois de mon pays,
De la vieille futaie et des jeunes taillis
Échevelés et beaux sous le vent en démence !
D'un rêve intérieur[1] étrangement bercé
Et presque souriant du tumulte des choses,

1. In-té-ri-eur (4 syllabes).

Je laissais s'envoler vers mon lointain passé
Mes inspirations[1] dans la tempête écloses[2].
Puis, rouvrant la paupière au jour, soudainement,
Je fus épouvanté par la mer infinie
Où revivait des bois la terrible harmonie,
Et, voyant ballottés sur le gouffre écumant
Des essaims de bateaux en proie à la marée,
Je me disais : « Heureux les pauvres bûcherons
Qui, baignés de sueur, muets, courbant leurs fronts,
Voient leur travail finir avec chaque soirée
Tandis que, nuit et jour, sur le désert de l'eau,
Les durs pêcheurs s'en vont, par le vent ou la pluie,
Pour gagner tristement leur misérable vie,
Affronter une mort sans gloire et sans tombeau ! »

(Nouvelles Poésies.)

1. Ins-pi-ra-ti-ons (5 syllabes).
2. Les bruits de la mer ont rappelé au poète les forêts de son pays, et toute sa jeunesse revit dans sa pensée, grâce à ce rapprochement.



PAUL MARROT

1851

Après avoir pris ses grades à la Faculté de droit de Poitiers, sa ville natale, M. Paul Marrot se lança dans les lettres et le journalisme. En 1880, il fit paraître son premier recueil de vers, *Le Chemin du rire,* que suivirent *Le Paradis moderne*, en 1883, et *Mystères physiques*, en 1887. Ce dernier livre n'est que la première partie d'une œuvre philosophique de longue haleine qui comprendra cinq volumes.

M. Paul Marrot est en même temps un styliste et un penseur. Son vers, — qui dit toujours quelque chose et provoque la réflexion, — porte l'empreinte d'un talent original et personnel. Ses thèmes sont la plupart du temps excellents et il les traite de façon laborieuse parfois, peut-être, mais jamais banale. On ne peut que gagner à lire les œuvres de M. Marrot, dont la devise semble être celle-ci : *Le bonheur par le travail.*

Le Chemin du rire, *Le Paradis moderne* et *Mystères physiques* ont été édités par M. Alphonse Lemerre.

JALOUSIE

De tous les animaux que l'homme est parvenu à domestiquer, le chien est, sans contredit, non seulement le plus intelligent et le plus dévoué, mais encore le plus capable d'un vif attachement. Les exemples abondent de chiens qui n'ont pu survivre à la perte du maître à qui ils s'étaient donnés sans réserve. Il n'est donc pas étonnant que cet animal souffre des cruelles atteintes de la jalousie.

Le pauvre chien près de la porte,
Reste couché, l'œil un peu mort :
Ses abois n'ont plus de ressort,
Depuis un mois que l'on transporte

De long en large, à tout moment,
Un être qu'on berce et qui pleure
Et que les gens de la demeure
Couvrent de baisers, tendrement.

Le pauvre chien a des idées :
Il songe en son vibrant cerveau
Que par un animal nouveau
Les caresses sont possédées.

Comme il ne connaît pas le cri
Dont l'enfant accueille la vie,
Il se demande avec envie
Quel peut être ce favori.

Le chien que sa tendresse mène,
Qui peut mourir d'isolement,
Ne vit pas de pain seulement,
Mais de toute caresse humaine.

Et c'est en vain qu'on le nourrit,
Le pauvre chien, près de la porte,
Son affection[1] est si forte
Qu'il désespère et dépérit.

Un beau jour, il se dresse, comme
Ressuscité, gai tout à coup :
La mère a mis l'enfant debout
Et le chien reconnaît un homme.

C'est bien là ce visage blanc,
Ces yeux qui sauront donner l'ordre,
La main qu'on ne doit jamais mordre.
Un homme ! Alors, flairant, tremblant,

1. Af-fec-ti-on (4 syllabes).

Il accourt, va le reconnaître,
Follement roule à ses genoux,
Honteux d'avoir été jaloux
D'un être fait comme son maître.

LES LAVANDIÈRES

Le tableau du lavoir que nous présente ici le poète est peint d'après nature. Que voulez-vous : la langue est libre pendant que les mains tordent le linge, l'étalent sur l'eau, le frappent à coups de battoir, et... l'on en profite pour s'entretenir des nouvelles du pays, en les enjolivant un peu, peut-être. Chaque lavandière a quelque histoire, sinon plusieurs, à narrer : il faut bien se hâter. De sorte qu'au bout d'un moment toutes parlent à la fois. Elles sont dix : à les entendre, vous les croiriez vingt, vous les croiriez trente, vous les croiriez quarante, et davantage !

Dix femmes en rang, jacassant,
Occupent le lavoir en pente :
Elles sont vingt, elles sont trente,
Elles sont bien quarante en rang ;
Cinquante femmes jacassant
Font plus de bruit que l'eau courante.

Elles sont toutes à genoux ;
Les propos vont, le linge écume ;
Le linge flotte, pleure et fume ;
Les battoirs redoublent leurs coups ;
Elles sont toutes à genoux,
Dans l'écume blanche et la brume.

Sous les battoirs, à coups pressés,
L'épais miroir de la rivière
Se disperse en blanche poussière,
Au soleil des jours embrasés,

Tous les battoirs, à coups pressés,
Semblent broyer de la lumière[1].

Le soleil tombe; c'est le soir;
Elles s'en vont une par une;
Et peu à peu, voici la brune
Ombrant les angles du lavoir.
Dans la solitude du soir
Monte le disque de la lune.

Et, seule sous les rayons blancs,
Reste une vieille lavandière;
C'est toujours la même dernière,
Voûtée, osseuse, aux doigts tremblants.
Son battoir, sous les rayons blancs,
A l'air de clouer une bière.

LA LIBERTÉ DES CHAMPS

Sans doute, c'est un bien entre tous précieux que cette liberté des champs dont le soldat fils de paysans regrette d'être momentanément privé ; mais que deviendrait cette même liberté si la patrie n'avait point d'armée pour défendre l'intégrité de son territoire ? Ainsi pense, à la vue des socs renversés dans les sillons, le brave militaire hier laboureur. Ne craignez rien : il saura faire son devoir le jour du danger venu.

Les soldats, sur la grande route,
Vont vers une autre garnison;
Ils sont gais ; on a pris la goutte;
Le soleil monte à l'horizon.
Le pan de la capote flotte
Au vent matinal du printemps ;
Le paysan, sous la capote,
Pense à la liberté des champs.

1. L'eau sous les coups de battoir, se disperse en gouttelettes qui brillent au soleil comme de la poussière de cristal.

Adieu, guérites et chambrées !
A lui le plein ciel aujourd'hui !
Mais d'autres casernes carrées
Sont encor là-bas devant lui.
En attendant les jours de garde,
A l'air libre il jette ses chants ;
Toute son âme campagnarde
Vibre à la liberté des champs.

Il voit, renversés dans les terres,
Des socs tout pareils à son soc ;
Et, sur les clochers solitaires,
Tous les coqs ont l'air de son coq.
Au sommet des meules tassées,
Ce sont mêmes soleils couchants ;
C'est le soir ; toutes ses pensées
Sont à la liberté des champs.

L'étape est souvent peu prodigue ;
Le bivouac, un triste séjour !
Et l'on a bien de la fatigue
Pour apprendre à se battre, un jour !
Seront-ils la face meurtrie
Couchés par les canons fauchants !...
— En avant, c'est pour la Patrie
Et pour la liberté des champs !

SENTINELLES, VEILLEZ !

Il peut se passer de tout commentaire, ce cri patriotique : Sentinelles, veillez !... Il nous en a coûté cher, en 1870, pour nous être endormis dans une trompeuse sécurité !

Debout, l'arme au bras, sentinelle,
Au nord, que vois-tu ?
Jette au loin les yeux, sentinelle;
Lève ton képi rabattu.
Au nord est-ce un bivouac qui fume,
Sous les cieux bas, aux tons rouillés ?
— Je ne vois rien que de la brume.
— Sentinelles, veillez !

Sentinelle à la guêtre blanche,
Au sud, que vois-tu ?
— Je vois, dans la lumière blanche,
Notre sol par les flots battu ;
Puis, souriante d'espérance,
Surgir des bords ensoleillés,
Là-bas, notre nouvelle France[1]...
— Sentinelles, veillez !

Sentinelle en capote bleue,
A l'ouest, que vois-tu ?
— Je vois la robe immense et bleue
Dont l'Océan est revêtu ;
Sur l'écume qui le[2] dentelle,
Nos grands vaisseaux appareillés,
Et nos marins, race immortelle !
— Sentinelles, veillez !

Sentinelle au pantalon rouge,
A l'est, que vois-tu ?
— Je vois un gros nuage rouge,
Vapeur du sang qui s'est perdu ;

1. L'Algérie. — 2. L'Océan.

L'éclair y trace en formes nettes,
En déchirant ses flancs brouillés,
De grands zigzags de baïonnettes.
— Sentinelles, veillez !



GEORGES GOURDON

1852

M. Georges Gourdon, né à Surgères (Charente-Inférieure), a publié deux recueils de poésies : *Les Pervenches* (1879) et *Les Villageoises* (1887) ; il en prépare un troisième, *Le Sang de France*, qui paraîtra prochainement.

M. Georges Gourdon est un poète ému d'une grande sincérité d'impression. M. Sully Prudhomme a écrit, à propos des *Villageoises* : « Une inspiration saine et familière sans vulgarité, une gaîté toujours compatible avec la tendresse, de l'élévation et une facture aisée du vers, telles sont les qualités qui distinguent cet ouvrage. »

Les œuvres poétiques de M. Gourdon ont été éditées par M. Albert Savine.

LES BLÉS

Pourquoi sont-ils si beaux, les blés, à la frontière de la France? pourquoi ces tournoiements de corbeaux dans le ciel au-dessus des riches moissons ? pourquoi cette plainte confuse qui monte des champs de froment ondulant sous le vent du nord ? — C'est que des milliers et des milliers de braves gisent là, tombés en 1870 sous les balles de l'envahisseur, — incomparable engrais. Ah ! le pain qu'on tirera de ces épis gonflés du sang des héros fera passer leur vaillance dans nos cœurs : ce pain sera le pain de la vengeance !

Les blés sont grands, les blés sont beaux,
A la frontière de la France,
Là, victimes de leur vaillance,
Les braves dorment par monceaux!

On voit de longs vols de corbeaux
Tournoyer dans le ciel immense. —
Comme ils sont grands, comme ils sont beaux,
Les blés des frontières de France !

Il en sort comme des sanglots,
Quand le vent du Nord les balance...
O pain sacré de la vengeance,
Mets en nous le sang des héros !
Sur la frontière de la France,
Hélas ! comme les blés sont beaux !

(Le Sang de France.)

L'ALOUETTE

Qui de nous n'a pris plaisir à suivre des yeux, dans son ascension, le vif oiseau que nos ancêtres avaient pris pour emblème ? Voilà une de ces scènes qu'aiment les poètes. M. Gourdon l'a peinte avec bonheur : sa strophe est gracieuse et rapide comme l'aile même de l'alouette.

L'aubépine est en fleur, Avril fait sa tournée[1].
Un suave parfum de fraîche matinée,
Au lever du soleil, s'exhale dans l'air pur,
Et des blés d'un vert tendre imprégnés de rosée,
Vive fusée[2],
L'alouette soudain s'élance vers l'azur !

Elle part, le gosier gonflé de mélodies,
Et se berce en chantant sur ses ailes hardies

1. Voyez *Premier sourire du Printemps*, de Théophile Gautier.
2. *Vive fusée* se rapporte à alouette.

Dans le bleu sans limite à l'Océan pareil,
Glisse à travers l'éther comme une voile prompte,
Et monte, monte,
Emportant sur son aile un reflet de soleil.

Elle s'élève libre, elle plane, perdue
Comme un petit point noir dans l'immense étendue,
Bientôt l'œil ébloui s'égare et cherche en vain;
Et cependant toujours la musique berceuse,
Mélodieuse,
Arrive jusqu'à nous sur l'air frais du matin !

Toi qui montes si haut pour chanter, alouette,
Est-ce d'accords divins que ta musique est faite ?
N'es-tu pas la chanson lointaine du ciel bleu ?
La poésie est-elle aux cieux, et le poète,
Dis, alouette,
Pour chanter comme toi doit-il monter vers Dieu[1]?...

La voilà qui descend, droite, tête baissée,
Sur un fil invisible en l'azur balancée[2],
La voilà qui revient de son ascension,
Et, muette, essoufflée, ivre de mélodie,
Presque étourdie,
Se laisse — tout d'un trait — tomber sur le sillon !

(Les Pervenches.)

1. Voyez *Elévation*, de Charles Baudelaire.
2. On serait tenté de le croire.



MAURICE MONTÉGUT

1855

« Il y a dans les vers de M. Maurice Montégut un talent réel, de l'énergie, du souffle, une voix qui a son accent personnel alors même qu'elle exprime, elle aussi, des idées et des sentiments d'emprunt. Les défauts sont de ceux qui disparaissent avec les années ; les qualités sont de celles que l'art et l'effort seraient impuissants à acquérir, un don des privilégiés et la marque des élus. » Tel est le jugement qu'a porté sur M. Maurice Montégut, dans la *Revue Bleue*, un critique autorisé, le regretté Maxime Gaucher.

Outre deux recueils de poésies, *La Bohème sentimentale* et *Les Romans tragiques*, M. Maurice Montégut, qui est né à Paris le 16 juillet 1855, a publié cinq drames en vers, plusieurs volumes de nouvelles et de romans. Toutes ces œuvres sont marquées au coin d'un talent robuste et d'une indiscutable originalité.

NUIT D'ORAGE

Les morceaux qui conviennent à notre anthologie scolaire sont clairsemés dans l'œuvre de M. Maurice Montégut. Nous nous bornerons à reproduire deux fragments : l'un d'un de ses *Poèmes tragiques*, l'autre de son drame *L'Hercule*.

La mer, la sombre mer, éternellement belle,
Conte aux astres des nuits sa tristesse éternelle.
La vague est en rumeur ; les flots suivent les flots,
Ils montent en murmure et tombent en sanglots...
Mais la mer a frémi, car l'orage s'élève...
La foudre gronde au loin ainsi que dans un rêve,

Puis redouble et poursuit sa course dans les cieux.
Sur le rivage obscur tout est silencieux.
A l'infini mouvant nul vaisseau ne s'égare,
Et les oiseaux des mers que le tonnerre effare
Vont chercher un abri dans le creux du rocher.
La foudre roule encore, on l'entend s'approcher
Dévorant l'horizon qui soudain devient morne...
Sous les toits des pêcheurs la terreur est sans borne,
Et des frissons subits passent sur les grands bois.
Soudain l'orage éclate et partout à la fois...
Les vents échevelés s'engouffrent dans le vide,
Des éclairs effrayants rendent le ciel livide,
Les flots amers fouettés par les vents en fureurs,
Se mordent dans l'abîme, — enfin, des profondeurs,
Une poussière d'eau que soulève l'orage
Monte au firmament rouge et s'envole en nuage,
Tout se mêle alentour dans un baiser mortel...
L'horizon disparaît,... pleine mer — et plein ciel !

(LE DUC PASCAL. *Les Romans tragiques*. E. Dentu, éditeur.

L'HERCULE

(*Fragment*)

Un officier fait le récit d'un combat.

. . . .

Oui. — Nous étions campés droit devant l'ennemi.
On n'était rassuré, mes enfants, qu'à demi...
On les savait nombreux, plus nombreux que nos troupes
Du double.-On les voyait qui se formaient par groupes
Près des feux allumés le long du grand chemin...
Et chacun se disait : « Vrai Dieu ! C'est pour demain ! »

—La nuit passa. Plus d'un ne dormit pas. En rêves,
On songeait au hasard des existences brèves;
Mais le matin parut, — alors — et brusquement,
Il se fit dans les cœurs comme un revirement !
Le plein soleil trouant la nuée écarlate
Jetait des flamboiements sur les pommeaux d'agate,
Dans les casques d'argent plantait des flèches d'or,
Et, comme un incendie, embrasait le décor;
Aux aigrettes on vit pointer des étincelles...
Nos drapeaux dans le vent battaient comme des ailes,
Un aigle qui passait plana sur nos drapeaux...
Le réveil se faisait de nos cœurs au repos[1],
Le vent large courut des folles équipées[2],
Un grand geste se fit : — nous tirions nos épées !

. . . .

(*L'Hercule*, drame, acte I, scène II. E. Dentu, éditeur.)

1. Nos cœurs au repos se réveillaient.
2. Le vent large des folles équipées (des folles entreprises) courut.



MAURICE BOUCHOR

1855

M. Jean Richepin, dans *La Chanson des Gueux,* donnait à son jeune ami, M. Maurice Bouchor, alors âgé de quinze ans, ces conseils, que lui-même mettait hardiment en pratique :

. . . . Pour se faire entendre
Être grotesque est un moyen.
. . . . Sois fantasque,
Barbouillé, grimaçant, moqueur.
Sur ta figure colle un masque ;
Mets un faux nez ; montre un faux cœur...
Chante des chansons ridicules ;
Prêche l'absurde à plein gosier...

L'auteur des *Chansons joyeuses* (1874) semble s'être conformé à ce programme. Le premier livre du poète qui devait publier en 1883, *L'Aurore*, et, en 1888, *Les Symboles*, est un recueil de chansons terrifiantes et de chansons folles, pleines d'une jovialité tranquille qui n'est pas sans charmes. Les récentes œuvres du jeune poète, — nous allions écrire du jeune *maître*, — ont une tout autre allure : M. Bouchor a déposé son masque et pris le ton qui convient à son caractère de philosophe et de moraliste stoïciens. *Les Symboles,* surtout, sont d'un poète de premier ordre. M. Paul Ginisty, dans son *Année littéraire*[1] (1888), parle ainsi de cette œuvre : « Les problèmes métaphysiques paraissent, en ce moment, tenter étrangement les poètes. Il y a quelques jours, dans un poème d'une belle sérénité, *Le Bonheur,* M. Sully Prudhomme suivait ce rêve d'une vie future vengeresse des souffrances et des iniquités terrestres, de la montée lente de l'âme, après des

1. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.

étapes de paradis en paradis, vers la connaissance suprême, d'où doit découler aussi la suprême félicité. M. Maurice Bouchor, moins absolu, sans être moins altéré de justice, à ce qu'il semble, exprime ses doutes, ses tâtonnements, ses espérances en un idéal satisfaisant pour les hommes d'aujourd'hui, nourris d'un enseignement positif, tournant pourtant encore leurs regards inquiets du côté du Ciel, et c'est de ses propres inquiétudes qu'est né un livre d'une superbe pureté de forme et d'une élévation singulière, *Les Symboles*. »

Outre *Les Chansons joyeuses, L'Aurore* et *Les Symboles*, M. Maurice Bouchor a publié : *Les Poèmes de l'amour et de la mer, Le Faust moderne*, et *Contes parisiens en vers*.

DEVANT LA MER

Les poètes sont des magiciens qui savent, en disposant des mots d'une certaine manière qui demeure leur secret, faire passer en nous leurs propres sensations. Lisez ces douze vers à rimes féminines, et vous aurez devant les yeux la grande mer au moment où la nuit l'enveloppe de ses voiles, et vos oreilles seront pleines du bruit immense et doux des eaux clapotant sur la plage, et votre esprit se recueillera dans la paix d'un rêve berceur.

Que la brise du ciel est légère et joyeuse !
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles !
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles !

Oh ! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille, — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve !
L'Océan monstrueux me donne le vertige ;
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

(*Poèmes de l'amour et de la mer*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

LES GAULOIS

Sous ce titre : *La Vie et la Mort*, — que justifie l'extraordinaire puissance, chez nos aïeux, de la foi en l'immortalité, — M. Bouchor a écrit un poème où sont retracés le caractère des Gaulois et les croyances de ce peuple en matière de religion. Nous ne donnons ici que la première page de cette œuvre.

Les hommes aux yeux bleus, les guerriers de ma race[1]
Vont s'offrir aux baisers du glaive[2] sans cuirasse ;
Ils marchent dans leur sang généreux et vermeil[3].
Que mes frères sont beaux quand brillent au soleil
Leurs cheveux teints de pourpre ou leur crinière blonde !
Ils brandissent la pique et font siffler la fronde.
J'aime nos chars de guerre et nos coursiers divins
Au poitrail magnifique, au cou large, aux pieds fins :
On voit tourbillonner le flot noir de leurs queues
Au plus dru des combats, parmi les lances bleues.
Vainqueurs, nous revenons chargés d'un lourd butin.
Puis, après le partage et le bruyant festin,

1. C'est un barde qui parle par la bouche du poète.
2. Affrontent le glaive, l'arme de l'adversaire.
3. Blessés, sanglants, ils avancent toujours.

Ces hommes, dont mes chants apaisent les colères,
Écoutent retentir ma harpe aux cordes claires.
Car ils aiment la vie en méprisant la mort.
Sur eux plane l'Épée[1] : un jour, tel est leur sort,
Ils seront abattus par cette vierge ailée.
Qu'importe que ce soit demain ? Dans la mêlée,
À l'heure de mourir, leur défaillante voix
Lance le cri de guerre une dernière fois !

(*Les Symboles*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

LES TRAVAUX D'HERCULE

I. Hercule enfant étrangle deux dragons.

Hercule, le plus célèbre des héros de la mythologie, celui qui symbolisait la force physique et le courage moral, et que les Grecs représentaient sous les traits d'un homme robuste, ayant sur les épaules une peau de lion, — la peau du lion de la forêt de Némée, — et tenant une massue à la main, vient de s'endormir sous un pin, triste et las, en pensant à sa jeunesse si vite passée, à sa vie errante de justicier, à sa femme Déjanire, à ses enfants, qui connaissent à peine sa voix et qui demandent parfois à leur mère : « Dans quel lointain pays est allé notre père, et quand reviendra-t-il ? » A peine a-t-il fermé la paupière, qu'en un songe, son ami, son frère, Apollon, l'Archer divin, le dieu du jour, le conducteur du char du soleil, le dieu sauveur et guérisseur, paraît devant lui et explique la loi suprême au héros, qui, dans cette heure de lassitude, met en doute la providence des dieux : « L'univers est gouverné par des êtres vigilants ; Zeus, maître des dieux et des hommes, acquiesce librement au destin, et la loi est incarnée dans sa personne. Le monde, dirigé par lui, s'achemine vers le mieux ; les fatalités injustes seront peu à peu atténuées. Il faut que tous les êtres, qu'ils le veuillent ou non, concourent au bien de tous et que « l'harmonie de Zeus » devienne

1. Ils sont à peu près sûrs de mourir par l'épée.

de plus en plus entière et parfaite. » Telle est, en deux mots, la donnée du beau poème d'*Hercule*, dont divers passages sont empruntés des poètes grecs Homère, Théognis, Héraclite, Théocrite et Pindare.

Nous ne reproduisons ici que deux courts fragments de cette œuvre que nous voudrions pouvoir mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs. Dans le premier, imité de Théocrite, Apollon rappelle de quelle manière Hercule, alors enfant au berceau, vainquit les deux dragons que l'épouse de Jupiter, Héra ou Junon, avait suscités contre lui. C'est à Hercule lui-même que s'adresse Apollon.

Ne te souvient-il plus de l'héroïque enfant
Qui fut un soir surpris par sa mère, étouffant
Deux terribles dragons ? En sa rage inhumaine
Héra les suscitait contre le fils d'Alcmène[1].
L'enfant gorgé de lait, dans un grand bouclier
Que d'un pied lent, sa mère avait fait osciller,
Dormait paisible et seul. Mais, distillant leur bave,
Les reptiles autour du bouclier concave
Enroulèrent soudain leurs bleuâtres anneaux.
Tu t'éveillas ; tu vis les monstres infernaux.
Malgré leur gueule ouverte et leur cruelle étreinte,
Tu les pris à la gorge ; et tu rivas sans crainte
Tes dix doigts à leur cou gonflé d'un noir poison.
Bientôt tes cris de fête émurent la maison.
La vénérable Alcmène en sursaut se réveille.
Elle accourt éperdue, et crie, et s'émerveille ;
Elle frémit de joie et d'épouvante. Alors
Tu te mis à jouer avec les monstres morts,
Heureux et souriant de tes lèvres mutines
Aux serpents étranglés par tes mains enfantines.

(*Les Symboles.*)

1. Hercule était, selon la fable, fils de Jupiter et d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, roi de Thèbes.

II. — Hercule tue le lion de Némée.

Hercule raconte sa lutte contre le lion de la forêt de Némée, de la peau duquel il se revêtit après l'avoir étouffé dans ses bras.

. . . .

Certes, j'avais alors l'esprit libre et serein !
Et j'aimais à poursuivre en de fraîches vallées
Les fauves aux yeux bleus ou les bêtes ailées.
Mais où donc êtes-vous, antres du Pélion[1] ?
Le jour où j'étouffai dans mes bras le lion[2]
Qui semblait exhaler du feu par sa narine,
Quelle virile joie inonda ma poitrine !
Pour assaillir la bête, effroi de nos pasteurs,
Il me fut ordonné de gravir les hauteurs,
Et j'obéis sans crainte à mon maître Eurysthée[3].
J'allai sur la montagne, où la bête indomptée
Léchait avec lenteur son mufle teint de sang.
Je l'accablai de traits ; mais le cuir de son flanc
Restait impénétrable. Or, relevant la tête,
Le lion m'aperçut ; et la puissante bête
Courba comme un grand arc l'épine de son dos,
Puis bondit jusqu'à moi. J'eus le cœur d'un héros.
D'un massif olivier couvert de son écorce
Je frappai le lion, sur le crâne, avec force ;
Et, comme il chancelait, de mes muscles d'acier
J'étreignis brusquement le monstre carnassier

1. Hercule songe avec mélancolie aux exploits accomplis par lui autrefois. Il a débarrassé de leurs fauves les antres du Pélion, montagne de Thessalie.
2. Li-on (2 syllabes).
3. Hercule avait été placé, par Junon, qui le poursuivait de sa haine, sous la dépendance absolue d'Eurysthée, roi de Tirynthe et de Micènes, qui lui imposa les épreuves désignées sous le nom des *douze travaux d'Hercule*.

Dont le sang ruisselait par torrents écarlates.
Je lui serrai la gorge en écrasant ses pattes,
Et le lion rendit le souffle entre mes bras.
O vainqueur de Python [1], toi seul tu comprendras
De quel regard mes yeux couvèrent mon trophée,
Lorsqu'à mes pieds roula cette bête étouffée !
J'en arrachai la peau dont je couvris mon corps
Pour tenir désormais ma place entre les forts ;
Et sur mes blonds cheveux, en signe de victoire,
J'étalai fièrement la gueule aux crocs d'ivoire...

(Les Symboles.)

FONDATION DE ROME

Voici un fragment d'un poème dans lequel l'auteur des *Symboles* a retracé la légende des premiers temps de Rome. En présence du peuple assemblé, Romulus creuse, avec une charrue traînée par une génisse et un taureau blancs, le sillon circulaire où l'on enracinera les murs d'enceinte de la cité, et jure de tuer de sa main, fût-il son propre frère, le premier qui franchira ce sillon.

Le roi, s'étant levé [2], dépouille lentement
Le voile de sa face. Il regarde un moment
La terre où va grandir une ville immortelle ;
Et, sous le même joug, de ses mains il attelle
Une blanche génisse avec un taureau blanc
Dont jamais l'aiguillon n'ensanglanta le flanc.
Les deux fiers animaux, que le vent frais enivre,
Vont tirer la charrue où brille un soc de cuivre ;

1. C'est Apollon qui est ainsi désigné pour avoir tué, sur le mont Parnasse, le monstrueux serpent Python.

2. Romulus était agenouillé, un voile sur la face, implorant la protection des dieux et des déesses : Janus, au double visage, qui regarde à la fois l'Orient et l'Occident, Diane, Jupiter, Mars, Junon, Minerve, Vénus, etc.

Romulus tient le manche et brandit l'aiguillon.
Il commence à tracer, en cercle, le sillon
Où l'on verra surgir de robustes murailles;
Et, la terre laissant déchirer ses entrailles,
Le roi chante, saisi par un esprit divin.
Le soc brise la glèbe ; et tout le peuple, afin
Qu'il ne soit rien perdu d'une terre aussi sainte,
Pieusement ramasse et jette dans l'enceinte
Ce qu'un profond labour fait rouler en dehors.
Mais, se taisant, le chef aux bras noueux et forts
Soulève la charrue et quelques pas la porte,
Pour marquer à jamais la place d'une porte.
« Ici, dit Romulus en essuyant son front,
Hommes et chariots[1] et bêtes entreront.
Mais que pas un n'enfreigne une loi rigoureuse !
Celui qui franchira le sillon que je creuse,
Et d'où va s'élancer bientôt le mur romain,
Fût-il mon propre frère, il mourra de ma main. »

Rémus[2] devenu pâle et riant de colère
Regarde avec mépris le fossé circulaire.
Ils sont prêts à vomir des mots injurieux;
Chacun des frères laisse éclater dans ses yeux
La haine qui le brûle et qu'en silence il couve.
Tels, se sont défiés[3] les deux fils de la Louve[4].
Mais Rémus, qui, ce soir, anéanti d'effroi,
Vaincu, brisé, râlant sous le genou du roi,

1. Cha-ri-ots (3 syllabes).
2. Frère de Romulus.
3. Dé-fi-és (3 syllabes).
4. La légende raconte que Romulus et Rémus avaient été nourris par une louve.

Baignera de son sang l'enceinte profanée[1],
Hésite encor devant sa noire destinée.
Tous les deux avec peine étouffent leur fureur.
Le travail recommence; et le grand laboureur,
Que parfois dans sa marche un court repos soulage,
Entend grincer le soc et souffler l'attelage.

(Les Symboles.)

1. Rémus enfreignit la défense de son frère et paya de sa vie sa désobéissance.



EDMOND HARAUCOURT

1857

M. Edmond Haraucourt, né à Bourmont (Haute-Marne), en 1857, n'a publié jusqu'à ce jour qu'un seul recueil de poésies : *L'Ame nue*.

« Entre tous les jeunes poètes qui se sont révélés dans ces dernières années, a écrit M. Leconte de Lisle, Edmond Haraucourt est assurément le plus remarquable et le mieux doué comme penseur et comme artiste. *L'Ame nue* est un recueil de fort beaux poèmes, où il a su exprimer de hautes conceptions en une langue noble et correcte, et prouver qu'il possédait, dans une parfaite concordance, un sens philosophique très averti, uni au sentiment de la nature et à celui du grand art. »

Venant du plus grand, — après Victor Hugo, — des poètes contemporains, un tel éloge est une consécration et dispense de tout autre.

LES FAIBLES

Les poètes contemporains se distinguent surtout de ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle par une sensibilité extrême, un sentiment de profonde pitié pour les opprimés, les souffrants, les faibles. Victor Hugo a épanché sur tous les déshérités de la nature des trésors immenses de sympathie et de compassion. Vous ne lirez pas sans vous sentir émus les admirables pages qu'il a consacrées à l'enfant abandonné, au misérable que l'ignorance et la faim ont poussé au crime, au cheval succombant sous les coups d'un charretier ivrogne et brutal, au crapaud, qu'on tue avec des raffinements de cruauté, et qui n'a pourtant contre lui que sa laideur. Les disciples du Maître l'ont suivi dans cette voie, et ils sont rares, aujourd'hui, les recueils de poésies frais éclos

où ne domine pas ce sentiment de pitié affectueuse envers les victimes de la destinée.

Je n'ai d'amour au cœur que pour ceux qu'on torture,
Les tout petits enfants de l'immense nature
Qui vivent dans l'ennui, la tristesse ou l'effroi ;
Ceux qui n'ont pas de nid, le soir, quand il fait froid,
Qui tremblent dans le vent et gîtent sous la neige ;
Les faibles, ceux qu'on tue et que nul ne protège
Et dont le bon soleil lui-même est ennemi ;
Qui n'ont que la douceur d'avoir un peu dormi
Lorsqu'il faut s'éveiller encor pour vivre, et vivre....
Aussi, lorsque l'hiver met des robes de givre
Sur les troncs d'arbres noirs et les brins d'herbe roux,
Je rêve d'être un dieu paternel, grave et doux,
Qui pourrait, en faisant refleurir les pervenches,
Être aimé des oiseaux qui glissent sous les branches.

(*L'Ame nue*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.)

LE CHEVAL DE FIACRE

Nous le rencontrons tous les jours, ce pauvre cheval sur le sort duquel s'apitoie le poète ; mais sa lassitude éternelle, ses souffrances, sa résignation ne nous touchent guère : à peine jetons-nous sur lui, en passant, un regard distrait. Et, cependant, combien grande est sa douleur et misérable l'existence qu'il traîne !

Le jour, la nuit, partout, glissant sur le verglas,
Suant sous le soleil, ruisselant dans l'averse,
Tendant avec effort son nez que le vent gerce,
Trottant sa vie, il souffle, éternellement las.

Sa crinière aux poils durs qui tombe en rideaux plats
Tape son long cou sec que la fatigue berce ;
Sa peau, sous le harnais battant, s'use et se perce ;
Son mors tinte, et le suit comme son propre glas.

Ouvrant ses grands yeux ronds, doux comme sa pensée,
Il court, en ruminant dans sa tête baissée
L'oubli de la douleur et le pardon du mal.

Et la foule, devant ce héros qu'on assomme,
Passe sans regarder le sublime animal
Dont nous ferions un saint si Dieu l'avait fait homme !

(L'Ame nue.)

CHANT DU RETOUR

C'est le soir — le soir de la vie. La faux du temps a moissonné toutes les espérances, toutes les joies. La tombe, ouverte, attend son hôte, qui gravit, las et courbé, la dernière montée de la dernière étape. Et voici que s'éveille en son cœur le doux chant du grillon, — le souvenir des gais, des rayonnants printemps à jamais enfuis !

O souvenirs ! — Le soir, quand le vent tond les herbes,
Quand les foins sont coupés et les blés mis en gerbes,
Le soir, après les chauds labeurs du jour entier,
Quand c'est l'heure d'aller dormir à la chaumine,
Le paysan reprend sa hotte, et s'achemine,
Lent et courbé, par le sentier.

Souvenirs ! — Un grillon s'est caché dans la charge ;
Et l'homme est vieux, le faix est lourd... Sur le ciel large

Les nuages bleutés tombent comme un rideau;
La nuit vient. Le grillon criquette, l'homme écoute:
Las, il monte, et le long, tout le long de la route,
Il entend chanter son fardeau.

(L'Ame nue.)

CRI DU COQ

L'expérience de la vie vous montrera tôt ou tard, hélas ! la vérité de cette affirmation : le temps peut calmer, assoupir les douleurs sous l'étreinte desquelles notre cœur a saigné ; mais il suffit, pour les réveiller toutes, d'une nouvelle douleur, de même qu'un seul cri de coq jeté dans le silence de la nuit provoque les cris de tous les coqs des alentours. Ou nous nous trompons bien, ou cette idée ne pouvait être développée plus excellemment qu'elle ne l'est ici, dans la forme exquise, sobre et artistique du sonnet.

La brume s'épaissit. Par minute, une goutte [1],
Lourde, tombe des toits et claque sur les rocs.
Un vague rayon blanc luit sur le fer des socs;
L'ombre rêve, immobile, et le silence écoute.

Soudain, vif, poignardant le ciel[2], trouant la voûte[3],
Un coq lance son cri d'acier : le cri des coqs
Répond, sonne et ressaute au loin de chocs en chocs.
« Je ne dors pas ! » La nuit vibre et frissonne toute.

— Oubli, soir du malheur ! L'âme va s'assoupir...
Mais qu'un chagrin nouveau nous arrache un soupir,
Un seul, toute la vie en pleurs s'éveille et tremble!

1. Cette goutte d'eau provient de la brume, qui se condense au contact des toits.
2. Perçant le ciel comme le ferait un poignard. L'expression est peut-être plus forte que juste.
3. La voûte produite par la brume qui plane à peu de distance du sol.

Et l'on entend, du fond des vieux passés, là-bas,
Stridentes, tour à tour, sans fin, sans nombre, ensemble,
Les lointaines douleurs crier : « Je ne dors pas ! »

(L'Ame nue.)



JEAN RAMEAU

1858

M. Jean Rameau, — de son vrai nom, Labaigt, — est né à Gaas (Landes), le 19 février 1858. Gamin, écolier, il rimait déjà des odes, nous dit un de ses biographes. Plus tard, élève pharmacien à Dax, il jetait un vers sur le papier entre deux coups de pilon. Bientôt, la vocation devenant irrésistible, il partit pour Bordeaux, où il fonda un périodique littéraire, le *Troubadour* ; il gagna enfin Paris et se fit remarquer dans le monde des lettres, par des poèmes, — *Poèmes fantasques*, — qui dénotaient une réelle originalité, une rare connaissance du rythme et une puissance lyrique peu ordinaire. En 1885, le *Figaro* organisa un concours de poésie et couronna l'auteur de la *Légende de la Terre.* Les maîtres de la critique proclamèrent avec enthousiasme le nom du vainqueur : M. Jean Rameau fut célèbre du jour au lendemain. Il a publié, en 1886, *La Vie et la Mort*, en 1888, *La Chanson des Etoiles*, en 1891, *Nature.* Ces trois recueils obtinrent un succès mérité et placèrent leur jeune auteur au rang des meilleurs écrivains en vers de ce temps.

La Vie et la Mort et *Nature* ont été édités par M. Albert Savine ; *La Chanson des Etoiles* a eu pour éditeur M. Paul Ollendorff.

RÊVE D'ENFANT

Elles disparaissent peu à peu, même au sein de nos populations rurales, — plus ignorantes et, partant, plus enclines au merveilleux, — les naïves croyances, les vieilles légendes, les superstitions dont l'origine se perd dans un très lointain passé. Or, il appartient au poète, qui prend son bien partout où il le trouve et ne doit compte à personne des sources où son art va

puiser ses inspirations, de faire revivre, non pour les imposer à notre crédulité, mais uniquement pour nous distraire et nous émouvoir, les plus poétiques de ces traditions. Nous sommes d'ailleurs persuadé que nos jeunes lecteurs goûteront le récit de l'aventure du petit paysan qui espérait revoir son parrain mort et qui le revit en effet, mais en rêve.

Le soir, quand, par les champs, le tournesol penché
Incline vers le sol sa fleur mélancolique,
Quand le bois solennel semble une basilique
Où fume un encens rose aux pieds d'un Dieu caché,

Le laboureur bien fruste et bien las balbutie
Un *Angelus* pieux sous le ciel pâlissant;
Puis il rentre à la ferme, à pas lourds, en laissant
Le soc de fer planté dans la terre durcie.

Et l'on prétend qu'alors, sortant du Paradis,
Les paysans défunts visitent leur chaumière,
Et viennent, en silence et vêtus de lumière,
Labourer un sillon dans les champs de jadis.

Un paysannet, triste, à la peau basanée,
Croyant de tout son cœur à ce récit touchant,
Résolut de passer une nuit dans son champ
Pour revoir son parrain [1], qui mourut l'autre année.

Il voulait lui conter qu'il était malheureux,
Qu'il s'était fait, hier [2], un accroc à la manche,
Qu'il n'allait plus jamais aux vêpres, le dimanche,
Et qu'il avait souvent son petit ventre creux;

1 L'auteur ne dit pas mais on devine que le parrain de l'enfant était en même temps son grand-père.
2 Hi-er (2 syllabes).

Qu'on lui tirait l'oreille aux moindres peccadilles,
Pourtant qu'il n'était point paresseux, ni méchant,
Qu'il priait Dieu pour lui, le soir, en se couchant,
Et qu'il voudrait un sou pour s'acheter des billes.

Donc, ayant bien appris ce discours inspiré,
Ayant vu ses parents dormir dans leur couchette,
Il ôta ses sabots et partit en cachette
Vers le champ ténébreux à demi-labouré.

Et là, très attentif, les pieds dans l'herbe drue,
Son béret à la main, respectueusement,
L'humble paysannet, les yeux au firmament,
Attendit son parrain auprès de la charrue.

C'était une nuit tiède où chantaient les grillons,
Où les cieux se paraient d'étoiles merveilleuses,
Où de beaux vers-luisants allumaient leurs veilleuses,
Pour rôder jusqu'au jour sur le bord des sillons.

Et bientôt, l'enfant, las, ayant clos sa paupière
Et s'étant adossé contre le soc de fer,
Le vit venir à lui, du fond du ciel ouvert,
Le bon parrain défunt, tout vêtu de lumière !

Il avait des sabots dorés et cheminait
Sur des nuages blancs ainsi que de la laine
Et, de ses yeux très doux, il regardait la plaine,
La bonne plaine aride où, vivant, il peinait.

Il regardait les champs, les prés, toutes les choses
Qu'il aimait tant jadis, et le long du jardin,
Reconnaissant leur maître et fleurissant soudain,
De vieux rosiers rouvraient pour lui leurs vieilles roses.

Et le défunt alla boire un peu d'eau du puits,
Donner un peu de pain au chien devant la porte,
Et sur un pommier pâle, une branchette morte
S'inclina vers sa tête et se para de fruits.

Et, quand il eut tout vu, la remise et la grange,
Tâté le char rustique et le foin parfumé,
Le parrain s'en alla vers le champ bien-aimé
Avec deux bœufs tout blancs que conduisait un ange ; —

Deux bœufs du paradis, deux grands bœufs fabuleux
Ayant des couvre-dos ornés de broderie
Et des cornes de nacre où la Vierge Marie
Attacha de ses mains des flots de rubans bleus.

C'étaient, sans doute aussi, des bœufs de la contrée,
Des bœufs vaillants, à qui le ciel s'était ouvert,
Et pour qui le bon Dieu fauchait du foin bien vert,
Aux prés du firmament, avec sa faux dorée.

Et les deux bœufs, conduits par l'ange à douce voix,
S'attelèrent alors à la charrue antique,
Et, là-bas, sur les pins, au front aromatique,
On entendit chanter les oiseaux d'autrefois.

Et la charrue, avec des légèretés d'aile,
Creusa dans le sol noir un sillon de clarté,
Et les pigeons du ciel, avec leur pied ouaté,
Cherchaient, à pas menus, des larves autour d'elle.

Et le petit enfant souriait de bonheur,
Et le parrain, d'un ton d'aïeul qui s'abandonne[1],

1. Qui se livre tout entier, qui parle à cœur ouvert.

Lui parla du rouet[1] d'argent de la Madone
Et des champs où paissaient les brebis du Seigneur.

Puis, devinant ses vœux, il leva les deux manches
De sa blouse de lin que quelque sainte ourla :
« Mon filleul, tu voudrais des billes ? En voilà ! »
Et, dans la nuit, sa main prit douze étoiles blanches.

« Joue, ami ! Sois heureux ! » Et l'enfant ébloui
Fit rouler sur le sol ses billes grandioses,
Et de beaux séraphins, portant des ailes roses,
Descendirent du ciel pour jouer avec lui...

Mais tous les coqs chantaient. Secouant ses guenilles,
L'enfant ouvrit les yeux, il vit à son côté
Le vieux soc immobile, au bord du champ planté...
Adieu, parrain ! Adieu, beaux anges ! Adieu, billes !

N'étiez-vous donc qu'un rêve ?... Ah ! qui le sait ! Adieu !
Et, comme un rayon rose entrait sous sa paupière,
L'enfant crut voir l'aïeul et les bœufs de lumière
Remonter à pas lents vers les champs du bon Dieu.

(Nature.)

LES ARBRES

Ils valent bien qu'on les aime, les bons arbres dont le feuillage nous sert d'abri contre les rayons brûlants du soleil et qui nous donnent leurs fleurs, leurs fruits, leur bois aux mille usages. En leur consacrant ses strophes attendries, le poète accomplit un pieux devoir de reconnaissance.

Les arbres aiment l'homme. Ils sont bons et joyeux.
Quand, sous son dais[2] royal, Messidor[3] trône aux cieux,

1. Rou-et (2 syllabes). — 2. La voûte céleste. — 3. Le mois des moissons, le mois de juillet. Il faut entendre ici le soleil de juillet.

Épanchant d'âpres jets de laves[1],
Ils ont pour nous de l'ombre et des dômes épais,
Et des éventails verts qu'ils agitent en paix
Comme de noirs esclaves[2].

Ils plongent dans le sol des suçoirs palpitants,
Ils pompent à longs traits les rayons du printemps,
L'azur des flots, les sucs des plaines,
Puis, comme des savants très doux et très instruits,
Artistement, ils font des fleurs, ils font des fruits
Qu'ils offrent à mains pleines.

A la coupe du ciel ils boivent la clarté,
Ils s'enivrent d'aurore, ils se gorgent d'été,
Ils remplissent leurs cœurs de joie,
Et, quand sonne le glas des automnes[3] vermeils[4],
Leurs troncs morts font briller les antiques soleils
Dans l'âtre qui rougeoie.

Jadis, quand ils poussaient, fougueux et colossaux,
Obscurcissant le jour et déplaçant les eaux
De leurs gigantesques dépouilles,
Ils nous aimaient déjà, nous qui n'étions pas nés :
Ils mirent dans le globe auguste aux flancs ignés[5]
Le trésor noir des houilles[6].

1. Des rayons brûlants commes les laves ardentes d'un cratère.
2. Les souverains et les grands personnages des pays d'Orient se font éventer par des esclaves noirs. De là l'idée de la comparaison faite par le poète.
3. Quand l'automne s'enfuit.
4. En automne, les feuilles desséchées des arbres ont une teinte vermeille.
5. En feu.
6. La houille n'est autre chose que du charbon fossile provenant de végétaux gigantesques que des révolutions terrestres ont recouverts d'une couche plus ou moins épaisse de roches.

Ils sont nos grands aïeux[1] sur ce vieux monde amer,
Ils nous couvrent sur terre, ils nous portent sur mer,
Et, dans les forêts murmurantes,
Quand l'homme ouvre leurs troncs de son glaive assassin,
Ils donnent à celui qui leur meurtrit le sein
Des gommes odorantes[2].

Arbres majestueux ou frêles arbrisseaux,
Oh ! vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux,
Des bâtons au mendiant blême,
Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils
Qui fîtes nos berceaux, qui ferez nos cercueils,
Bons arbres, je vous aime !

(La Chanson des Étoiles.)

1. Les végétaux qui ont formé la houille vivaient avant l'apparition de l'homme sur la terre.
2. Telles la résine, la gomme arabique, le caoutchouc, etc.



ADOLPHE RIBAUX

1864

M. Adolphe Ribaux est né en Suisse, à Bevaix, près de Neuchâtel, en 1864. Vous le voyez, c'est un tout jeune homme, et cependant, travailleur infatigable, il a déjà publié trois recueils de vers, — ***Feuilles de lierre*** (1882), ***Vers l'Idéal*** (1884), et ***Rosaire d'amour*** (1887), plusieurs volumes de prose, — études de mœurs champêtres, romans, contes, nouvelles, — et trois ou quatre petits actes joués avec succès tant à Paris qu'à Neuchâtel. M. Auguste Dorchain, appréciant les œuvres poétiques de M. Adolphe Ribaux, a dit : « Dans ses deux premiers livres, il chante avec un vif sentiment de la nature, les montagnes, les lacs, les forêts de l'horizon familier qu'il n'a pas quitté encore. ***Rosaire d'amour*** témoigne d'une évolution notable. Plus sûr de sa forme, l'auteur a vu Paris et puisé à de nouvelles sources d'inspiration, sans laisser tarir les anciennes. La complexité de la vie contemporaine lui est apparue ; son âme neuve en a profondément ressenti les tristesses et les gloires, mais en même temps, — loué, soit-il ! — il a su garder un fidèle et touchant amour au sol natal, à cette Suisse Romande dont il est déjà l'un des meilleurs poètes. »

Nous sommes persuadé qu'aucun de ceux qui liront les œuvres de M. Adolphe Ribaux ne nous blâmera de lui avoir donné place dans une anthologie des poètes français. Et n'est-ce pas un devoir pour nous d'accueillir comme des frères les enfants de notre hospitalière voisine?

LA CHANSON DU MOUT

La belle saison est partie : le verger est dépouillé de ses fruits, l'oiseau se tait, l'hirondelle gagne les chauds climats du sud, le vent est plus frais, les jours sont courts et brumeux, la

nature entière semble comme secouée d'un frisson mortel, avant-coureur de l'hiver. Et cependant le village est plein de rires et de chansons : c'est que les efforts du vigneron ont été bénis, c'est que d'abondantes vendanges ont comblé ses désirs. Envolez-vous donc, refrains joyeux, pendant que le moût [1] coule à flots du pressoir ! La joie est une fleur du ciel.

On a cueilli les poires mûres,
Les noix sèchent dans le grenier,
Et déjà l'oiseau des ramures
A perdu son refrain dernier.
Voici les pâles jours d'automne
Où l'hirondelle prend l'essor.
Le Moût fermente dans la tonne,
Chantons le Moût de miel et d'or [2] !

La bruyère, sur les collines,
Jette ses roses en tapis,
Les bergers aux voix cristallines
Autour des feux se sont tapis.
L'air est plus frais, le lac moutonne [3]
Sous le vent qui souffle du nord ;
Le Moût fermente dans la tonne,
Chantons le Moût de miel et d'or !

Les rayons du soleil, obliques [4],
Laissent fuir leur tiède clarté ;
Sur nos grèves mélancoliques
Erre la brume en liberté.

1. On appelle moût le vin doux qui n'a pas encore fermenté.
2. Qui a le goût, la douceur du miel et la couleur de l'or.
3. Chaque flot, soulevé par le vent, est surmonté d'une crête d'écume, qui a l'air d'une toison. Ces points clairs sur fond monotone rappellent des troupeaux de moutons blancs dans un pré ; de là, l'expression *moutonner*.
4. Le soleil montant moins haut au-dessus de l'horizon, ses rayons nous arrivent plus obliquement.

Dans les forêts la chasse entonne
Le bruyant hallali [1] du cor ;
Le Moût fermente dans la tonne,
Chantons le Moût de miel et d'or.

Car, tandis que sur la prairie
Passe comme un frisson mortel,
La joie au village est fleurie ;
La joie est une fleur du ciel !
Qu'importe l'heure monotone !
Les pressoirs travaillent encor.
Le Moût fermente dans la tonne,
Chantons le Moût de miel et d'or !

Sous l'ardent azur, sous l'averse,
Le vigneron a bien lutté.
Chante, vigneron, chante et verse
Le Moût tiède où rit la gaîté.
Vite au pressoir ! L'année est bonne,
Le Maître [2] a béni ton effort.
Le Moût fermente dans la tonne,
Chantons le Moût de miel et d'or !

(Rosaire d'amour.)

1. Air du cor qui annonce que le cerf est aux abois.
2. Dieu.



CHARLES FUSTER

1866

Suisse de naissance, comme M. Adolphe Ribaux, mais Français de cœur, M. Charles Fuster, né à Yverdon (canton de Vaud), le 22 avril 1866, a fait ses études et passé ses premières années à Bordeaux, où il fonda, en 1884, et dirigea avec éclat la *Revue littéraire et artistique*. La même année, il donna un volume de vers, *L'Ame pensive*, couronné par l'Académie des Muses santones[1], et un volume de prose, *Contes sans prétention*. Il a publié depuis : en 1886, *Les Tendresses*, poésies, et *Essais de critique* ; en 1887, *Poèmes* et plusieurs brochures ; en 1888, *L'Ame des choses*, poésies ; en 1889, *Les Poètes du Clocher*, études littéraires ; en 1890, *Sonnets*; enfin, en 1891, *Devant la mer grande*, poésies. Parmi les ouvrages en préparation qu'il compte faire paraître prochainement, citons : *Contes en vers*, de nouveaux *Essais de critique*, et un volume sur le *Pays natal*.

M. Charles Fuster est, depuis sa fondation (1887), rédacteur en chef de la revue littéraire et artistique *Le Semeur*.

La seule énumération de ses œuvres atteste la prodigieuse fécondité de ce beau talent, qui se recommande par des qualités toutes françaises : l'enthousiasme et l'énergie dans les idées, l'élégance et la clarté dans le style.

Les livres de M. Charles Fuster ont paru à Lausanne chez F. Payot, et à Paris chez A. Savine, Fischbacher, Paul Monnerat, et aux Bureaux du *Semeur*, 92, boulevard du Port-Royal.

1. L'Académie des Muses santones, dont le siège est à Royan (Charente-Inférieure), a pour directeur, depuis sa fondation, qui remonte à l'année 1876, le très aimable et très délicat poète, Victor Billaud.

A LA FONTAINE

(*Fragment*)

Pour aucun de vous, le grand fabuliste du XVIIe siècle n'est un inconnu : tous vous avez lu ses admirables fables, où le bon sens s'allie à la forme la plus spirituelle, la plus claire et, à la fois, la plus savante et la plus étudiée. Le connaître, c'est l'aimer. Donc, les vers que voici vous plairont, car ils parlent en excellents termes de celui qui connaissait si bien « bêtes et gens » et qui restera, en dépit de ses nombreux imitateurs, l'inimitable La Fontaine.

. . . .

Nous t'aimons, gai conteur, Gaulois venu d'Attique[1] !
Ton œuvre est fraîche : elle a, dans sa grâce plastique,
Le négligé fuyant des contours attiédis.
Un Grec aux cheveux blonds t'eût adoré jadis,
Horace[2] eût lu tes vers en effeuillant des roses ;
Pour nous, moroses cœurs nés sous des cieux moroses,
Lourds cerveaux engourdis, nous t'aimons cependant,
Et nous venons ici, front haut et cœur ardent,
Te saluer encore, ô maître La Fontaine !

L'époque où tu naquis, cette époque hautaine
Où Corneille songeait, héroïque et puissant,
Où Boileau, grave et froid, flagellait en passant
La nullité pompeuse et la sottise lâche,
Cette époque où Pascal se mourait à la tâche,

1. *Attique* : Pays de l'ancienne Grèce, cap. Athènes. Les Athéniens étaient le peuple le plus spirituel du monde. Leur langage était plein de grâce, de délicatesse et de finesse. La Fontaine joignait à ces qualités celles de l'esprit gaulois : la légèreté, la franchise, un irrésistible penchant à la fine raillerie.

2. V. p. 200. La Fontaine a dit : « Le bon Horace », comme nous disons : « Le bon La Fontaine ». Il existe plus d'un trait de ressemblance entre les caractères de ces deux moralistes.

Hanté par l'infini qui vivait sous son front,
Cette époque fut grande, et nos fils le diront.
Elle voulut dompter les foules et l'histoire.
Toi, tu vis le combat, — mais, pendant la victoire,
Tu t'en allais, flâneur, le long des blés penchés,
Par la plaine poudreuse et claire, où les clochers
Sur l'horizon bleui jettent leurs pointes frêles.
Sans t'user vainement en stériles querelles,
Tu rôdais dans les champs, paresseux et distrait,
Volant aux bois leur plainte, aux sources leur secret,
Et notant la chanson des choses et des bêtes.

Cette chanson t'est douce, et tu nous la répètes
En tes vers de Gaulois, si lestes et si francs !
Tu nous peins les petits, les humbles, les souffrants,
Dame Cigale à jeun, ce jongleur qui mendie,
Les vaniteux dupés, la sottise hardie,
Le Roseau qui se penche et le Chêne abattu...
Oh ! tu ne prêches point de stoïque vertu,
Bonhomme Champenois, tu n'es pas un Lucrèce[1] ;
Mais tu sens la nature, et sa bonne tendresse
Palpite dans tes vers, émus avec pudeur !
Sobre sans sécheresse, élégant sans fadeur,
Tantôt marquis badin, tantôt rhapsode épique,
Peignant un monde étroit, presque microscopique,
Comme Virgile ému peint le conseil des dieux,
Tu restes toujours simple et jamais ennuyeux.

1. *Lucrèce* (95-51 av. J.-C.), célèbre poète latin, auteur du fameux poème *De la nature des choses*. M. André Lefèvre, poète contemporain (V. *Introduction*), a donné de ce beau poème une traduction française en vers; M. Sully Prudhomme en a également traduit en vers français le 4e livre. La Fontaine n'a point cherché, comme Lucrèce, à pénétrer et à expliquer la nature des choses.

Dans tes vers, parfumés comme des fleurs de mousse,
On devine parfois une idylle très douce,
Qui, près des ruisseaux clairs, attend le vagabond.
Nous t'aimons. Ton langage est hardi, souple et bon;
Il a des duretés qui charment notre oreille;
Et sa musique, franche et rapide, est pareille,
Sous les chênes feuillus, pleins de lierre et de gui,
Au flageolet rieur de Tityre[1] alangui.

(*Poèmes*. F. Payot, édit.)

LE CANON

Le poète sent son cœur se soulever de dégoût en pensant à l'horrible besogne accomplie par le canon ; mais il se dit que c'est grâce à cet engin de mort que la patrie conservera son indépendance, et, loin de maudire le canon libérateur, il le bénit.

Ainsi M. Leconte de Lisle, dans l'un de ses *Poèmes Tragiques*[2], *Le Soir d'une bataille*, après avoir décrit le combat dans toute son horreur, après avoir poussé du fond de son âme indignée ce cri de malédiction contre la guerre :

O boucherie, ô soif du meurtre, acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement!

bénit le sang répandu pour la défense de la Liberté :

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

Le canon se dressait sur son affût, pareil,
Dans ce frémissement de gloire et de soleil,

1. *Tityre*, un des deux bergers de la première églogue de Virgile.
2. Un vol. Alphonse Lemerre, éditeur.

Au monstre formidable et noir[1], dont le réveil
Est un hoquet de faim dans un cri de colère.
Longtemps, en l'épaisseur des sombres régiments,
Le fer avait broyé les cadavres fumants,
Et sans se souvenir des épouvantements,
Le soleil flamboyait sur la campagne claire.

Le canon était là, gorgé, n'en pouvant plus.
Et moi, l'horreur au flanc, la pâleur à la joue,
Devant la boue humaine écrasée aux talus,
J'ai maudit le canon qui mâcha cette boue.

J'ai revu le canon. C'était hier. Dompté,
Mon pays, le pays que ma bouche a chanté,
Faisait, sur les sillons du sol ensanglanté,
Jaillir des cris de guerre et surgir des cohortes.
Le canon mugissait, solennel et plus sourd ;
Les hommes se levaient puis tombaient tour à tour,
Et l'amour du pays, le grand, le seul amour,
Devait brûler encor sous ces poitrines mortes.

L'affût s'écartelait ; la roue était en sang ;
Le canon, mutilé, râlait avec furie.
— Alors, moi qui l'avais maudit, le bénissant,
J'ai baisé le canon qui défend la patrie.

(L'Ame des choses.)

1. Le crocodile.





APPENDICE

L'œuvre poétique de Victor de Laprade, de Théodore de Banville, de MM. Leconte de Lisle, Sully Prudhomme et François Coppée, abonde en nobles et superbes pages qui ont leur place marquée dans toute anthologie des poètes français ; aussi nous proposions-nous, lorsque l'idée nous est venue de préparer ce travail, de puiser largement dans les divers recueils de ces maîtres de la poésie contemporaine. L'autorisation nous en a été refusée[1].

Nous nous abstiendrons donc de toute citation qui dépasserait les limites permises; mais on ne saurait nous empêcher de présenter à nos lecteurs, dans de courtes notices, les cinq dépositaires du génie poétique de la France qui prennent place, dans la brillante phalange de poètes qu'a produite notre siècle, immédiatement après Hugo, Lamartine et Musset.

1. Empressons-nous de déclarer que c'est de la part du seul éditeur des ouvrages auxquels nous désirions faire des emprunts que nous avons essuyé un refus, — refus uniquement motivé, d'ailleurs, par une question de concurrence commerciale.

VICTOR DE LAPRADE

1812-1883

Victor de Laprade, né d'une noble et ancienne famille du Forez, naquit à Montbrison le 13 janvier 1812. [illegible] *Odes et Poèmes* [illegible] *Poèmes évangéliques* [illegible] *Symphonies* [illegible]

des pages les plus intimes de son œuvre et qui, réunies, ont formé *Le Livre d'un Père*.

Le cadre étroit dans lequel nous devons nous enfermer ne nous permet pas d'analyser chacune des œuvres de Victor de Laprade. Que ne nous est-il permis d'en donner de nombreux extraits ! Leur lecture vous convaincrait que le chantre de *Pernette* s'est fait, plus que tout autre, de la poésie une idée noble et élevée.

« Quoi qu'il chante, a-t-on pu dire de lui avec vérité[1], il sent toujours une foi profonde, un immense espoir en des destinées plus hautes, un amour sublime et clairvoyant pour son Dieu, comme pour l'humanité tout entière, palpiter dans son cœur de poète et remplir d'une merveilleuse clarté son âme de penseur... Sa muse, fière, mais non pas dédaigneuse, s'élève dans l'azur profond à d'incalculables hauteurs ; mais elle sait redescendre sur terre pour partager avec les hommes les biens qu'elle a conquis là-haut, et, selon une expression du poète :

> *Elle s'élance au ciel en gerbes de prières*
> *Et retombe sur la terre en semences d'amour.* »

1. Jean Appleton (*Revue du Siècle*, année 1888, nº 14.)



VICTOR DE LAPRADE

1812-1883

Victor de Laprade, issu d'une noble et ancienne famille du Forez, naquit à Montbrison le 13 janvier 1812. Il fit ses études au lycée de Lyon et se fixa comme avocat dans cette ville après avoir étudié le droit à la Faculté d'Aix. Mais il abandonna bientôt le barreau pour s'adonner à la littérature, vers laquelle l'attirait une irrésistible inclination, et vint à Paris tenter la fortune de la publicité. Il avait donné *Psyché* (1840), et *Odes et Poèmes* (1844), lorsqu'il fut nommé, en 1847, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon. En 1852, il publia les *Poèmes évangéliques* ; en 1855, les *Symphonies* ; en 1858, les *Idylles héroïques*. Il fut alors élu membre de l'Académie française en remplacement d'Alfred de Musset. Une violente satire politique, *Les Muses d'État*, lui fit perdre sa place de professeur en décembre 1861. C'est en 1868 que parut *Pernette*, délicieuse idylle qui ne le cède en rien à l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe[1]. Cinq ans plus tard, étaient publiés les *Poèmes civiques*, les dernières productions lyriques du poète, qui consacra dès lors les rares heures de sa vieillesse où la maladie ne lui rendait pas tout travail impossible à la composition

1. Gœthe (Jean-Wolfgang), né à Francfort-sur-le-Mein en 1749, mort en 1832, est le plus grand poète de l'Allemagne. Il a écrit des ballades, des idylles, des drames, des tragédies. Ses œuvres les plus populaires sont : *Werther*, roman ; *Hermann et Dorothée*, poème idyllique, et *Faust*, son chef-d'œuvre, auquel il travailla pendant la plus grande partie de sa vie littéraire.

des pages les plus intimes de son œuvre et qui, réunies, ont formé *Le Livre d'un Père*.

Le cadre étroit dans lequel nous devons nous enfermer ne nous permet pas d'analyser chacune des œuvres de Victor de Laprade. Que ne nous est-il permis d'en donner de nombreux extraits ! Leur lecture vous convaincrait que le chantre de *Pernette* s'est fait, plus que tout autre, de la poésie une idée noble et élevée.

« Quoi qu'il chante, a-t-on pu dire de lui avec vérité[1], — il sent toujours une foi profonde, un immense espoir en des destinées plus hautes, un amour sublime et clairvoyant pour son Dieu, comme pour l'humanité tout entière, palpiter dans son cœur de poète et remplir d'une merveilleuse clarté son âme de penseur... Sa muse, fière, mais non pas dédaigneuse, s'élève dans l'azur profond à d'incalculables hauteurs ; mais elle sait redescendre sur terre pour partager avec les hommes les biens qu'elle a conquis là-haut, et, selon une expression du poète :

Elle s'élance au ciel en gerbes de prières
Et revient sur la terre en semences d'amour. »

1. Jean Appleton. (*Revue du Siècle*, année 1888, n° 14.)



LECONTE DE LISLE

1818

Le successeur de Victor Hugo à l'Académie française, M. Charles-Marie-René Leconte de Lisle, né le 23 octobre 1818 à Saint-Paul (île de la Réunion), où il passa son enfance, outre des traductions d'Homère[1], d'Hésiode[2], d'Eschyle[3], de Sophocle[4], d'Euripide[5], de Théocrite[6] et d'Horace[7], et un poème lyrique, *L'Apollonide*, a publié trois recueils de poésies : *Poèmes antiques* (1853), *Poèmes barbares* (1859), *Poèmes tragiques* (1884).

Il y a en M. Leconte de Lisle un éblouissant et incomparable artiste, un historien et un philosophe.

L'artiste ne sent point dans la nature, comme Lamartine, comme Hugo et tant d'autres, « une âme vague, immense et bienveillante : elle lui est un spectacle, non un refuge. Il la regarde, et c'est tout[8]. » Mais il la voit si bien qu'il la fait passer tout entière dans son poème par des assemblages de mots merveilleux et une succession continuelle d'images d'une

1. Le plus célèbre des poètes grecs, regardé généralement comme l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (900 ans environ av. J.-C.).
2. Poète grec postérieur à Homère. Il reste de lui, entre autres œuvres, un poème didactique, *Les Travaux et les Jours*.
3. Poète de génie, véritable auteur de la tragédie grecque, né à Eleusis en 525 av. J.-C.
4. Contemporain d'Eschyle. On compare souvent Racine à ce célèbre poète tragique grec.
5. Autre poète tragique grec (480-402 av. J.-C.).
6. Poète grec, créateur de la poésie pastorale, né à Syracuse, en Sicile, vers 290 av. J.-C.
7. Célèbre et gracieux poète latin, auteur de *L'Art poétique* imité par Boileau (64-7 av. J.-C.).
8. Jules Lemaître. (*Les Contemporains.*)

admirable justesse, qui font éprouver au lecteur comme la sensation physique et pour ainsi dire palpable du paysage décrit.

Doué du pouvoir d'évocation visionnaire, l'historien qui est en M. Leconte de Lisle fait revivre dans ses poèmes les siècles morts avec leurs mœurs et leur esthétique : lorsque nous lisons les pages où il nous parle de l'Inde, de la Grèce ou de la vieille Europe d'avant les temps modernes, nous avons vraiment devant nous des Indiens, des Grecs ou des barbares du moyen âge.

Sous le peintre à la palette si riche et si savante, sous l'historien capable de redonner la vie à des générations depuis longtemps disparues, nous devons montrer un des apôtres les plus éloquents et les plus obstinés du pessimisme et de la désespérance. Pas une seule échappée spiritualiste dans toute son œuvre ! Sa conviction est que la vie est tout, et qu'elle est mauvaise.

Quoi qu'il en soit, M. Leconte de Lisle, si peu senti de la foule, — qui l'ignore presque, — est considéré par les artistes comme le premier parmi les grands poètes contemporains, et son influence sur les écrivains de la génération actuelle est considérable.

En dehors de toute préoccupation philosophique, M. Leconte de Lisle a écrit bien des pages que tout auteur d'anthologie pour la jeunesse serait heureux de mettre sous les yeux de ses lecteurs. Ses portraits d'animaux surtout nous paraissent dignes d'être donnés dans les écoles comme morceaux de récitation.

THÉODORE DE BANVILLE

1823-1891

Le plus lyrique des poètes contemporains, Théodore de Banville, fils d'un lieutenant de vaisseau en retraite, est né à Moulins (Allier), le 14 mars 1823. Son existence entière a été consacrée à la littérature. Il avait dix-huit ans à peine, quand il publia son premier recueil de vers, *Les Cariatides*, et déjà il était un maître de la forme. Citons parmi ses nombreuses œuvres poétiques : *Les Stalactites, Odelettes, Odes funambulesques, Les Exilés, Idylles prussiennes, Les Princesses, Le Forgeron.*

Dans son beau livre, *Nos Poètes* [1], M. Jules Tellier a consacré à Théodore de Banville une étude très remarquable de laquelle nous extrayons les lignes suivantes, regrettant de ne pouvoir transcrire le chapitre dans son entier :

« M. Théodore de Banville n'est sûrement pas un de nos contemporains : c'est un Grec, ou mieux encore un homme de la Renaissance, égaré dans notre époque positive et triste... Il n'a rien senti de nos inquiétudes et rien connu de nos maux. Notre âme lui est restée étrangère. Il a, lui, l'âme d'un enfant ou d'un dieu. L'univers lui apparaît comme une immense et splendide féerie. Il ne voit pas les innombrables laideurs des choses, et il n'est pas frappé de l'infinie cruauté de la nature [2]. Il transforme

1. A. Dupret, éditeur, 1888.
2. Ces lignes sont précédées, dans *Nos Poètes*, d'un paragraphe sur le pessimisme de M. Leconte de Lisle.

et « apothéose » tout, et il chante inépuisablement l'ivresse de vivre dans ce monde enchanté qu'il imagine. S'il est de son temps en quelque chose, c'est en ceci seulement que le spectacle même de notre tristesse a pu l'affermir dans son parti pris de voir tout en beau. Et sans doute encore, observant comme chacun autour de lui s'attribuait une mission, et se disait dépêché ici-bas « par un décret nominatif de l'Eternel », il s'est cru une mission lui aussi, celle de nous consoler et de nous arracher à nos idées noires... Il vit dans un mensonge immense; mais ce mensonge est involontaire et inétudié, et par là sa poésie produit une grande impression d'allégresse et de joie. Et c'est un oubli profond de toutes les misères que nous donne le grand artiste, rien qu'en jetant sur sa toile

Un grand triomphe heureux d'animaux et de fleurs.

« La versification de M. de Banville est, comme sa vision du monde, « heureuse » et facile. Et elle contribue à entretenir et à redoubler l'impression de joie que donne sa poésie... La ductilité du rythme ne produit pas seule cette impression « heureuse »; la limpidité de la langue et du tour y est aussi pour quelque chose... M. de Banville fait songer, par certains côtés, à un Ovide [1] bien supérieur. Il a eu la précocité du poète latin; il en a aussi la fécondité, la fluidité, la prolixité, mais non le lâché ni le prosaïque. Et n'est-ce pas là en définitive son originalité parmi les poètes, et ce qui l'égale aux plus grands, d'avoir fait des vers qui sont si faciles en restant si

1. Poète latin, auteur des *Métamorphoses* (42-18 ap. J.-C.).

lyriques, et d'être, si l'on peut dire, à la fois un Ovide et un Pindare[1] ? »

M. Théodore de Banville est l'auteur d'un traité de poésie française[2] dont ne sauraient se passer, non seulement ceux qui s'essayent à composer des vers, mais tous ceux qui désirent comprendre et goûter les œuvres de nos poètes.

1. Le prince des poètes lyriques grecs (520-440 av. J.-C.).
2. *Petit traité de Poésie française*. Bibliothèque Charpentier. G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs, 11, rue de Grenelle, Paris.



SULLY PRUDHOMME

1839

Après d'excellentes études faites au lycée Bonaparte, M. Sully Prudhomme entra dans les usines du Creuzot; mais il revint bientôt à Paris, — où il est né, — et se fit clerc dans une étude de notaire. C'est en 1866 qu'il se fit connaître comme poète par le recueil de vers, *Stances et Poèmes*, où se trouve l'admirable pièce, *Le Vase brisé*, qui a fait la réputation de l'auteur.

M. Sully Prudhomme a donné depuis : *Les Epreuves*, recueil de sonnets (1866), *Les Solitudes* et une traduction en vers du *Premier Livre de Lucrèce* [1] (1869), *Les Destins*, poème (1872), *Les Vaines Tendresses* (1875), *La Justice* (1878), *Le Prisme* (1886), *Le Bonheur* (1888).

La simplicité de l'expression, la grâce et la netteté de l'idée sont les mérites de ces poésies qui dénotent un écrivain toujours soucieux d'envelopper dans une forme exquise et parfaite des pensées délicates et profondes. Ame sincère et droite, esprit philosophique, conscience d'artiste épris du Vrai non moins que du Beau, M. Sully Prudhomme regarde surtout en lui-même et possède une finesse d'observation, une sûreté d'analyse qui lui assure une place spéciale dans notre littérature. Le monde extérieur, — que M. Leconte de Lisle a peint avec des couleurs si

1. V. p. 193.

vives, — semble ne pas exister pour lui. L'auteur de *La Justice* diffère encore de celui des *Poèmes Antiques* par sa conception de la vie : M. Sully Prudhomme, sans être optimiste, croit en l'homme et en l'humanité et rêve, pour notre race, un bonheur possible dans un avenir de lumière et de liberté. Cet avenir, les ouvrages du poète philosophe l'auront préparé; car rien de ce qui intéresse ses semblables n'est étranger à sa poésie, qui s'élève parfois à de vertigineuses hauteurs.

M. Sully Prudhomme est membre de l'Académie française depuis 1881.



FRANÇOIS COPPÉE

1842

M. François-Edouard-Joachim Coppée, fils d'un modeste employé aux bureaux de la Guerre, est né à Paris le 12 janvier 1842. Son enfance a été celle des humbles dont il fut le poète, — enfance laborieuse, dont le maître écrivain, aujourd'hui en pleine possession de la renommée, se fait gloire avec raison. Forcé de quitter le lycée avant d'avoir achevé ses études, — qui ne sait que M. François Coppée n'est pas bachelier? — il entra, pour alléger les charges de sa famille, comme surnuméraire au Ministère de la Guerre. Il avait vingt et un ans quand son père mourut, et, dès lors, ses modiques appointements durent suffire aux besoins de lui et des siens.

Comme M. Sully Prudhomme, c'est en 1866 que M. François Coppée publia — à ses frais — son premier recueil, *Le Reliquaire*, dont une centaine d'exemplaires seulement furent vendus. *Les Intimités*, qui parurent deux ans plus tard, n'obtinrent pas un plus grand succès. Et, pourtant, quels vers délicieux, d'une admirable délicatesse de touche, composent ces deux volumes! Il fallut, pour forcer l'attention des lecteurs et consacrer le talent du jeune parnassien [1], l'inoubliable soirée du 14 janvier 1869, la première représentation du *Passant* [2], au théâtre de l'Odéon, donnée par Mlles Agar et Sarah Bernhardt. A partir de ce moment, et du jour au lende-

1. Voir l'*Introduction*.
2. Comédie en un acte, en vers.

main, le nom de M. Coppée fut connu du grand public et ses volumes de vers furent dans toutes les mains. Sa popularité n'a fait, depuis, que grandir.

L'auteur du *Passant* est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie française; ses recueils de vers : *Poèmes modernes, Le Cahier rouge, Contes en vers, Promenades et Intérieurs, Olivier, Les Humbles, Les Récits et les Elégies, Arrière-saison,* etc., comptent des millions de lecteurs enthousiastes; ses drames : *Deux Douleurs, L'Abandonnée, Le Luthier de Crémone, Madame de Maintenon, Severo Torelli, Les Jacobites,* etc., attirent à leurs représentations un public nombreux et sympathique; enfin, ses œuvres en prose : *Une Idylle pendant le siège, Contes en prose, Vingt Contes nouveaux, Contes rapides, Henriette, Toute une Jeunesse,* font le régal des délicats par la netteté et la distinction aristocratique du style unie au charme de l'émotion. Que peut désirer de plus et de mieux l'ancien petit employé du Ministère de la Guerre ?

M. Jules Claretie[1] a donné du talent de M. François Coppée cette très juste appréciation : « Il aime et chante les petits, les timides, les désolés, ceux qui traînent sans bruit, obscurément, les plus lourdes chaînes, les parias de notre société heureuse et souriante, les pauvres diables dont la chair ne semble faite que pour fournir de l'humus au sol où s'épanouissent les fleurs cueillies par les autres, et que ces « humbles » soient un pauvre mobile arraché au

1. Romancier contemporain, membre de l'Académie française; né à Limoges, en 1840.

pays natal par le grand devoir ou une enfant rachitique condamnée aux exhibitions de la scène, un déporté, un *outlaw* qui se retrouve français lorsque le drapeau est en danger, ou une pauvre marchande de journaux, ou même un petit épicier, — l'épicier, raillé déjà et pourtant célébré par Balzac[1], — qui rêve en cassant son sucre, Coppée a pour chacun d'eux une pitié, un attendrissement. Il s'émeut dans la vie, et aussi dans cette vie fouettée qui est le voyage, devant tout héroïsme, tout dévouement : Walhubert à Avranches ou Cambronne à Nantes. En Bretagne, si Sainte-Anne d'Auray et Carnac sont pour lui, — comme pour nous, — deux déceptions, le pays de Brizeux lui plaît parce qu'on y rencontre des pêcheurs, « ces bonnes figures de loups de mer, vrais jambons cuits par le soleil et salés par le vent du large ». Les marins ! François Coppée les a souvent salués, en vers et en prose, non seulement pour leurs heures de sacrifices, comme dans *L'Epave*, mais dans leurs heures de labeur quotidien vouées au soin du navire. « Celui qui est à son poste pour balayer, dit-il, y sera aussi pour combattre, et quiconque n'a pas peur d'un nuage de poussière ne reculera pas devant la fumée d'un coup de canon. » En toute chose Coppée a ainsi vu la grandeur des destinées humaines dans leur humilité touchante, et son œuvre est la glorification des obscurs et des simples de cœur. Je ne sais pas de plus noble emploi du talent que de laisser venir à soi des petits pour les couronner. »

1. Honoré de Balzac : un des plus grands romanciers du XIXe siècle. Son œuvre capitale est *La Comédie humaine* (1799-1850).

Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement, que complète la page suivante empruntée au livre, déjà cité, de M. Jules Tellier, *Nos Poètes :* « Y a-t-il quelqu'un qui ne goûte point du tout M. Coppée ? Je crois bien que tous ses lecteurs l'aiment, à des degrés différents seulement, et pour des raisons diverses... Il conte en vers des histoires dramatiques dont les héros ont de beaux sentiments : et cela lui vaut l'affection des simples. — Tous ses poèmes ont « un commencement, un milieu et une fin » ; il construit et compose à ravir, il écrit une langue très saine, très pure et très claire (mérite qui n'est point banal, même chez les maîtres) : et cela lui concilie l'estime des esprits sages et des universitaires. — Il est le plus amusant et le plus roué des rimeurs ; sa phrase souple et fine, qui touche sans cesse à des choses triviales sans devenir jamais triviale elle-même, serpente et se glisse, avec une surprenante aisance, à travers les sinuosités des coupes et des enjambements (quelles merveilles d'habileté technique que *La Marchande de journaux* ou *L'Enfant de la balle*[1] *!*) ; il a fait des ballades excellentes ; il eût fait les meilleurs poèmes à forme fixe du siècle s'il l'eût voulu : et cela lui attire la vénération des bons versificateurs et des parnassiens impénitents. — Enfin, ce poète de la vie familière a je ne sais quoi d'aristocratique et de patricien dans sa façon de sentir ; il est nerveux et délicat comme une femme ; et cela lui assure l'amour des âmes affinées, tendres et maladives, comme est la sienne... L'heureux homme ! Il a de quoi retenir à la fois les lec-

1. *Contes et Récits en vers.*

teurs de M. Mendès [1], ceux de M. Sully, ceux de M. Verlaine [2], d'autres encore. Il a pour lui tout le monde. »

Tout le monde ? C'est aller un peu loin. M. François Coppée a ses détracteurs. Quel écrivain, quel artiste visité par la gloire n'a pas les siens ? Mais de ces adversaires-là M. Coppée n'a nul souci : il se venge de leurs attaques, dictées par la jalousie, en publiant chaque année un chef-d'œuvre nouveau.

1. M. Catulle Mendès : poète, romancier, auteur dramatique, né à Bordeaux en 1840 ; créateur de l'école littéraire dite *parnassienne.*

2. M. Paul Verlaine : poète contemporain ; a débuté en 1866 par la publication des *Poèmes Saturniens*, aux côtés de Catulle Mendès, de François Coppée, en un mot, des parnassiens. « Il disparut subitement après la guerre et l'on fit quinze ans le silence sur lui. Depuis quelques années seulement, il est rentré dans la vie littéraire. Il a une école maintenant, et, en dehors même de son école, il a des dévots. » (Jules Tellier : *Nos Poètes*)



TABLE DES MATIÈRES



TULLE, IMP. J. MAZEYRIE.

